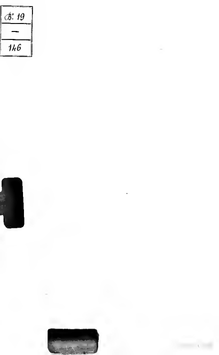
LA DIVINE COMEDIE DANTE ALIGHIERI: L'ENFER

Dante Alighieri, John Flaxman, ...







DANTE ALIGHIERI.

LA

DIVINE COMÉDIE.

TRADUCTION

Par l'auteur des Divines Féeries.

L'ENFER,

PRÉCÉDÉ DE LA VIE NOUVELLE.

AVEC UNE

INTRODUCTION SUR DANTE, SON SIÈCLE ET SES ŒUVRES.



DANTE ALIGHIERI.

LA DIVINE COMÉDIE.

L'ENFER.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DONDEY-DUPRÉ
rue Saint-Louis, 46, au Marais.





Françoise & Paul

Imp. de Thierry frères

DANTE ALIGHIERI.

LA

DIVINE COMÉDIE

L'ENFER,

PREMIER CANTIQUE,

ILLUSTRÉ PAR JOHN FLAXMAN,

PRÉCÉDÉ DE

LA VIE NOUVELLE...

Illustrée par Mme Rhéal,

TRADUCTION COMPLÈTE, ...

ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, D'UNE INTRODUCTION ET DE LA VIE DU DANTE,



PAR L'AUTEUR DES DIVINES FÉERIES





PARIS.

A LA DIRECTION, RUE DE BUSSI, No 16,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

1843

INTRODUCTION.

DANTE, SON SIÈCLE ET SES OEUVRES.

Le chantre de la *Divine Comédie* présente à la fois le type éclatant d'un cycle social et de la destinée humaine. Voilà pourquoi il émeut profondément toutes les intelligences dans son peuple et hors de son peuple, car son ombre règne sur la jeune Italie par la majesté du souvenir. Quelque chose le rattache à la chaîne auguste de Job, d'Œdipe et de Bélisaire, comme à la famille des rapsodes. Rien ne lui a manqué, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni la proscription, ni les triomphes. Poëte philosophe, théologien, savant, diplomate, il correspond à tout; le moyen âge même semble s'être incarné dans sa grave figure, avec sa double face, l'une antique et traditionnelle, l'autre catholique et rénovatrice. Cette expression multiple lui imprime une physionomie plus remarquable; l'homme et le siècle se commentent et s'expliquent magnifiquement l'un par l'autre. Nous embrasserons donc d'un seul coup d'œil rapide l'histoire du poëte, de ses contemporains et de ses écrits. Puisse l'ange de l'immortelle mémoire éclairer nos pas!

C'était un chaos merveilleux que la période où Dante allait naître; au fond de ce chaos ondoyaient de vives lumières. Les éléments mélangés de la société féodale, guerrière et fervente, n'attendaient qu'un Homère pour les rassembler dans un cadre épique. La philosophie grecque et les dogmes du polythéisme avaient rajeuni leurs formes en s'unissant aux symboles du culte chrétien. Aristote et Platon, quoique imparfaitement traduits, dominaient sur l'Europe intellectuelle; dans l'empyrée flottaient les neuf sphères de Ptolémée soutenues par le Christ, suivant la peinture d'un des artistes primitifs. Entre la barbarie et la civilisation s'allumaient des fanaux inspirés. Roger Bacon prophétisait les conquêtes de l'avenir. Le voyageur Marco Polo préparait les découvertes de Colomb à travers l'Océan. Saint Bonaventure, le docteur Séraphique, et saint Thomas d'Aquin, le Bœuf de Sicile, retraçaient les lois divines

chantées par saint François d'Assise en hymnes d'amour. Albert le Grand, saint évêque, s'acquérait le titre de magicien par ses investigations dans le monde occulte, c'est-à-dire dans les sciences ignorées du vulgaire. Les alchimistes surprenaient les mystères de la nature, en cherchant la clef d'or ou la pierre philosophale, et les astrologues, les théorèmes astronomiques, en interrogeant les constellations. Brunetto Latini, maître célèbre et précurseur de Dante, explorait hardiment les mêmes voies. Les universités de Bologne et de Padoue commençaient à fleurir. On se redisait les prodiges des croisades, dont saint Louis trouvait le tournoi sacré dans Tunis. Les moines et les trouvères essayaient de transporter les mystiques légendes dans la poésie latine ou provençale et dans les idiomes familiers à chaque territoire. Le proscrit florentin devait créer avec ces idiomes une langue harmonieuse, avec ces germes l'épopée nationale.

Sur l'horizon politique, les lueurs étaient plus rares, les ténèbres plus épaisses, à demi sanglantes. Charles d'Anjou volait conquérir, à la tête de cinquante chevaliers français, le royaume où tinteront bientôt les vêpres du meurtre. Des bûchers préludaient çà et là aux lugubres auto-da-fé des Templiers dont la croix rouge tachera le trône de Philippe le Bel. Au-dessus de ces lamentables épisodes, au-dessus des hérésies et des flammes inquisitoriales, deux principes actifs se divisaient l'Occident sous les noms de Guelfes et de Gibelins; ils fermentaient surtout en Italie, où jadis ils luttèrent sous la toge du plébéien et du patricien. Les guelfes représentaient l'indépendance italienne et les libertés communales, les gibelins défendaient les vieux droits féodaux avec la suzeraineté du saint empire. A ceux-ci se rattachait le pouvoir spirituel du pape, à leurs adversaires, le pouvoir temporel de l'empereur, tous deux se disputant la souveraineté, au milieu des diètes et des conciles. Par le glaive et la parole, sur les échafauds et sur les champs de bataille, les éternelles questions du droit et de l'humanité se formulaient comme autant d'aiguillons pour exalter les esprits. Dieu et le démon combattaient, pour ainsi dire, dans le colossal édifice auquel le moine Hildebrand, devenu pontife, avait posé le sceau. Partout des moines illuminés, sortant de l'ombre des cloîtres, fondent le dogme civil, philosophique et religieux, où l'ancienne société chevaleresque dessine maintes royales figures de femmes. La poésie théocratique vagissait dans ses langes, comme la poésie universelle des rapsodes dans les traditions primitives des Pélasges.

Le 8 mai 1265, à Florence, ville ingrate et chère où ne dormiront point ses ossements, naquit l'enfant prédestiné, dans la maison d'un banni. Singulier pronostic ! Le guelfe Alighieri subissait pour la deuxième fois l'ostracisme des discordes intestines. Néanmoins de brillants horoscopes saluèrent son nouveau né, dont le signe propice des gémeaux avait marqué l'étoile glorieuse. L'astrologie planait autour des trônes et des peuples, car les races et les époques avaient leur sort écrit comme à l'avance. Près du berceau du poëte se nouaient les luttes orageuses dont sa carrière sera tissue; plus loin, les tragiques scènes qui s'empreindront dans ses récits. Il touchait par sa famille aux plus anciennes maisons seigneuriales, et garda le nom de Dante, diminutif de celui de Durante. Son père, jurisconsulte, avait épousé en secondes noces dona Bella, dont il n'est guère parlé hors du songe merveilleux que Boccace lui prête sur la naissance du jeune Alighieri. On lui reconnaît pour aïeul

Caccaguida, vaillant croisé du temps de Conrad et descendant d'une souche romaine. Mais l'illustration de la noblesse est bien factice à côté des cinq lustres séculaires du petit nom plébéien de Dante. La noblesse de l'âme et du génie, comme il le dit éloquemment dans son *Banquet* philosophique, après saint Thomas d'Aquin, forme la plus belle des distinctions. Dès ses tendres années apparaissent les deux influences supérieures qui ont lui sur ses jours : son maître Brunetto Latini et son amour idéal pour Béatrice, les deux flambeaux de son esprit et de son cœur. L'un, dont le savoir astrologique avait prédit sa vocation sublime, instruisit sa jeunesse tourmentée par l'instinct de la poésie et par les secrètes aspirations d'une nature ardente ; l'autre devint sa muse céleste.

Voici dans quelle circonstance, comme il l'expose lui-même, se déclara cette virginale passion, transformée par la suite en culte religieux. Rien n'est neuf comme son origine, et l'on aime à s'y reposer, à l'aurore d'une carrière agitée, avant de sonder les douloureux tableaux de son couchant. Les Alighieri s'étaient rassemblés pour une fête de famille chez les Portinari, citoyens éminents dont la maison était proche de la leur. Le jeune Dante, qui terminait sa neuvième année, avait été conduit par son père dans la réunion : il y aperçut la fille de Portinari, nommée Bice ou Béatrice, à peu près du même âge. Elle fut pour lui l'entrevue d'un monde nouveau, l'inspiratrice de ses canzones printanières, une source de songes enchanteurs. L'extase de l'enfant grandit à chacune de leurs rencontres, tantôt dans une église, tantôt dans une rue, tantôt dans les cercles des nobles dames de la ville. Au reste, cette précocité native chez tous les êtres sensibles existe au plus haut degré chez la plupart des poëtes, comme ce culte idéal renouvelé par le chantre de Laure. Seulement, parmi les anciens ni les modernes, aucun n'a entouré son premier amour d'une telle auréole. Chaste et ingénu dans sa phase terrestre, conforme aux habitudes mystiques et galantes de son temps, il s'élève bientôt, par la puissance du souvenir, vers une région inaltérable où la mort l'établit pour jamais. La grandeur de l'homme éclate aussi bien dans ses sentiments que dans ses œuvres.

Le trépas inattendu d'Alighieri, récemment revenu d'exil, livra son fils à la direction de Brunetto, resté son guide et son tuteur. Il mêle, comme un second père, ses doctes leçons aux tumultueuses impressions de la jeune âme éprise. La science et l'amour, quelles admirables sources ! L'enseignement du maître se montre austère comme l'idolâtrie de l'élève pour Béatrice est sainte. Brunetto, intègre et savant secrétaire de la république, possédait la somme des connaissances les plus avancées en honneur au treizième siècle : la physique, la médecine, la philosophie, l'astronomie, la théologie, le trivium et le quadrivium, ou les sept arts libéraux. Sa vaste érudition avait brillé à la cour de Louis IX, son protecteur, dans la capitale où son disciple devait pérégriner à son tour. Il lui en transmettait les étincelles, non-seulement par ses entretiens, mais encore par ses deux remarquables ouvrages : le *Trésor* et le *Tesoretto*, dont nous aurons à nous entretenir en examinant les origines de l'épopée dantesque. Plusieurs hommes distingués dans la poésie et les arts, dont l'auteur de la Vie nouvelle cultive à divers degrés les talents, le troubadour Sordello, Giacopo de Todi, le musicien Casella, le peintre Giotto, Cino de Pistoie, et son cher Guido

Cavalcanti, élégants rameurs, comme une chaîne magnétique, partagent avec son maître ses affections. C'est avec les deux derniers et son homonyme Dante de Majano qu'il engage une correspondance piquante et mystérieuse sur les allégoriques visions de son amour. L'architecte Arnolfo, leur doyen, jumeau de Cimabué, traçait au bruit de leurs concerts le plan des trois monuments de la belle Florence, la cathédrale, Sainte-Croix, le palais vieux. Douces amitiés de l'adolescence, épanchements fraternels de la Muse, harmonieuses confidences sur un être innommé, moitié jeune fille, moitié ange, comme on savoure avec délice vos pages intimes ! L'absence et la séparation y jettent leurs teintes mélancoliques. Dante fut envoyé par sa famille à l'école de Bologne, puis à celle de Padoue, pour achever son éducation et pour le distraire d'une passion sans terme favorable. Soit obstacle inconnu, soit indifférence, soit plutôt par obéissance filiale, Béatrice épouse un autre, le chevalier Simon de' Bardi. Sa fin prématurée à l'âge de vingt-quatre ans clot la sereine moitié d'un horizon qu'elle éclairera surnaturellement à travers les voiles du sepulcre.

Hélas ! le feuillet tourne, la vie juvénile, tendre et studieuse, s'éclipse devant de pesantes sollicitudes. Voici l'âge viril et ses rudes expériences. Amour et poésie se réveilleront plus tard dans les retraites du bannissement. Il s'agit de prendre un rang, une part dans les affaires publiques. Déjà le petit-fils du croisé avait ressenti les émotions des batailles en combattant sous les drapeaux guelfes à Campaldino contre les Gibelins d'Arezzo. Pour Dante, comme pour d'autres, il fallut céder aux préjugés. Le titre de poete, que lui avaient acquis ses rimes en langue vulgaire, ne constituait pas plus alors qu'aujourd'hui une profession. Obligé de choisir, selon l'usage, entre les différents arts sous lesquels se classaient les citoyens de Florence, il se fit inscrire dans la corporation des médecins. Quoique des études sévères lui en eussent donné le droit, son inscription ne fut qu'une formalité. Les Alighieri, dans leurs vues ambitieuses, le pressaient d'assister aux réunions de sa caste; il résiste d'abord, sa résistance est vaincue. Une âme semblable, précipitée dans les tourbillons où se jouent le destin de sa patrie, ne devait plus s'arrêter qu'aux portes infernales. Il paraît dès lors gravir les mille sentiers tortueux des cercles de l'abîme; son existence n'offre qu'un rôle militant jusqu'à sa dernière heure. Quelques biographes disent qu'il eut le projet de vêtir l'habit de saint François, habit religieux sous lequel il demanda plus tard à être enseveli; peut-être le dégoût du monde, la tristesse de la mort de Béatrice et les funèbres catastrophes contemporaines lui inspirèrent un moment le désir de la vie monastique. Une route moins calme l'attendait au milieu des commotions humaines.

Toutes les villes d'Italie, turbulentes communes [1], Lucques la gibeline, la sauvage Arezzo, la romaine Pistoie, la barbare Pise, Bologne la guelfe, l'impériale Ravenne, ressemblaient à des cirques où se déchiraient les factions, le couteau ou

[1] On doit entendre, par le mot de communes, l'oligarchie républicaine de chaque localité régie par ses magistrats ou prieurs, gouvernement partagé entre la démocratie et l'aristocratie : ce mot avait autrefois chez nous une acception correspondante au temps des municipalités, sous Louis le Gros, et plus tard, lorsqu'il désigna le tiers état, c'est-à-dire le peuple.

l'épée à la main. Et la république florentine se divisait, comme ses sœurs, entre les deux partis belligérants : les Guelfes victorieux reconnaissant pour chef l'orgueilleux Corso Donati, les Gibelins, le pusillanime Cerchi, son beau-frère. Sous l'orageux tribunat de Giano della Bella, le disciple de Brunetto avait vu s'accomplir la réforme sociale qui transférait le gouvernement des nobles aux plébéiens. Dans les camps, il prend de nouveau part au siége de Caprona, et se familiarise avec le cliquetis du glaive; dans les assemblées, il manie cette énergique langue populaire dont il nous a légué le modèle, et acquiert un grand crédit par l'autorité de son éloquence; la république le consulte dans les affaires importantes. Chargé successivement de quatorze ambassades, il recueille des succès dans chacune d'elles; à la cour de Ferrare, il obtient le pas sur les autres ambassadeurs. Des princes lui tendent la coupe de la faveur et de l'amitié, entre autres Charles-Martel, fils du roi de Naples : coupe fragile au jour de l'infortune! petits triomphes suivis par de cruelles traverses! Ses proches l'avaient poussé au tribunal; ses proches, toujours ambitieux, lui font contracter une alliance riche et puissante avec Gemma, du sang des Donati. Ses amis eux-mêmes l'y convient, car sa tristesse les effraye; sous cette activité dévorante, sous le poids des charges pompeuses, il nourrit l'image de l'auguste morte, mille anciens souvenirs et l'aversion de tant d'intrigues compliquées. Plus d'une fois il veut rentrer dans le sanctuaire domestique, s'asseoir au foyer de la muse et de la philosophie, resserrer ses amitiés vieilles et récentes; mais elles se forment et se rompent aux lueurs des guerres civiles. C'est à Campaldino qu'il s'est lié avec le frère de la belle et malheureuse Françoise, immortalisée dans ses vers. Aux légendes mystiques succèdent les traditions sanglantes, les querelles des champions impériaux et nationaux. Les trahisons et le supplice d'Ugolin retentissent du Tibre à l'Éridan. Ainsi s'amoncelaient autour du poëte, suivant la pittoresque expression d'un historien, les personnages de ses chants à venir. Les luttes des Gibelins et des Guelfes, ranimées à Pistoie par une scène de meurtre sous le nom de noirs et de blancs, vont lui peindre les fureurs des damnés. De Pistoie elles passent à Florence. Les Cerchi heurtent involontairement les Donati pour voir danser de jeunes femmes sur la place de la Trinità. Les glaives sont tirés, et les cadavres jonchent le terrain préparé pour les jeux d'une fête. Un duel terrible recommence entre les deux factions, et le cardinal d'Acqua Sparta, nonce du pape, s'efforce en vain de l'apaiser.

Voilà au milieu de quels hommes et de quels événements Dante fut nommé l'un des prieurs, sorte de consulat de deux mois, pendant lequel il gouverna presque seul la commune. Son acte immédiat fut de convoquer le peuple et de décréter le bannissement des chefs des deux partis : acte de haute justice politique. Ce n'est pas le génie de son rôle qui lui manqua, comme plusieurs le prétendent, mais l'inflexibilité nécessaire pour planer au-dessus des passions, de ses propres indulgences et de ses ressentiments. Par une inconséquence choquante, dans son décret d'ostracisme, il oublie le chef des blancs, Vieri del Cerchi, soit à cause de ses nouvelles préférences, soit à cause de son ami Guido Cavalcanti, l'un des membres de cette faction. Il ne tarde pas à gracier Guido lui-même et la plupart des blancs. Le poëte affectueux, sur le siége des tribuns, ne sembla plus qu'un juge partial. Ses successeurs furent obligés par la clameur unanime de rappeler tous les chefs exilés à Castello della Pieve et à Serazzana.

C'était rouvrir la lice brûlante des dissensions. Les noirs et les blancs ne pouvaient respirer le même air ni s'abreuver aux mêmes fontaines.

Les premiers, dont le chef superbe n'avait pas été admis aux faveurs du retour, sollicitaient, sous la protection de la cour romaine, le secours du prince Charles de Valois pour pacifier Florence, c'est-à-dire en chasser leurs adversaires. Trompé dans sa médiation impuissante, le nonce-cardinal avait reporté leurs plaintes au pontife. L'ex-prieur, sur sa demande, fut député à Rome pour plaider la cause des blancs devant le saint-père, et s'opposer à l'entrée du prince français dans sa ville natale. Pourquoi l'abandonna-t-il dans des circonstances aussi graves? « *Se io vo, chi rimane? e se io rimango, chi va?* Si je pars, qui reste? et si je reste, qui part? » s'était-il écrié la veille, lorsqu'on délibérait sur le choix de l'ambassadeur. Paroles de l'angoisse, prises pour celles de l'orgueil, entre tant d'ennemis aveugles et féroces, envenimés contre leur proscripteur. Les fautes politiques entraînent des suites irréparables. A Rome, son ambassade est froidement reçue par Boniface, allié secrètement à Valois pour la cause des Guelfes. Et lui, le soldat de Campaldino, par quel enchaînement se rencontre-t-il sur l'autre bord, comme le champion futur de la monarchie universelle? L'étoile de sa fortune change avec ses opinions, ou plutôt son esprit flottant tour à tour entre les sinistres métamorphoses des partis, chercha inutilement une généreuse neutralité, médiation irréalisable. Il fallait sur l'arène de sang arborer une couleur, la noire ou la blanche, et la noire l'emporta par le cours des événements. Oh! que n'est-il retourné après son priorat dans le sanctuaire de sa maison, dicter ses arrêts suprêmes dans la langue immortelle, surveiller pieusement les progrès de ses fils, et baiser entre deux tercets divins ou infernaux les joues innocentes de sa fille, à laquelle une souvenance ineffable a conservé le nom de Béatrice.[1] La poésie du Gibelin se trempera dans un vase moins pur. Tandis qu'il hésite, et s'épuise en vaines démarches auprès d'un astucieux pontife, une révolution s'opère sur les rives de l'Arno. Charles de Valois, décoré par Boniface du titre mensonger de pacificateur, pénètre dans Florence, à la tête de cinq cents chevaliers, et Donati, le chef des noirs, y rentre peu après par un hardi coup de main à la barbe de l'inactif Vieri dei Cerchi. L'incendie et le pillage des maisons des blancs par les vainqueurs préludent pendant cinq jours à l'inique sentence rendue contre le plus grand poète des temps modernes. Cante de Gabrielli figure comme podestat de l'aréopage guelfe. Par un édit du 17 janvier 1302, il condamne Dante et les blancs à l'exil, par un second du 10 mars même année, il dévoue à la peine du feu lui et ses compagnons, s'ils mettent le pied sur le territoire de la république. Entre autres crimes, on lui reproche d'avoir vendu la justice et détourné les fonds de l'état, accusation hors de controverse pour un homme tel que le chantre du catholicisme. Les deux sentences ont été retrouvées dans les archives florentines, elles sont écrites en latin barbare, mélangé d'italien; digne jargon pour condamner le fondateur de la langue nationale.

La troisième période sonne. Ce n'est plus le chaste horizon de la *Vita Nuova*, ni le cirque grondant des passions du Forum, mais le ciel d'abord sombre, puis éblouissant de la *Divine Comédie*. Voilà le poète errant, banni de sa terre natale, il commence la vie d'exil avec ses poëmes, triple voyage dont la mort sera la dernière initiation.

Gemma et ses enfants sont restés à Florence par ses ordres, et non par aucune désunion, car il veut qu'elle lui garde un coin prêt pour l'heure désirée du retour. Aucun témoignage défavorable, quoi que l'on ait dit, ne s'élève contre son épouse : si elle ne balançait point dans le cœur du poète l'image de Béatrice, nulle part il ne l'accuse, et des fragments de correspondance témoignent qu'il lui écrivait dans son exil. Par malheur, le sang des Donati coulait en elle, et les Donati, ennemis particuliers de Guido, l'ami intime de Dante, se placent entre ses bourreaux, entre ses plus irréconciliables adversaires. Cette parenté le tranquillise sur le sort de sa famille, barrière insuffisante, tant la haine souffle avec rage. On s'empare des biens du proscrit, on chasse Gemma et ses enfants de sa maison, et la riche héritière d'une illustre lignée se voit réduite à travailler de ses mains pour subsister : sainte communauté d'infortune avec le poète. Lui, sans asile, rêvant à son Enfer, va demander l'hospitalité d'abord à Sienne, puis à la gibeline Arezzo, là où le mène son inconstante étoile, tantôt à la table souvent amère des princes, tantôt dans la religieuse obscurité d'un cloître. Chacun des lieux qu'il visite gardera sa mémoire comme il traîne partout le souvenir de Florence, et le couvent des Camaldules, et le palais d'Uguccione, grand capitaine de son parti, auquel il dédie son premier cantique de malédiction, et le monastère de Santa-Croce del Corvo, où il charge un ermite de transmettre au prince sa dédicace avec son œuvre et ses adieux, et la maison des Malaspina, vaillants ducs de la Lunigiane, ses admirateurs fidèles, et la somptueuse demeure des Scaliger, princes de Vérone, où il mangera côte à côte avec un bouffon, et le rocher de Tolmino, où il allait s'asseoir, et l'église de Sainte-Hélène, où il soutiendra une thèse sur les deux éléments, l'eau et la terre, et le toit ami des seigneurs de Polenta, où il rendra le dernier soupir.

Nous aussi nous avons notre page dans l'Odyssée du nouveau rapsode vagabond. Il suit à Paris les traces de son maître, et y cherche les enseignements supérieurs de la science théologique, comme les anciens philosophes allaient puiser les trésors de la sagesse dans les sanctuaires de l'Égypte. La Sorbonne le voit exercer sa haute éloquence dans des thèses où il obtient la palme, et il consacre dans le Paradis le nom du professeur Siger, dont il a dû entendre les leçons. Mais les protecteurs de Brunetto l'avaient rejoint dans la tombe, et ses compatriotes subissaient les persécutions de Philippe le Bel. Dante reçu bachelier, puis docteur, n'en put revêtir le titre parce qu'il n'avait pas de quoi payer les frais de sa réception. Aucune épreuve ne devait manquer à celui dont la gloire naissante remplira le globe, et les temples de la science furent aussi arides à son égard que ceux de la grandeur. Inconnu, il errait dans les vieilles rues tortueuses où erra le Tasse pauvre et proscrit à son tour, et où sont venus se réfugier tant d'illustres bannis. Si la ville éternelle est la patrie des pèlerins de la foi et de l'ancien monde, Paris semble être le rendez-vous des pèlerins de l'intelligence et du monde nouveau. Hélas ! Dante ne remporta comme tant d'autres qu'un triste désappointement. Quelles devaient être ses méditations dans la solitude, au sein du gothique Paris, des hommes d'armes et des hommes de pensée, des enlumineurs et des truands ? Il habitait sans doute une de ces humbles mansardes où vivent de jeunes esprits, entre son livre immortel et l'Un angle, dans l'attente des jours meilleurs. La basilique de Notre-Dame venait d'être achevée, il a dû s'agenouiller sur ses marches et lire quelques-unes des redoutables évocations sculptées dans son enceinte.

D'étranges spectacles se déroulaient en Europe. Là s'instruisait le procès des chevaliers du Temple, dont il recueillera les cris. Plus loin le pape Boniface, qu'il implorait naguère, est prisonnier dans Avignon. Le tocsin de l'affranchissement vibrait pour la Flandre et la Suisse, tandis que mille divisions labouraient les républiques italiennes, érigées en seigneuries. A travers ces graves événements, Dante avait deux incessantes préoccupations : son épopée, dont il composait les derniers cantiques, et sa chère ville, dont il rêvait toujours le gentil fleuve. Uni désormais par l'adversité aux Gibelins, il tente avec eux, secondé par Uguccione, de rentrer dans ses murs, comme autrefois Corso Donati, mais dans une attitude plus noble. Les bannis arrivent aux portes de Florence, couronnés d'olivier, l'épée à la main, les drapeaux déployés ; puis ils se retirent dans une église et entonnent des hymnes de paix, en attendant que le peuple se prononce. Accueillis d'abord, ils foulent joyeusement le sol natal. O joie éphémère ! le parti de l'ostracisme triomphe, et la porte de l'Éden se referme sur leurs pas.

Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l' altrui scale.

Du pain de l'étranger tu sauras l'amertume ;
Tu sentiras combien il est dur au banni
De descendre et monter par l'escalier d'autrui.

Le poète doit mesurer jusqu'au bout la profondeur de ces vers par lesquels son aïeul Cacciaguida lui prophétise son destin dans leur entrevue du paradis. Si l'amitié d'Uguccione, gibelin, et parent de Gemma, lui en dérobe la fatigue, il la sentira mieux à la cour de Scaliger ou Can-le-Grand, quoique ce prince ait fait peindre sur ses lambris dorés des emblèmes fastueux pour les proscrits. Sa fierté blessée l'obligea bientôt de s'exiler ailleurs. Néanmoins, l'hôte illustre, qui payait par des dons impérissables une hospitalité précaire, lui dédia son troisième cantique, comme il avait dédié le Purgatoire à Morello Malaspina, de Sienne, et l'Enfer à Uguccione. La publication des trois poèmes, aussi bien que son injuste bannissement, achevaient de répandre sa renommée, glorieuse et maudite ; un chœur de haines, soulevé par les tercets vengeurs, se mêlait au concert d'admiration, car les vivants étaient stigmatisés dans ses tableaux. Pendant que les princes amis protégeaient le flagellateur du siècle, d'autres attisaient contre lui les vieilles inimitiés florentines. L'hospitalité de la rue lui manqua plus d'une fois. Dans les villes guelfes, des troupes de femmes le poursuivent avec des injures. C'est alors que le banni exaspéré leur jeta des pierres, comme on l'a dit, en oubliant qu'elles répondaient à des invectives. L'amant d'Eurydice fut déchiré par les ménades, il y a plus de trois mille ans. Peu après, dans l'île de Samos, un vieillard aveugle, attaqué par des chiens féroces, en eût été déchiré à son tour sans l'intervention des pasteurs. Les ménades ivres et les chiens irrités ne sont pas pires que les factions.

Une circonstance importante vint ranimer les espérances du gibelin : Henri, duc de Luxembourg, septième de son nom, ceignit la couronne impériale d'Allemagne, encore sanglante du meurtre d'Albert. Quel siècle ! lui-même périt d'une manière presque soudaine et mystérieuse. Le nouvel empereur proclame une amnistie en faveur

du parti blanc, et veut ressaisir l'antique domination suzeraine sur toutes les communes attachées, malgré ses vicissitudes, au pouvoir pontifical. Les regards du banni se tournent vers le soleil levant, qu'il considère comme le libérateur et le régénérateur de sa patrie. Ses idées sont développées dans le traité de la monarchie, où ilogre le type de l'empire universel attribué, selon lui, à César par la Providence : ressouvenir profane du vieux monde romain. Comme Virgile magnifiait Auguste, lui magnifiera son César en vers sublimes. Ainsi, d'extrême en extrême, le malheur et les déchirements civils l'entraînent sous la bannière d'un protectorat étranger contre les soutiens du pape, le pouvoir national. Henri assiége Rome, s'y fait sacrer, et lance ses cavaliers à travers les communes ; le poëte, réfugié, dit-on, dans la tour de Porciano, où campé sur les rives du doux fleuve, adresse une lettre suppliante et furieuse à l'empereur allemand pour appeler ses armes contre *la prostituée* Florence. Quelles que soient ses opinions morales et politiques, je ne pèserai point la foi d'un croyant du moyen âge avec la balance d'un croyant moderne. Mais comment a-t-il écrit de la main qui a tracé la Divine Comédie cette fanatique épître, où il emprunte à la flatterie ses plus humbles métaphores, et au judaïsme ses plus violentes imprécations ? Hâtons-nous de jeter un voile sur le vertige d'une âme aigrie par des outrages non moins acharnés. Rappelons-nous-les en lisant cette autre phrase trop citée de son livre du Banquet : « Le couteau seul répond à de pareils raisonnements. » Virulente hyperbole de la colère. Combien, en revanche, il se montre noble dans sa lettre aux cardinaux pour l'élection d'un pape italien, et dans toutes ses épîtres aux princes de l'Europe ! J'aime leur ton original et magnanime jusque dans leur début : « A tous et à chacun des rois d'Italie, aux sénateurs de Rome, aux ducs, marquis, comtes, et à tous les peuples, moi, humble Italien, Dante Alighieri, de Florence, exilé sans l'avoir mérité, je vous souhaite la paix. » Telle était la formule ordinaire de ses nombreuses correspondances avec les seigneurs de son temps. Le poëte y traite de majesté à majesté. Les Florentins osèrent lui proposer de venir faire amende honorable en chemise, la corde au cou, devant l'église de Saint-Jean. Ici encore écoutez sa noble réponse : « Eh quoi ! ne pourrais-je contempler partout les miroirs du soleil et des astres ? — L'homme élevé par la philosophie ira-t-il bassement, comme un Ciolo et d'autres infâmes, offrir l'oblation de sa personne ? Ne pourrai-je admirer les plus douces vérités sous le ciel, si je ne dépouille ma gloire, et ne parais vêtu d'ignominie devant le peuple de Florence ? Jamais le pain ne me manquera. » Pain amer, il l'a dit. En vain plus tard il s'écriera : « Que t'ai-je fait ? ô mon peuple ! » il ne doit plus abriter son front dans la nef de son beau Saint-Jean, dans la chapelle où il a vu prier Béatrice. Son divin César fut peu touché de son imprudente supplique, et laissant inachevé son propre rêve de conquête, il va bientôt s'endormir dans le froid sépulcre où son bâton doré tombe en poussière. La gloire du poëte illumine seule dans l'avenir la mémoire de l'empereur.

Enfin, Dante salue son dernier repos à Ravenne, sous le toit de Guido Novello, seigneur de Polenta. Ni l'amitié de son hôte, ni un cortége croissant de vives sympathies, ni l'aube de sa renommée, ni les embrassements passagers de Pierre et de Jacopo, ses fils, appelés dans sa retraite, rien ne chasse la tristesse de son cœur. Il avait vu s'éteindre ses plus chers amis, Sordello, Cavalcanti, Casella, et tant d'autres qu'il fera revivre dans ses poëmes. Au sein du palais hospitalier, il retouchait les trois

cantiques, et leur imposait le sceau indestructible. Les souvenirs du passé résonnaient dans son âme, et il conversait avec les neveux de cette Françoise dont il avait déjà connu le frère à Campaldino. L'exil, les luttes, les tourments, les années, grosses de traverses, avaient imprimé sur sa physionomie cet air chagrin mêlé d'un sourire amer qu'on lit sur tous ses portraits. Comme Salomon, il semble dire : « Vanité ! tout n'est que vanité ! » A l'image douloureuse de Florence, succédaient par moments les visions dévorantes de l'infini ; tout en murmurant le nom de sa fille Béatrice, la fille de Gemma, sa veuve prématurée, il entrevoyait sur un trône de lumière celle qui avait jadis porté ce nom. Le désir de la vie monastique le reprit, et il manifesta le vœu d'être au moins enseveli sous le costume de saint François. Un fatal besoin le rejetait sans cesse dans les affaires publiques ; on dit qu'un échec éprouvé dans une ambassade à Venise hâta sa mort. Les fiers sénateurs n'avaient pas daigné l'entendre. Une goutte suffisait, car la mesure du malheur était pleine. Ayant vêtu sur sa couche funèbre, comme un suaire de pénitence et de purification, la robe des cénobites, il mourut âgé de cinquante-six ans, à la veille de ses apothéoses, et fut inhumé dans l'église des Franciscains, ornée de fresques récentes par l'auteur du Campo-Santo, son fraternel visiteur chez ses hôtes. Le prince de Polenta lui fit rendre de magnifiques honneurs, et préparer un monument[1] grandiose pour décorer son sépulcre. On y plaça la couronne de laurier des poetes, et l'on grava d'un côté les vers latins composés par le bucolique Jean de Virgile, de l'autre l'épitaphe attribuée à Dante ; les deux derniers vers en sont seuls dignes :

Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris,	Ici je suis renfermé, moi, Dante, exilé des régions de la patrie,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.	Moi qu'engendra Florence, mère au faible amour.

L'antique Ravenne, la ville des ruines, esclave à sa terre natale l'honneur de garder ses os. Florence repentante ne tarda pas à les réclamer, et Michel-Ange offrit son ciseau pour lui tailler un sarcophage. Ravenne refusa les cendres du proscrit.

Qu'importe où elles sommeillent ! L'Italie, l'Europe, et le monde entier possèdent ses œuvres. S'il est pour tous les hommes une immortalité par-delà le tombeau, elle commence ici-bas pour les êtres divins en qui s'incarne le génie des races. Autour d'eux se forme une sorte d'auréole, couronne mortuaire des saints, des docteurs, des héros, des bardes et des martyrs. Trois de ces rayons se croisent sur le linceul de l'immortel gibelin. Dix ans après sa mort, des chaires furent fondées pour expliquer ses poèmes à Florence, à Bologne, à Pise, et se perpétuèrent pendant un siècle. Les artistes contemporains, dont il fut l'inspirateur, Cimabué, Orcagna, Giotto, et leurs héritiers, Michel-Ange, Pérugin, Raphael, ont personnifié les terribles évocations de sa trilogie épique ; elles se déroulèrent comme une théologie animée sur des fresques des cathédrales, Dante s'y transfigura parmi les flambeaux de l'Église, et

[1] Ce monument, interrompu par les divisions des deux frères, seigneurs de Polenta, ne fut exécuté que cent soixante-deux ans après, en 1483, sur un autre plan, et aux frais de Bernard Bembo, père du cardinal. (Voir pour tous les détails qui n'ont pu entrer dans l'ensemble de l'introduction, l'historique et l'appendice aux volumes suivants.)

jusque dans le Vatican. Chez le peuple, l'impression produite par la nature de ses fictions se traduisit en légendes romanesques, en anecdotes fantastiques. Voilà celui qui revient de l'enfer, disaient les femmes et les enfants, quand il passait, et quand il eut disparu du monde, il se montra couronné d'un cercle radieux. On racontait les brillants horoscopes de son maître Brunetto, le songe merveilleux de dona Bella, les aventures de ses pèlerinages, l'une avec un ânier qui mettait des *aho* pour refrain à ses vers, l'autre avec un forgeron, dont il jeta les outils, parce qu'il défigurait ses canzones en les chantant. Ces anecdotes prouvent sa popularité, en même temps qu'elles peignent son caractère. Tendre et implacable, grave et satirique, impétueux et méditatif, composé du bourgeois guelfe et du noble gentilhomme, mélange du poète et du théologien érudit, il reflète le contraste des accidents de sa vie.[1] Son physique répond à son moral, on le peint d'une stature moyenne, un peu courbé, vers l'âge mûr, le visage long, le nez aquilin, les yeux pénétrants, le teint brun, la barbe et les cheveux noirs et crépus, la figure mélancolique et pensive, réservé, sobre et courtois dans ses habitudes intérieures, aimant à se vêtir de drap fin, la démarche empreinte de noblesse et de mansuétude. Il a gardé un silence discret sur sa famille, pauvre troupe dispersée par l'orage, rien n'indique la date précise de la mort de Gemma. Jacopo, l'un de ses fils, a pris soin de nous laisser un précieux commentaire sur la mémoire paternelle pour attester leur vénération. Sa fille accomplit le vœu inachevé par Dante pour lui-même, et ceignit le voile à Ravenne. Boccace rapporte qu'il implora des secours de la république pour soulager sa misère. Chose doublement étrange, avec la renommée populaire du barde toscan, la fastueuse protection de tant de seigneurs, et les disputes des principales villes italiennes pour conserver sa cendre ou quelque relique de son passage ! fatale et uniforme destinée des grands poètes, exil, pauvreté, deuil, outrages, apothéose, c'est-à-dire Homère, Dante, Camoens, Milton, le Tasse, majestueuses incarnations de l'humanité souffrante et glorieuse.

Le rapsode florentin réunit chacun de leurs traits épars en lui seul, comme son épopée embrasse toutes leurs épopées. Noble et soldat comme Camoens, philosophe, théologien et publiciste comme Milton, chevaleresque et passionné comme le Tasse, errant comme lui et comme l'aveugle de Smyrne, pauvre et proscrit comme tous les cinq, il a comme eux tous des trésors d'infortune sur sa voie, et à son lever des canzones d'amour. Mais par sa Divine Épopée, il se personnifie lui et son siècle

[1] Ceux qui l'ont accusé de violence n'ont pas assez étudié sa douceur primitive dans la *Vita nuova*, et les persécutions sanglantes dont il a bu le fiel. — Esprit ample et vaste, comme les personnages éminents du moyen âge et de la renaissance, dans sa jeunesse il cultiva la musique et le dessin avec la poésie; plus tard il y joignit les sciences naturelles, les mathématiques, les spéculatives. Philologue habile, comme le prouve son Traité de la langue vulgaire, il savait à fond les dialectes italiens, provençaux, les langues d'oïl, d'oc et de si, selon qu'on désignait celles du nord, du midi et du centre, les langues étrangères, le latin et le français. Un passage de son Banquet témoigne qu'il ignorait ou du moins connaissait imparfaitement le grec; en revanche, quelques mots hébreux et arabes placés dans son Enfer, et certaines parties de ses connaissances astronomiques, révèlent qu'il s'initia aux langues de l'Orient.

d'une manière spéciale. Les autres épiques, si j'en excepte peut-être Klopstock, ressemblent plus ou moins à Homère, cette source immense, et par conséquent se ressemblent entre eux. Des mêmes éléments, du monde antique et moderne, il a su tirer un cadre neuf qui eût déjoué la théorie d'Aristote. Les lois de l'action, de l'espace et du lieu sont changées, presque celle des créatures. Ce ne sont plus les guerres géantes des hommes et des dieux, comme dans l'Iliade, ni l'Odyssée fabuleuse des Pélasges, romanesque histoire des cycles héroïques, reproduites par Virgile dans les luttes des Troyens et des Latins et dans les pérégrinations d'Énée, par Milton, dans les combats titaniques de Satan et de Michel, par Camoëns, dans la navigation périlleuse de Gama, et dans la confusion des mythes païens et chrétiens, par le Tasse dans les batailles des croisés sous les murs de Jérusalem. Les prototypes homériques brillent, entourés des mêmes hyperboles, à travers les transformations de ces épopées diverses. Ici rien de tout cela, ni l'invocation d'usage au début, ni la terminaison, ni le nœud d'intrigue, ni toutes les vieilles machines épiques. Hommes, déités, âmes, toutes les figures apparaissent dans un nouvel ordre, éclairées d'un jour nouveau. Le poète vous transporte d'un seul coup d'aile hors de la terre dans les domaines invisibles, où ses devanciers ne hasardaient que de rares entrevues, les plus belles pages de leurs livres. Par la puissance de l'un de ces songes révélateurs, plus semblables à ceux de la Bible et de l'Apocalypse qu'à ceux de la porte d'ivoire, il vous fait assister au jugement des hommes après leur trépas, au spectacle cosmographique de l'univers, tel qu'il était conçu alors. Vaste et admirable plan ! l'enfer, le purgatoire, le paradis, forment les trois théâtres de cette Odyssée surnaturelle, où s'empreignent les idées, les croyances, les physionomies saillantes de l'époque, celles des âges antérieurs, et les myriades étincelantes des cieux. L'encyclopédie des connaissances de Dante y éclate, autant que son immortelle poésie. Constatons-le, non pour atténuer son invention, mais pour la justifier, il en avait puisé le germe dans les écrits de son savant maître, dans ceux de quelques autres, anciens et modernes, dans les traditions contemporaines. Les voyages des âmes exilées par la peinture des royaumes où la foi plaçait le châtiment et l'espérance, avaient eu de pieux historiens. En remontant aux sources primordiales, nous trouvons d'abord, outre la descente épisodique d'Ulysse et d'Énée dans les enfers, et les nombreuses visions de la Bible, la migration surnaturelle de l'âme d'un soldat arménien, racontée symboliquement par Platon, et celle du Romain Thespesius, racontée naïvement par Plutarque, tous deux ravis après leurs funérailles dans les régions astrales des bons et des méchants. Parmi les plus célèbres du moyen âge, nous citerons les voyages merveilleux des trois moines orientaux sous le nom de Pèlerins de Saint Macaire, la Vision de Tundalo, et celle postérieure d'Albéric, tour à tour conduits dans les cercles des trois royaumes à travers un gigantesque panorama infernal ou céleste, la purification du chevalier Owen dans la caverne de saint Patrice, la descente de saint Paul aux enfers, celle d'Adam Ross, mélange du grotesque et du sérieux, enfin mille légendes ascétiques où percent çà et là les traits les plus naïfs de la cosmogonie surnaturelle, et les tableaux variés du Tesoretto du Latini, composé en vers italiens. L'enseignement philosophique ressort dans ce dernier ouvrage, avec l'analogie frappante d'une âme égarée dans les chemins du vice, et instruite par d'allégoriques figures morales ; la nature y remplit le personnage initiateur que nous allons revoir dans Béatrice, et Ovide celui du Virgile de

l'épopée sainte. L'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, la morale, la politique, la médecine, semblent avoir leur recueil spécial dans le Trésor, en langue d'oïl, souche du Tesoretto, abrégé de la science grecque, latine et contemporaine. Ajoutons à ces pages écrites la formidable théologie architecturale des basiliques, dont les Mystères joués dans les églises et sur les places mettaient les scènes en action.

Dante, avec la faculté des esprits supérieurs, s'empare de ces éléments, de ces diverses traditions, pour les coordonner et les immortaliser dans sa trilogie. Il y épancha en même temps toutes ses passions, toutes ses haines, toutes ses sympathies, toute sa science et toute sa foi, c'est-à-dire tout son génie et tout son cœur. Contrairement à la manière antique, nous voyons l'individualité du poète surgir dans son récit, comme de nos jours dans Byron, comme l'individualité se dessine dans l'ordre social. Il fallait d'ailleurs un vivant pour nous rattacher au monde de la mort et de la douleur. Le héros de l'action phénoménale et symbolique, c'est le chantre inspiré, historien, prêtre et myste, placé comme un intermédiaire entre nous, les ombres et les essences. Par un sublime instinct, il invente la mélopée du tercet pour nous mesurer les éternels échelons de son voyage à travers les cercles ptoléméens dont Dieu est le terme, voyage plein d'enseignements et d'allégories, sous l'invocation de Virgile dans les zones inférieures, et de Béatrice dans les cieux. Il n'a oublié ni ses premières doctrines morales sur la loi des diseurs d'amour en langue vulgaire, c'est-à-dire des nouveaux rapsodes, ni sa promesse de glorifier la dame de sa pensée au-dessus des créatures périssables, ni celle de fonder la langue nationale. L'esprit multiple et un domine constamment au milieu de ses trois parties, sous les mille aspects dont s'enveloppe l'épopée dantesque, l'histoire, la science, la satire, la philosophie, la légende, la théologie, s'en partagent le fond réel et figuré, local et universel. Il est polysens, ou à plusieurs sens, avait dit le poète dans sa lettre dédicatoire à Cangrande. Les commentateurs en ont trouvé mille plus ou moins admissibles, plus ou moins ingénieux. La simple interprétation, comme pour Homère et ses imitateurs, devient insuffisante. Voltaire, ni Boileau, ni leur public, ne pouvaient comprendre une telle œuvre. Le chantre en a pourtant donné la clef dans un tercet, suivant sa méthode, comme il donne la clef de l'enfer, dans l'inscription de la porte : « O vous qui avez l'entendement sain, découvrez la doctrine cachée sous le voile de ces vers étranges. » L'Évangile parle un même langage : « Que celui qui a des oreilles entende ! » Or la clef du poème, c'est le symbole se confondant à l'allégorie pure, comme le mythe à la fable et à l'histoire, langue figurative par laquelle une seule image peint plusieurs objets, un seul objet plusieurs images, une fiction plusieurs vérités, signe merveilleux qui expliquera les ténèbres incompréhensibles de l'histoire générale, et que Dante lègue aux siècles à venir. Son monument chrétien est bâti non avec des pierres, mais avec des rhythmes et des pensées mystérieuses. Dante, le poète, c'est l'homme même, s'initiant aux douleurs et aux misères dans les bolges de l'abîme, se purifiant par des épreuves successives dans la seconde région, puis s'élevant par les flammes de l'amour à la connaissance de la vérité, à la source de la béatitude et de l'harmonie. Le sage de Mantoue, c'est la poésie philosophique et civile, le guidant jusqu'aux portes des sphères. Béatrice, c'est la beauté intelligente, la foi religieuse, la théologie suprême, réfléchissant une des étincelles du triangle divin sur

l'âme de son amant, et lui dévoilant les splendeurs des hiérarchies célestes. La doctrine antique de l'expiation, confirmée par le christianisme avec des clartés plus vives, telle est la doctrine du poëme, comme la purification de Dante et la glorification de Béatrice en sont les deux buts. Dieu, les anges, les élus, la cour céleste, les neuf sphères, les démons, les âmes des morts, occupent les autres plans, c'est-à-dire toute la création cosmogonique et spirituelle.

La Divine Comédie peut encore être envisagée de plusieurs manières, comme on l'a fait, et ses interprètes la comparent judicieusement aux cathédrales multiformes. D'après le sens littéral, elle offre la peinture de la vie de Dante, ses erreurs, ses traverses, son culte pour Virgile, sa régénération par la science, par la poésie et par l'amour, l'apothéose de la fiancée mystique de sa jeunesse, avec l'histoire des personnages de son siècle revivant dans les élus et les damnés. D'après le sens théologique, le narrateur se sauve, par la poésie, des souillures de la terre, se corrige par le spectacle des châtiments infligés aux âmes maudites, se purifie aux flammes de l'amour divin pour puiser aux sources de la foi, et passant de la langue mortelle à la langue immortelle, s'abîme dans le mystère incommunicable. Au sens politique ou gibelin, l'enfer désigne l'anarchie, le purgatoire, le passage à l'ordre; le paradis, la monarchie divine, type de la monarchie impériale. Dans toutes ces interprétations, Béatrice et Virgile conservent une haute importance, car ils sont les deux personnages capitaux de la fiction dantesque, et reproduisent admirablement les idées du moyen âge. La première, tenant le milieu entre les anges et les saintes de l'Occident, entre les fervers et les péris de l'Orient, réalise cette chaste exaltation de la femme qu'on ne voit régner dans aucun poëme ancien, dont la Vierge offre le type incomparable, et dont la chevalerie avait proclamé l'avénement. Béatrice est la sœur idéale de Roswita, de la princesse Mathilde, d'Élisabeth de Hongrie, de Blanche de Castille, reines sacrées de la science et du catholicisme. En choisissant Virgile pour son guide et pour messager de la bienheureuse, Dante n'obéit pas seulement à ses préférences et à une droite raison; en ce temps-là, le chantre pieux de l'Énéide, assis à côté de Platon, d'Aristote et d'Averroès, était regardé comme un théosophe magicien sachant toutes choses, car il fut du nombre des sages qui avaient entrevu les doctrines chrétiennes, et il faisait partie du cercle privilégié de païens pour lesquels une vénération classique avait suspendu les lois rigoureuses de l'orthodoxie, les uns ayant leurs champs élysées dans les lieux inférieurs, quelques autres, comme Trajan, admis entre les élus, avec Jacob et les justes, à la venue du Christ. Le barde hiérophante résume tout ce côté mystérieux dans son triple poëme, arc-boutant de deux mondes, table législatrice de morale religieuse, nouveau Moïse, son doigt y dévoile les énigmes de la tombe, l'avenir des êtres, la loi de ceux qui traînent leur ombre dans le temps, et de ceux qui glissent comme des lueurs ou des fantômes dans l'éternité. Distributeur des peines infligées aux crimes et des récompenses accordées aux vertus par-delà le trépas, ce n'est plus l'homme, mais le juge flagellant tour à tour guelfes et gibelins, damnant les catholiques indignes, et versant les rayons d'or de la grâce intarissable depuis la triade éblouissante jusque sur les patriarches du paganisme : « Ne confonds point ma cause avec celle des hommes iniques, » dit-il à son aïeul dans le séjour des justes. Sa cause est celle de la race mortelle tout entière, non des Noirs et des Blancs, dont il répudie les excès

Philosophe et chrétien orthodoxe, sa verge stridente suspendue sur la cour romaine sépare toujours la religion de ses ministres, le saint pontificat de ses dépositaires faillibles. Ses jugements passèrent pour les arrêts de la Justice Immuable, comme les oracles des sibylles et les chants des psalmistes.

Si nous redescendons à examiner sous ses autres faces la Divine Comédie, nous y apercevons le même cachet original et complexe, cachet qui, pareil à celui du roi de la sagesse, ouvre des arcanes inconnus. Les notions les plus élevées de la science y fleurissent à côté des peintures les plus vraies du cœur humain, et le cénacle des muses semble s'être uni pour former le monument littéraire encyclopédique le plus miraculeux. Un rhythme harmonieux y décrit les lois de la gravitation, comme celles des sphères, les phénomènes de la végétation, et les merveilles de la musique, au milieu des scènes émouvantes du drame éternel. Le poëme parcourt en se déroulant tout un système astral, tel que Dante a dû l'apprendre de Brunetto et de l'astronome Cecco d'Ascoli, son second maître, système de Ptolémée modifié par les découvertes des Arabes. Elles lui révélèrent les quatre étoiles de la croix du sud, dont l'indication dans un ouvrage du treizième siècle excita la longue controverse des savants. De même il puisa dans la Bible, dans Lucain, dans le Trésor, et dans les mythes environnants une cosmographie d'animaux fantastiques en rapport avec sa cosmographie infernale et divine. Ses propres expériences et son intuition lui enseignèrent mille remarques ingénieuses sur les effets des sons et des couleurs, des sentiments et de la lumière. Sagace observateur de la nature physique et de la nature morale, il se distingue par l'alliance rare du pittoresque, de l'érudition et de la philosophie. On ignore trop ses éloquentes définitions de la Providence, de la fortune, de l'essence de l'art et de l'ordre intellectuel en général. L'Italie est pour ainsi dire fidèlement topographiée dans ses comparaisons, comme la Grèce dans les œuvres d'Homère, et avec l'Italie l'Atlas terrestre. Quoique éloigné du doux monde, il le rappelle sans cesse avec un amour naïf, et lui emprunte ses plus chers souvenirs. Le sommeil des plantes, encore inobservé parmi les naturalistes, lui fournit une image gracieuse presque aux portes de la Géhenne ; contraste charmant par lequel il nous promène à chaque battement d'aile des domaines infinis sur les rives natales, des ténèbres de la mort dans la lumière des vivants. Les caractères de ses personnages ne sont pas moins admirables et variés, les anciens, soit ceux de la fable, soit ceux de l'histoire, sont fidèles à leurs types, et en même temps nouveaux comme une seconde création. Ses furies, ceintes d'hydres verdâtres, ses lamentables harpies, son nocher des âmes, ses Titans, ses héros grecs, ses rois déchus, revêtent comme Virgile un aspect symbolique et légendaire tout moyenâgiste. Néanmoins, relégués dans la région ténébreuse, ils ne sauraient se confondre avec les génies chrétiens dont les deux derniers cantiques retracent les lumineux séjours. Les caractères modernes sont des modèles achevés dans un autre genre, et peignent l'époque dans ses figures les plus saisissantes, et comme le temps le presse, lui et son guide, il les sculpte d'un seul trait. Cette marche concise, qui le rend parfois obscur au lecteur superficiel, prête une force étrange à sa narration. La plupart de ses vers sont des images, des sentences, ou des satires coulées en bronze ou en acier pur.

Sous le côté romanesque et fabuleux, côté le plus populaire et le plus universel,

Dante ne le céda ni en intérêt ni en invention au père des rapsodes, et à l'Arioste, le roi des troubadours, car il tient à la fois des uns et des autres. Mais l'opinion commune, entretenue par les commentaires, les analyses et les traductions, l'a complétement méconnu, surtout en France. Dans sa fable théologique, savante et morale, se déploie une prodigieuse imagination et une attachante naïveté de contour. Les nombreuses légendes dont il a orné ses cercles, celles de la prophétesse Manto, de la mort d'Ulysse, du vieillard du mont Ida, de Trajan, ses mille créations scintillantes rivalisent avec les fictions de l'Odyssée antique. Nous ne parlerons pas des épisodes tant cités de Françoise et d'Ugolin, chefs-d'œuvre de l'amour et du désespoir, qui personnifièrent seuls longtemps la Divina Comédie, avec l'inscription de la porte infernale. Mais nous nommerons encore les transformations des serpents, et la forêt des suicides, le chant de la pluie éternelle, les sculptures hiéroglyphiques de la montagne expiatoire, les visions des deux aigles flamboyants, les scènes touchantes avec Sordello et le musicien Casella, les tableaux ravissants du paradis terrestre, la belle entrevue de Dante et de son aïeul Cacciaguida, les danses mélodieuses des âmes, et tant d'ardentes imprécations, et tant de dialogues inimitables, et tant de conceptions profondes. Je n'établirai point de vain parallèle entre les trois cantiques, chacun peut suivre sa sympathie, et y chercher le sens dont il est épris, comme dans les caractères des talismans. Dans l'Enfer dominent la satire, la terreur et la pitié, dans le Purgatoire, l'amitié, l'espérance et la miséricorde ; dans le Paradis, la foi, la science et l'amour : triples rayons d'un magnifique génie exprimés par les trois modes ascendants du rhythme.

Rien n'échappe à la condition des œuvres humaines. Il y a des taches dans mon soleil, et les aveugles seuls le nient. Le siècle de Dante, si riche en matériaux bruts, était peu propre à lui fournir des données justes pour les édifier. On relève dans ses poëmes des anachronismes, l'abus de la dialectique, des erreurs, et quelques traits volontaires de mauvais goût. Ses notions sur la médecine et la physique ne sont plus au niveau des progrès actuels, l'astronomie, où il fut prophète, a aussi changé de base depuis Galilée, sa philosophie théologique, ordinairement d'une sévère impartialité, offre des bizarreries singulières, même en admettant l'exaltation de Béatrice jusqu'au trône de Dieu. Il a cédé aux influences temporaires en plaçant Caton le suicide, comme gardien du purgatoire, tandis qu'en partisan impérial, il damne Brutus et Cassius à l'égal de Judas, déicide et traître. Ses témoignages de reconnaissance ne suffisent pas pour l'excuser d'avoir mis dans les enfers son maître Brunetto, quelle qu'en fût la cause. Mille actes de noble hardiesse et d'indépendance rachètent ces faiblesses, comme un océan de beautés, les oublis de sa plume. Qu'on y réfléchisse, il avait tout à créer, sa langue, son rhythme, sa poétique, et voilà ses seuls guides : la Bible, Homère, Platon et Aristote, entrevus à travers des versions inexactes ou des traductions erronées, les écrits de Boèce et de saint Augustin, l'Énéide, la Pharsale et la Thébaïde, les sermons de saint Bonaventure, la Somme de saint Thomas d'Aquin, saint François d'Assise, les poésies des Siciliens, des Catalans, des Provençaux, et la théologie scolastique, puis un idiome informe et sans rudiment. Sa grande œuvre, but constant de sa vie, a été de perfectionner cette langue avec les éléments des dialectes vulgaires, et de la substituer au latin, alors en usage jusque dans les sermons des prédicateurs. Lui-même avait d'abord essayé en latin un cantique de

l'Enfer, et comprenant bientôt sa faute, il refondit ce travail. Dans son traité de la langue vulgaire, où sont exposées ses théories de l'art, lueurs lointaines, il définit les trois genres, épique, élégiaque et comique, tels qu'ils nous sont demeurés. A cause du mélange des tons, et de son dénoûment heureux, il intitula son épopée Comédie. La postérité lui décerna le nom de Divine, comme à tous les chefs-d'œuvre immortels.

Parmi les autres ouvrages de Dante qui achèveront de le révéler, nous mentionnerons ses poésies lyriques ou Rimes, et son Banquet. Les premières, consacrées à retracer les passions fugitives qu'il éprouva dans le cours de son existence. Nous n'en avons point parlé, comme étant de peu d'importance au fond. Ce sont là les fautes dont il se confesse devant Béatrice dans le Purgatoire, et dont il se purifie ainsi que du péché d'orgueil. Toutefois ses Rimes exhalent de suaves parfums, il a essayé de leur donner des interprétations allégoriques, comme à toutes ses canzones, dans son *Banquet*, dont nous n'avons que les chapitres d'ouverture, et sans aucun rapport avec celui de Platon, bien qu'il soit également un traité de l'excellence de la vertu. Sous des figures symboliques, il se propose d'y nourrir ses convives du pain de la sagesse et de l'intelligence. Malgré le mysticisme du langage, et l'excentricité de quelques maximes, cet ouvrage renferme de généreuses pensées, de doctes éclairs. Le langage mystique était dans les mœurs comme dans les lettres. On le retrouve dans son traité politique de la Monarchie, et dans la *Vita nuova*, monodie amoureuse de son matin, délicieux fabliau élégiaque trop longtemps inconnu. Citons encore deux ou trois pastorales imitées des églogues virgiliennes, ses paraphrases des psaumes, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*, inspirations du repentir, et n'oublions pas son hymne en l'honneur de Florence : *O patria degna di trionfal fama*, qui efface patriotiquement ses anathèmes. Comme tous les épiques, il a des pages de poésie dédaignées, suffisantes pour une gloire moins fière, elles disparaissent devant l'œuvre supérieure. La Divina Comédie occupa presque seule les commentateurs italiens, savants de toutes les classes et de toutes les académies. Parmi eux, et à leur tête, on remarque Boccace, nommé déjà, et plus récemment M. César Balbo. La célébrité de Dante a eu dans son propre pays, comme ailleurs, des phases diverses, des jours de lumière, et des jours d'obscurité aux époques de décadence. Lorsque le cardinal Gonzaga, en 1780, fit restaurer son tombeau, l'on y grava pour toute inscription : « A Dante Alighieri, le premier poète de son siècle. » Cependant la cour de Rome, malgré leurs âpres censures, par un louable orgueil national, honore ses œuvres, trois papes en ont accepté la dédicace. Le poète est justement vénéré par la jeune Italie comme l'un de ses pontifes.

Les traducteurs français n'ont pas manqué non plus, depuis le patient aumônier de Henri IV, jusqu'à nos jours. Pendant longtemps, grâce à des préjugés aveugles, on n'a lu et traduit que l'Enfer. Malgré les travaux plus complets d'hommes distingués, le génie de Dante semble défier notre langue et attendre un interprète. Mon admiration pour lui, mon vif désir de le naturaliser parmi nous, ont seuls pu me décider à entreprendre cet immense labeur, au milieu des fatigues de ma carrière. Qu'il me soit permis d'ajouter quelques réflexions sur un sujet bien controversé. Il y a deux systèmes de traduction : le sens brut, le calque exact de la forme, c'est-à-dire la traduction littérale ou interlinéaire, et la paraphrase plus ou moins élo-

quente ou fidèle, c'est-à-dire la traduction libre ou imitative. Au dernier système appartiennent presque tous les traducteurs des chefs-d'œuvre classiques les plus consacrés. Le mot à mot, considéré autrefois comme un travail purement scolastique, a été remis en usage, comme plus exact, et l'exemple de M. de Chateaubriand, dans le Paradis perdu, y convie les jeunes écrivains. C'était la méthode du bon Grangier, qui voulait stéréotyper Dante vers par vers. Le public, nonobstant l'autorité des noms, persiste pour le maintien de la langue contre l'envahissement du néologisme étranger. Pour moi, je regarde ces deux systèmes exclusifs comme incapables de bien reproduire une œuvre d'art, la traduction littérale dénature l'esprit d'un idiome pour l'assimiler à un autre, et ne donne que le squelette scientifique du modèle animé ; la paraphrase détruit le pittoresque, le tour primitif, et quelquefois le sens réel, en voulant mouler un génie original sur une forme différente. Traduire, c'est peindre, c'est copier d'après un type, c'est évoquer une âme dans un nouveau corps, c'est transporter le caractère, la couleur et le style d'un poëme dans un vivant miroir ; le sens et l'art doivent s'éclairer mutuellement pour vêtir d'une enveloppe analogue les idées-sources. Dans ma croyance, le vers seul rendra l'harmonie du vers, et pour la Divine Comédie, le tercet dantesque. La défaveur actuelle du Verbe divin, la certitude d'être moins compris par la foule, à laquelle je voudrais rendre accessibles tant de beautés souveraines, m'ont empêché d'accomplir cette tâche plus glorieuse et plus attrayante. A défaut du vers, j'ai conservé dans ma prose le rhythme original. La prose rhythmée, sorte de seconde poésie, flexible et majestueuse, rajeunie par nos grands écrivains modernes, sera sans doute le plus propice instrument pour traduire les poëtes. Entre tous, l'auteur des Trois Cantiques offre des obstacles inouïs, ses innombrables répétitions, son tour concis et brut, son mélange de théologisme et de symbolisme, la langue exceptionnelle qu'il s'est créée, son propre rhythme, véritable rocher de Sisyphe, forcent le traducteur à subir toutes ses angoisses. J'aurais préféré le vocabulaire de Froissard et de Rabelais pour exprimer sa naïveté primitive, et je lui ai emprunté quelques locutions choisies. Du reste, dans l'éblouissement d'un travail aussi complexe, il est impossible de ne pas laisser échapper d'imperfections. J'ai du moins ouvert la voie doublement laborieuse et difficile, mais seule rationnelle, de la traduction rhythmique, fidèle et colorée, littérale dans toutes les occasions conciliables avec le génie de l'art et celui des deux peuples. Notre riche idiome français peut incarner l'esprit de Dante avec l'essence de sa forme et de sa couleur, comme celui de toutes choses fécondes ; l'esprit fait seul l'immortel, n'en déplaise à nos adulateurs du style creux. Les opinions changent, les modes temporaires s'éclipsent, qu'importe ! les livres universels sont beaux dans toutes les langues ; ceux du barde florentin vivront surtout par l'universalité qui doit les populariser dans l'avenir, à l'égal du vieil Homère.

Maintenant que j'ai dit sans aveuglement ni partialité la vie orageuse et les travaux du maître, je m'incline devant son monument impérissable. Ah ! quand je songe avec quels germes informes il l'a composé, dans quel abîme de ténèbres il a fait resplendir sa comète nocturne, je tressaille de notre impuissance. Où sont nos épopées ? la Grèce a son rapsode ; l'Angleterre, Milton ; l'Allemagne, Klopstock ; l'Italie, Dante, Torquato, l'Arioste ; le Portugal, les Lusiades ; l'Inde, le Ramanaya ; Rome, Virgile, Lucain et Stace ; la Perse, Fardousi ; la Judée, sa Bible. Presque toute nation a ses fastes éternisés dans la

langue rhythmique, plus durable que le marbre et l'airain. Nous, héritiers des druides et des Francs, de Charlemagne et de Napoléon, nous n'avons rien, ni épopée ni romancero. Qui s'en préoccupe dans l'étourdissement des conquêtes industrielles? J'ai honte de notre sceptique indifférence et de nos frivoles idolâtries. Un poëme sublime ne serait pas une vaine merveille entre Notre-Dame, la colonne Vendôme et les chemins de fer. Si nous n'avons point de théâtre national, point d'épopée, la faute en est d'abord à cet art poétique factice des rhéteurs enseigné dans nos écoles, et par qui ont été méconnues ou défigurées les vraies sources de poésie. La faute en est à nos mœurs bourgeoises, à notre éducation superficielle et mercantile, non libérale et forte, aux cercles vicieux qui étouffent l'intelligence populaire à peine éclose pour les clartés vivifiantes; aux scribes ignorants et sans conscience, qui transforment la sainte tribune de la presse en bazar de mensonges et de fausses renommées, aux lits de Procuste où meurent tant d'âmes libres, stoïques et mélodieuses. Oui, je comprends la terrible satire du proscrit de l'Arno, ses lacs de fiente et de boue, ses hideux embrassements d'âmes et de reptiles, ses implacables anathèmes contre sa ville prostituée, contre les simoniaques et les thésauriseurs, contre les lâches trafics de toutes sortes. Je comprends comment le tendre et pieux troubadour de la *Vita nuova* a lancé des sentences de haine et de malédiction, car elles sont, aussi bien que l'hymne du martyre, le cri des nobles âmes dans les époques affaissées. Je m'arrête; le temps me presse et me dit à mon tour par la bouche de mon guide sacré : Hâte-toi!

Sébastien Rhéal.





LA VIE NOUVELLE,

POEME ELEGIAQUE

LA VIE NOUVELLE.

Dans la partie du livre de ma mémoire, avant laquelle presque toutes les pages sont blanches, je trouve cette épigraphe : *Ici commence la Vie nouvelle.* Je rassemblerai dans le présent livre les choses qu'elle renferme et les paroles dont je redirai le mystère.

Déjà neuf fois après ma naissance le ciel de la lumière était retourné au même point; la dame de ma pensée se découvrit à mes yeux, dame glorieuse que plusieurs personnes ont appelée Béatrice, ne lui sachant pas de nom terrestre. Déjà elle avait assez vécu dans le monde pour que le ciel étoilé, depuis son premier sourire, eût gravité vers l'orient de la douzième partie d'un degré. Or, elle commençait son neuvième printemps; moi, j'achevais le mien. Vêtue d'une couleur rougeâtre, elle m'apparut, imposante et modeste. La manière dont la ceinture pudique retenait son vêtement convenait à son extrême jeunesse. Je l'affirme dans la sincérité de mes lèvres, en ce moment, l'esprit de la vie, qui habite la région la plus secrète du cœur, se troubla d'une émotion inexprimable, et mes veines tremblèrent avec violence, et je balbutiai : « Voilà un Dieu plus fort que moi, le Dieu vainqueur! » La source de mes sensations fut agitée d'une étrange sorte; et l'esprit invisible, qui préside aux enchantements de notre vue, entendit cette voix : « Tu as contemplé la béatitude! » Et les organes de mon être tressaillirent, et des larmes coulèrent de mes yeux. Je murmurai : « Malheur à moi, car j'éprouverai mille angoisses! »

Depuis cette heure mon âme fut fiancée à l'amour. Il subjugua mon ardente imagination. Je devins son humble esclave. Sans cesse il m'entraînait à revoir cet ange d'adolescence, cette fleur du matin, et tout enfant, je courais sur sa trace. En suivant sa démarche noble et grave, je me rappelai ces paroles du poète Homère : « Elle ne semblait pas la fille d'un mortel, mais d'un Dieu. » Quoique son image

irrésistible me captivait par la puissance de l'amour, sa vertu généreuse et souveraine détournait de moi les piéges et les égarements. Cependant j'étais privé des conseils de la raison, bien utiles en pareille circonstance. Mais qui voudrait croire la lutte intérieure et les efforts soutenus contre les passions d'une nature si jeune? Je tairai donc toute réflexion, et je rapporterai les souvenirs gravés dans ma mémoire en caractères sacrés.

Neuf années nouvelles allaient s'accomplir depuis l'apparition première de l'admirable vierge, dans le dernier de ces jours elle s'offrit à moi radieuse, ceinte d'un vêtement d'une blancheur éclatante, entre deux nobles dames d'un âge un peu plus avancé. Comme elle passait dans une rue, elle tourna les regards vers l'endroit où je me tenais dans une respectueuse attitude. Par une ineffable courtoisie aujourd'hui récompensée dans les cieux, elle m'adressa une douce salutation, je crus toucher au terme suprême de l'extase. C'était la neuvième heure du jour. Son accent angélique frappant pour la première fois mon oreille, et ravi de sa douceur, enivré, je quittai la foule.

Rentré dans la partie la plus solitaire de mon logement, j'entretins ma pensée de cette beauté courtoise, et plein de son image, je fus pris d'un doux sommeil. Alors je fis un songe merveilleux. Dans une nuée couleur de flamme planait un génie d'un aspect effrayant pour ceux qui le regardaient en face. Quand à lui, chose miraculeuse! il avait l'air joyeux. Il parlait, et je n'entendis rien, hors ces mots : « Je suis ton maître. » Je crus le voir, tenant dans ses bras une dame endormie, et enveloppée seulement d'un voile d'une couleur sanglante. Je n'eus pas de peine à reconnaître la belle personne dont la présence inspirait la vertu, et qui avait daigné me saluer le jour précédent. Celui qui la portait tenait dans l'une de ses mains un objet tout en feu, et il me dit : « Vois ton cœur. » Et après quelques instants il éveillait la femme endormie, et il employait mille stratagèmes pour la nourrir de l'objet enflammé qu'il tenait dans sa main; et la jeune femme en le faisant palpitait de répulsion et de terreur. Bientôt la joie du génie se changea en plainte; tout en larmes, il serrait dans ses bras l'innocente créature et l'emporta vers le ciel.

Mon léger sommeil s'enfuit de mes paupières, tant je fus saisi d'angoisse à ce spectacle; je repassai dans mon esprit ma vision sur-

prenante, et j'observai qu'elle avait eu lieu vers la quatrième heure nocturne, c'est-à-dire vers la première des neuf dernières heures de la nuit. Je résolus de l'exposer aux plus célèbres troubadours de mon siècle, et comme j'avais déjà essayé l'art de m'exprimer dans la langue harmonieuse des rimes cadencées, je rêvai un sonnet pour saluer tous les fidèles d'amour. Le voici tel que je le leur envoyai en les priant de juger ma vision.

> A toute âme fidèle, à tout vrai troubadour,
> Salut ! aux cœurs épris qui verront ce message,
> A mes juges, salut ! je leur en fais hommage,
> Au nom de leur seigneur, que l'on appelle Amour.
>
> Les astres pâlissaient, dans l'azur sans nuage
> La lune avait décrit la moitié de son tour,
> Quand soudain m'apparut Amour, lui dont l'image
> De crainte, en y songeant, m'oppresse chaque jour.
>
> Amour semblait joyeux soutenir, blanche étoile,
> Une dame endormie et couverte d'un voile,
> Et porter dans sa main mon cœur, mon cœur ardent.
>
> Puis il la réveillait, et pour sa nourriture
> Il lui donnait ce cœur enflammé. Triste augure !
> Elle tremblait, et lui s'enfuyait en pleurant.

Plusieurs fidèles répondirent en sens divers à mon message, entre autres Guido, nommé par ma tendresse le premier de mes amis. Son épître commence : « A mon avis vous avez vu. » De notre correspondance poétique naquit notre amitié. La justesse de sa réponse, d'abord inappréciée, pénètre aujourd'hui les plus simples. Et moi, depuis cette vision, je sentis mon esprit naturel chargé de liens, et mon âme s'absorber dans l'adoration de ma dame souveraine. Je perdis la force avec la santé. Mon visage amaigri inquiéta les personnes qui me chérissaient. Les médisants s'épuisaient en questions pour surprendre le secret de mon cœur. Ne pouvant dérober les ravages de l'amour empreints sur ma figure, je leur avouai son pouvoir, et quand ils me demandaient : « Pour qui cet amour t'a-t-il tant fait souffrir? » je les regardais en souriant et ne leur disais rien.

Un jour ma très-noble dame écoutait pieusement dans une cha-

pelle les cantiques de la reine de gloire, et j'étais placé de manière à contempler ses traits ravissants. Entre elle et moi se trouvait une dame d'une physionomie agréable, comme je paraissais la regarder attentivement, elle dirigea plusieurs fois ses yeux sur les miens, et maints assistants s'en aperçurent. A ma sortie, j'entendais chuchoter autour de nous, « Vois donc comme telle dame tourmente ce pauvre jeune homme. » Et par son nom ils désignaient la dame interposée entre la très-noble Béatrice et moi. Je me félicitai de n'avoir pas laissé trahir mon secret dans mes regards. J'eus même l'idée de cacher mon véritable amour sous le bouclier de cet amour feint dont la ruse favorable trompa tout le monde. Grâce à elle, je déjouai les soupçons curieux pendant des mois et des ans. Je composai pour cette dame quelques poésies légères, dont je répéterai seulement les allusions à la louange de ma souveraine mystérieuse.

Or, dans le temps où je prêtai ainsi un voile à mon culte secret, je voulus célébrer le nom de Béatrice, en le mettant avec ceux de plusieurs autres dames, et particulièrement celui de ma feinte souveraine. Je choisis les noms des soixante plus belles personnes de la cité où le Très-Haut a fait naître ma glorieuse, et j'écrivis une lettre sous forme de sirvente. Je ne la reproduirai point, et l'aurais passée sous silence, mais je désirais apprendre un merveilleux hasard. En la composant, le nom de Béatrice ne put entrer dans le vers, à cause du mètre, que le neuvième parmi les autres.

La dame qui m'avait servi pendant si longtemps à déguiser ma pensée réelle fut obligée de quitter la ville, et s'en alla dans un pays lointain. Privé tout à coup de cette égide, je fus en proie à un trouble inattendu. Pour mieux dissimuler, j'exprimai sur son départ quelques plaintes dans un sonnet. Je le transcris, parce que Béatrice en inspira une partie dont le sens est facile à comprendre.

O vous qui parcourez le sentier de l'amour,
Est-il a ma douleur une douleur pareille?
Veuillez souffrir ma plainte et lui prêter l'oreille,
Je suis la clef du deuil et des pleurs le séjour.

Amour m'avait placé par sa noble merveille,
Et non par ma vertu, dans l'Éden d'un beau jour

On disait près de moi sur ma route vermeille
Quelle grâce a béni cet heureux troubadour ?

Maintenant j'ai perdu la volupté sereine
Dont mon trésor d'amour épanchait la fontaine
Mon cœur devenu pauvre a peur de s'entr'ouvrir.

J'imite l'indigent dérobant sa détresse
Je souris au dehors et je feins l'allégresse,
Mais au dedans je brûle et pleure sans tarir

Lorsque cette dame eut quitté Florence, il plut au Roi des anges d'appeler au milieu de sa gloire une autre jeune habitante dont la gracieuse beauté charmait les cercles de la ville. Je vis son corps pâle et insensible environné d'une troupe de femmes gémissantes, je ne pus étouffer mes larmes en me souvenant qu'elle avait tenu compagnie à la noble Beatrice, et je lui consacrai les stances commémoratives des deux sonnets suivants

Pleurez ! amants, pleurez ! puisqu'amour se désole,
Pleurez en apprenant l objet de son chagrin
Amour entend pleurer, sans que rien les console,
Les dames accusant la rigueur du destin

L'impitoyable mort, dont le dard tout immole,
A pris ce cœur sublime, et son amer venin
A détruit, hors l'honneur, immortelle auréole,
Tout ce que la beauté porte en soi de divin

Sachez combien l'Amour honora sa mémoire
Je le vis, c'était lui sous son habit de gloire,
Pleurer près du beau corps glacé par le trépas

Il élevait souvent son regard plein de flamme
Vers le ciel triomphal où chante la belle âme,
Jadis femme charmante au séjour d ici-bas

DEUXIÈME SONNET.

O mort ! de la pitié dure et sombre ennemie,
Mère antique de la douleur,
Quand je songe aux regrets, aux tourments de ma vie,
Je te maudis, juge vainqueur

Faucheuse impitoyable et jamais attendrie,
Ma voix publiera ta noirceur,
Car je veux des amants nourrir l'âpre fureur
Jusque dans l'avenir vengeur.

Tu viens de nous ravir la grâce enchanteresse,
La vertu, fleur de la jeunesse,
Ton souffle a consumé le charme de l'amour.

Je ne peindrai pas plus ta victime si belle
Élue de la gloire éternelle :
Ira seul la revoir dans la céleste cour.

Peu après les funérailles de la défunte, des circonstances m'obligèrent à mon tour de quitter la ville et d'aller proche du lieu où demeurait le premier objet de mon amour fictif. Mes compagnons de voyage ne pouvaient dissiper ma mélancolie, car je m'éloignais de ma béatitude. Cependant le très-doux seigneur qui me gouvernait par la vertu de ma noble reine m'apparut dans mon imagination, comme un pèlerin portant la livrée de l'indigence. Interdit, il marchait, les yeux tantôt baissés, tantôt fixés sur une rivière dont l'eau pure et limpide courait le long du chemin. Il semblait me faire signe en me disant : « Je viens de chez ta dame protectrice, exilée pour jamais. Le cœur que je t'obtenais sous son voile, j'en dois rendre gardienne une autre dame destinée à te servir d'égide comme la première. » Il me la nomma, et je retins fidèlement son nom. « Du reste, ajouta le génie d'amour, si tu répètes mes paroles, ne découvre point la passion simulée pour ces deux dames : sa ruse te sera utile avec d'autres. » Ayant ainsi parlé, ma vision s'évanouit. Le visage bouleversé, le cœur gonflé de soupirs, j'errai pendant tout le jour ; quand survint la nuit étoilée, je murmurai ces vers :

Voyageant par un gai chemin,
Triste pour moi, marchant contre ma douce envie,
Je trouvai sur ma route Amour, mon beau génie,
En costume de pèlerin.

Misérable, en sa misère,
Il semblait veuf, hélas ! de son pouvoir divin,
Il allait, soupirant, la paupière terne,
Sans voir personne en son chagrin.

Lors éveillé par ma présence,
Il dit en me nommant : « Je viens de lointains bords
» Où ton cœur languissait par ma toute-puissance

» Éprouve de nouveaux transports !
» Pour de nouveaux plaisirs j'ai dénoué ta chaîne. »
Comme je le plaignais, Amour fuit, ombre vaine.

A peine de retour, je me mis à chercher l'inconnue désignée par le génie d'amour dans le chemin des soupirs. Mes ardeurs feintes devinrent si ouvertes à son égard, qu'elles éveillèrent le venin des langues méchantes. Je fus vivement blessé par leurs discours offensants. Ces propos actifs à me noircir causèrent ma disgrâce. La noble créature, effroi des vices et reine des vertus, me refusa, dans une rencontre, sa douce salutation, ma joie terrestre. Oh ! qui comprendra le bonheur dont me remplissait son témoignage ineffable ! Quand je voyais paraître ma vertueuse dame, dans cette espérance, je sentais expirer toute haine ; une sympathie brûlante me rattachait même à mes ennemis de la veille. Un seul mot voltigeait sur mes lèvres, se réfléchissait dans mon cœur et sur mon visage modeste : amour ! Mais rien ne peindra ma félicité devant son angélique salutation ; mon corps et mon âme tombaient sous l'influence d'un magisme indicible, et je ne pouvais suffire à l'excès de mon enivrement.

Aussi ma douleur fut grande, lorsque Béatrice passa, fière et sereine, comme une insensible déesse. Me séparant de ceux qui m'entouraient, je me réfugiai dans un lieu solitaire, où j'arrosai le sol de mes larmes. Après avoir soulagé mon premier désespoir, j'entrai dans ma chambre, et je m'abandonnai à mon chagrin sans être ouï de personne. Là, j'implorai le pardon de la dame de la courtoisie, et je m'écriai : « Amour, viens secourir ton servant fidèle. » Puis je m'endormis, comme un petit enfant qui pleure après avoir été corrigé.

Vers le milieu de mon sommeil, je crus voir dans ma chambre, près de moi, un jeune homme dont les vêtements resplendissaient de blancheur. Pensif, il dirigeait son regard vers la couche où j'étais étendu, et me disait en soupirant : « Mon fils, il est temps de bannir tous vos vains fantômes. » Alors je le reconnus, parce qu'il m'appela comme il m'avait appelé déjà bien des fois. Je le regardai : il pleurait de pitié. Ayant repris de l'assurance, je nouai entretien avec lui. « Pourquoi

pleures-tu, seigneur des nobles âmes? » Il me répondit : « Je suis le centre du cercle de l'amour, et je corresponds à tous les degrés de son orbe lumineux. Tu n'es pas de même, toi. — Pourquoi ce langage obscur? » lui demandai-je; et il me répliqua en langue vulgaire : « Dis-moi seulement ce qui peut t'être utile. » Je me plaignis ingénuement de la rigueur de Béatrice. Le brillant génie s'expliqua en ces termes : « Notre beauté souveraine a entendu raconter ta déloyale conduite envers la dame dont je t'ai parlé dans le chemin des soupirs. La charitable Béatrice s'en est affectée dans sa généreuse courtoisie, et n'a pas daigné te saluer. Mais comme elle possède ton secret, obéis : pour lui plaire, exprime dans un chant mélodieux ma souveraineté sur la nature, et comment tu as été son fidèle servant depuis ton enfance, invoque, pour la persuader, Amour, seigneur et confident de ta douce flamme, afin de détruire les faux soupçons, emploie discrètement une formule indirecte pour lui confier ton aveu, et prends soin de ne pas l'envoyer dans un endroit d'où Amour serait exclu, orne surtout tes vers d'une suave harmonie, à laquelle je saurai mêler mon charme.

A ces mots, le jeune homme aux vêtements blancs disparut et mon sommeil s'interrompit. En recueillant mes souvenirs, je m'aperçus que ce songe m'avait visité pendant la neuvième heure du jour. Je sortis de ma chambre pour rêver à la ballade que m'avait commandée mon seigneur, en voici les paroles :

Ballade, va trouver ma dame, au col de neige,
Sous le bouclier de l'Amour
Va, que son aile te protège,
Toi dont la modestie est le plus bel atour
Seule et sans crainte, ô voyageuse!
Tu peux raser l'onde capricieuse,
Mais non revoir ma beauté sans l'Amour;
Car ma beauté, dans sa colère,
Chasserait ton humble prière

Quand tu verras ma dame avec le tendre Amour,
Murmure d'une voix limpide :
« Mon maître, pauvre troubadour,
» M'envoie à vos genoux, suppliante timide
» Amour dira pourquoi son cœur

» D'une autre flamme a cultivé l'erreur.
» Pardonnez-lui, car il vous est fidèle,
» Ou prononcez sa mort cruelle
» En vous sa joie ou sa douleur ! »

Ballade messagère, à ton pieux génie
D'abord module en soupirant
Pour ma gracieuse harmonie
Attendris cette dame au nom de son servant.
Si la désarme ta prière,
De son pardon annonce-lui l'espoir.
Pars, hâte-toi, ballade messagère,
Mon cœur sur l'aile de l'Amour
Te suit dans son riant séjour

Ma ballade étant achevée suivant l'ordre de mon seigneur, mon esprit fut assiégé par mille idées contraires et flottantes. Quatre surtout me dominaient sans repos, la première : Noble est le pouvoir de l'amour, car il élève l'intelligence au-dessus des choses basses. La deuxième : Triste est le pouvoir de l'amour, car plus le chérit son fidèle, plus il éprouve de peines et de chagrins. La troisième : Si doux à entendre est le nom d'amour, qu'il doit comme un talisman opérer des bienfaits inimaginables. Enfin ma dernière angoisse me disait : La dame dont l'image t'obsède ne ressemble pas aux autres femmes et ne se laisse pas facilement vaincre. Cette angoisse me tourmentait le plus entre toutes, et j'invoquai la pitié. Je traduisis mes anxiétés dans ces strophes :

Je ne songe plus qu'à l'amour
Hélas ! dans ma mélancolie,
Des sentiments divers m'agitent tour à tour
J'adore sa puissance ou maudis sa folie

Quelquefois j'espère et j'oublie,
Tantôt je pleure nuit et jour.
Joyeux ou désolé, de ma dame chérie
Pendant mes longs émois j'implore le retour.

Et les paroles cadencées
Se dérobent à mes désirs.
Comment accorder mes pensées ?

Je prie avec de longs soupirs
La pitié trop longtemps rebelle
Aux vœux ardents de son fidèle

Au milieu de mes tristesses, un ami, pour me distraire, me conduisit dans une assemblée de femmes d'élite, elles formaient la compagnie d'une dame éminente, fiancée ce jour-là, et selon l'usage de notre ville, elles devaient assister à son premier repas dans la maison du fiancé. Je crus être agréable à mon introducteur en m'offrant avec lui pour servir ces fleurs d'élégance. Lorsque je fus dans leur cercle, je sentis palpiter mon cœur avec une force extraordinaire et tout mon corps trembler. Je m'appuyai le long d'une peinture qui entourait cette maison, et craignant qu'on eût surpris mon trouble, je levai les yeux, et j'aperçus entre les dames la très-noble Béatrice. Mes organes demeurèrent abattus par la violence de l'amour en me sentant si près de ma béatitude, je conservai à peine les facultés de la vue pour en jouir. Les dames avaient observé mon changement subit et se mirent à s'en moquer avec ma souveraine. Mon ami m'entraîna hors de leur présence et m'interrogea sur la cause de mes émotions. Je balbutiai quelques mots de réponse, et mes esprits morts s'étant ranimés, je lui répliquai : « J'ai posé les pieds dans cette partie de l'existence au delà de laquelle il n'est plus permis de retourner en arrière. » Alors je courus m'enfermer dans la chambre des larmes, et je composai le sonnet suivant.

Vous raillez ma figure, où luit votre louange,
Rose d'amour, vase d'espoir
Devant vos beaux traits pur miroir,
Vous ignorez pourquoi mon front s'altère et change

Ah ! si vous l'appreniez, votre courroux étrange
Se laisserait mieux émouvoir
Sans trouble je ne puis vous voir
Amour seul vous contemple, ô vertu sans mélange.

Par vous mes esprits sont plongés
Dans un incroyable délire
Je brûle ! je souffre ! j'expire

Voilà pourquoi mes traits changés !

Mais, bien que mort à l'espérance,
Je sens ma poignante souffrance.

L'orage de mes incertitudes ne s'apaisait pas ; tantôt, songeant aux railleries de ma dame, je me reprochais de m'y exposer ; tantôt, songeant à sa beauté, je souhaitais sa vue, comme le plus grand délice, et j'essayai de lui narrer ce que j'éprouvais auprès d'elle.

Chimères, songes d'or, science ambitieuse,
Tout ce qui vient tenter mon esprit, hors l'amour,
S'éteint (quand je vous vois, ô perle précieuse,)
Comme la luciole à la clarté du jour.

Quand mon âme, à vos pieds, lampe silencieuse,
Et de crainte et d'espoir s'abreuve tour à tour,
J'entends AMOUR me dire avec sa voix pieuse
« Si tu ne veux périr, fuis loin de ce séjour. »

Le visage dépeint le cœur, joyeux ou sombre,
Le visage où la mort, dans le deuil, met son ombre,
Quand les murs frissonnants semblent crier : Meurs ! meurs !

Hélas ! qui peut sans crime observer cette empreinte
Et railler la pitié, la pâle vierge et sainte,
Comme vous l'avez fait en voyant mes douleurs !

Amour m'inspira le désir d'exprimer les combats intérieurs de mon âme dans quatre autres stances ; il est ingénieux à multiplier ses emblèmes.

Souvent je pense à la pâleur
Dont amour couvre mon visage.
Hélas ! me dis-je, ma douleur
N'a rien d'égal sur ce rivage.

Le feu qui dévore mon cœur
M'assaille et me courbe en sa rage.
Mon seul esprit, ma seule ardeur,
Béatrice, est dans votre image.

J'excite mes sens éperdus
A contempler votre lumière,
Source de toutes les vertus.

Mais si je lève la paupière
J'éprouve un soudain tremblement
Et je tombe sans mouvement

Après ces trois sonnets, peinture vive de mon état adressés à la très-noble Béatrice, je résolus de me taire. J'aborderai donc brièvement la suite de mon récit. Le changement brusque de mon visage avait dévoilé mon secret à une foule de personnes. Dans un nouveau cercle, où se réunissaient plusieurs dames, je me trouvai un jour par hasard ; une d'entre elles m'appela d'une manière gracieuse ; comme Béatrice n'y était pas, je me rassurai et répondis courtoisement à cette invitation. Les dames étaient en grand nombre et riaient en chuchottant et en me regardant ; une de ces bouches rosées, me désignant par mon nom, me dit : « A quelle fin chéris-tu ta dame, puisque tu ne peux ni la contempler ni supporter sa présence? il faut que le but d'un tel amour soit des plus étranges. » Sitôt qu'elle eut parlé, toutes fixèrent leurs yeux sur mon visage en attendant ma réponse ; je leur répliquai : « Ma béatitude, et le prix de mon amour, ô nobles dames, reposent dans la salutation de la beauté dont vous entretenez mon souvenir ; comme il lui a plu de me la refuser, mon seigneur Amour a mis désormais mon bonheur à sa merci, mon espérance. » Alors ces dames conversèrent entre elles, et comme parfois nous voyons l'eau tomber avec la neige, leurs paroles me semblaient mêlées de soupirs. Et quand elles eurent conversé quelques instants, la dame qui m'avait appelé la première, me dit encore : « Veuille nous expliquer en quoi consiste cette félicité, cette béatitude dont tu parles. » Je lui répondis : « Dans les louanges de ma dame ! » Elle repartit : « Ton langage n'a pas toujours contenu l'expression de ton culte fervent. » Je me sentis presque honteux et m'éloignais de la charmante réunion. Pourquoi, me dis-je, ai-je formé des accents où ne brillaient pas les louanges de ma souveraine? Je jurais de lui consacrer tous mes vers ; mais je craignis de ne pouvoir atteindre un sujet trop élevé pour ma voix novice, et je demeurai plusieurs jours sans rien composer. Un soir, sur le bord d'un ruisseau limpide, il me vint une inspiration mélodieuse, et je cherchai le mode propice à mon chant. Ma langue se délia, je m'écriai : Dames qui connaissez amour. Je gardai soigneusement ces mots dans ma mémoire, et je retournai dans la ville, mes idées mû-

rirent; je commençai par ce début ma chanson adressée, non à toutes les femmes, mais aux dames nobles et distinguées

Dames qui connaissez amour, divin seigneur,
Je voudrais célébrer le pouvoir de ma dame
Quelle bouche assez pure et quel doux luth de flamme
Osera dignement exalter sa splendeur !

Un ange invoque Dieu, disant : « Père suprême,
» Là-bas il est au monde un trésor merveilleux
» Tout charme en sa beauté, reine sans diadème
» L'encens de sa vertu monte jusques aux cieux.

» Le ciel a qui ne manque aucune fleur de gloire,
» Excepté cette fleur, demande son trésor,
» Chaque saint la réclame en son trône d'ivoire,
» Et l'ange la conjure avec sa lyre d'or. »

A la droite de Dieu, la Piété, ma fidèle,
Plaide seule ma cause et murmure humblement :
« Souffrez, tendres élus, que cette ange mortelle
» Ne soit pas dérobée à l'œil de son amant.

« Celui qui doit la perdre au jour de la souffrance,
» Quand il visitera les damnés dans l'enfer,
» Dira : « Des bienheureux moi j'ai vu l'espérance
» Comme un phare éclatant sur l'orageuse mer. »

Tandis qu'on la réclame au palais des archanges,
Le Très-Haut, ici-bas, l'épand comme un parfum,
Elle confond l'impie à ses clartés étranges,
Et chasse loin des bons le malheur importun.

Amour gémit : « Comment un être périssable
Offre-t-il un modèle aussi chaste et si beau?
Que l'homme corrompu meure, ver misérable,
Ou qu'il se transfigure à ce noble flambeau. »

Lorsque ses yeux vainqueurs se meuvent, lampe ardente,
Il en sort par éclairs des esprits enflammés
Nul ne peut contempler, tant Amour les enchante,
Sans en être ébloui leurs rayons bien-aimés

Chanson, vole à travers les femmes et les roses
Pour trouver la beauté, ton unique désir

Dites, avez-vous vu ma beauté ruisselante
Des pleurs amers du deuil, ses attraits effacés,
Les longs cheveux épars, la force défaillante
Et des accents pieux sur sa lèvre pressés?

Oui, vous en rapportez les stigmates sublimes
Parlez, racontez-moi ce tableau douloureux,
Ses discours sur la mort, ses larmes magnanimes

Tant de ruisseaux cruels ont altéré vos yeux,
Tant de sillons amers vos figures ternies,
Que je tremble de voir les mêmes agonies.

RÉPONSE DES DAMES

Est-ce toi qui souvent parles de notre dame
Dans tes vives afflictions?
Ta voix, nous la reconnaissons;
Mais tes yeux ont perdu leur flamme.

Pourquoi te consumer en lamentations?
Ton état déchire toute âme
As-tu vu les siens, doux rayons,
Pleurer, toi que le chagrin pâme?

Ses accents sont mêlés de pleurs.
Laisse-nous lamenter, nous qui l'avons ouïe.
Ne console pas nos douleurs

Ah! son front exprimait une angoisse infinie
Le cœur se brisait à l'ouïr,
La regarder, c'était mourir

Peu de jours après la composition de ces vers, je tombai malade, pendant neuf jours, la souffrance et la faiblesse me retinrent sur ma couche, au neuvième, accablé d'un martyre intolérable, je me mis à rêver de Béatrice, puis, mes pensées retombèrent sur la fragilité de mon existence, sur l'éphémère durée de la vie humaine, même lorsque la santé vous sourit, et je commençai à pleurer en moi sur l'excès de ce malheur. « Hélas, me disais-je en soupirant, il faudra donc que ma très-noble dame meure un jour! » A ce moment, mon esprit s'égara,

mes yeux se fermèrent et je me sentis torturé comme une personne frénétique.

Au milieu de mon délire, je vis apparaître des femmes qui couraient échevelées, en me disant : « Tu mourras ! » Puis après, d'autres, se montrant avec des figures horribles, me crièrent : « Tu es mort ! » Dans ma terreur, je perdis tout sentiment du réel. Il me sembla que des troupes de femmes lugubres marchaient en sanglotant ; le soleil s'obscurcit, et les pâles étoiles avaient l'air de pleurer les morts ; les oiseaux tombaient frappés de traits inconnus, et du sein des bruits effrayants causés par les tremblements de terre, tout épouvanté, je fus salué par ces mots d'un ami : « Ton admirable dame est disparue du siècle. » Mes larmes ruisselèrent, non plus les larmes intérieures, mais les sources de mes yeux. Comme je pleurais, je regardais le ciel, et une multitude d'anges se dirigeait en chœur vers la voûte divine, conduite par une légère nuée d'une blancheur éclatante. Ils chantaient mélodieusement : hosanna ! le reste de la mélodie se perdait dans l'espace. Mon cœur, où battait tant d'amour, soupira : « Notre dame est morte ! » Je crus m'avancer vers le corps de cette âme noble et bienheureuse ; je crus la voir morte en effet, tant j'avais l'esprit blessé de mon rêve, et des dames posaient un voile blanc sur sa tête. Son visage calme et modeste disait : « Maintenant je goûte le repos éternel. » En l'apercevant, je fus pénétré d'une telle componction, que j'appelai la mort : « Viens, m'écriai-je, ô céleste messagère ! car je te souhaite ardemment et je porte déjà ta couleur. »

Ensuite j'assistai à toutes les cérémonies douloureuses qui se pratiquent auprès des trépassés, et je retournai dans ma demeure. Là, ayant contemplé la sphère de béatitude, je murmurai en pleurant : « Belle âme, heureux celui qui te voit ! » Au milieu des sanglots et des larmes, tandis que je conjurais la mort, une jeune dame veillait près de mon lit ; croyant que mes plaintes m'étaient arrachées par la violence du mal, dans son effroi, elle se prit à pleurer. D'autres dames, ses compagnes, dans ma chambre, ayant remarqué ses pleurs et les miens, s'empressèrent d'éloigner mon affectueuse parente. Deux autres dames s'approchèrent de moi pour m'éveiller : « Ne dormez plus et ne vous découragez pas, » me disaient-elles. Comme elles m'interpellaient, mon délire me quitta au moment où ma lèvre balbutiait : « O Béatrice, que

tu sois bénie! » J'avais déjà prononcé, ô Béatrice, lorsque me réveillant tout à coup, j'ouvris les yeux et reconnus que j'avais été le jouet d'un songe. Mes sanglots ayant étouffé ces deux mots avec le nom de Béatrice, je me retournai par le conseil de l'amour vers mes pieuses gardiennes. « Quel aspect funèbre! » dirent-elles en me regardant. Puis elles me demandèrent la cause de mon épouvante. Sitôt que je fus un peu remis, je leur racontai toute ma vision sans nommer ma glorieuse reine. Quand les couleurs de la santé eurent reparu sur mes joues, je composai la poésie suivante :

Une vierge très-noble et jeune autant que pure,
Miséricordieuse et belle créature,
M'assistait dans la chambre où j'invoquais la mort.
Voyant mes yeux remplis d'un funèbre nuage
Et délirer ma langue et pâlir mon visage,
Elle versa des flots de larmes sur mon sort.

Par ses gémissements des dames averties
Vinrent prendre sa place, et dans leurs sympathies
S'approchèrent pour voir si j'avais ma raison.
L'une me murmura : Ne dormez plus! et l'autre :
« Pourquoi décourager votre esprit et le nôtre? »
Alors de ma beauté je prononçai le nom.

J'éprouvais en parlant une douleur si vive,
Tant l'angoisse et les pleurs noyaient ma voix plaintive,
Que j'entendis moi seul ce doux nom dans mon cœur.
Amour me fit tourner vers les dames émues
Mon front chargé de honte et d'ombres inconnues
Et la mort leur sembla peinte dans ma pâleur.

Ah! gémit leur prière, « Ranimons son courage,
Relevons cet arbuste abattu par l'orage. »
Toutes avec ferveur priaient, disant toujours :
« Qu'as-tu vu? pourquoi donc manques-tu de constance? »
Sitôt que j'eus repris un rayon d'existence :
« Je vais vous dévoiler le tourment de mes jours.

« Lorsque je méditais sur la vie incertaine,
Fragile comme un verre et triste autant que vaine,

Amour se lamenta dans mon cœur, son abri.
Mon âme s'en troubla ; je pensais à chaque heure :
« Hélas ! il faudra donc que ma dame meure,
Comme le lis des champs ou le roseau flétri ! »

Le deuil enveloppa mes sens de nœuds livides.
Je fermai lâchement mes paupières humides,
Et mes esprits troublés s'enfuirent au hasard.
Enfin, hors du réel, traîné par le vertige,
J'eus une vision de femmes. O prodige !
« Il faut mourir ! » criaient leurs spectres, l'œil hagard.

Ensuite il se leva des choses d'épouvante.
Un suaire couvrit la nature vivante.
J'ignorais en quel lieu je marchais, où j'allais.
Je croyais voir passer des dames, tristes ombres,
Les unes sanglotant, et poussant des cris sombres,
Le feu de la tristesse et l'effroi. Je tremblais.

Mais bientôt le soleil s'obscurcit dans l'espace
Et l'étoile du soir s'élança sur sa trace.
Ils pleuraient. Les oiseaux, dans leur vol éperdu,
Tombaient des airs. Le globe, avec un affreux râle,
Chancelait. Tout à coup un homme, faible et pâle,
Se présente et me dit : « Poète, que fais-tu ? »

Le fantôme ajouta : Sais-tu pas la nouvelle ?
Ta dame, ton amour, cette femme si belle,
Ton étoile, elle est morte ! » Et mes yeux tout en pleurs
Se levèrent au ciel, et je vis les archanges
Remonter vers la sphère en chantant des louanges ;
Une nue colorait leurs brillantes ardeurs.

Lors Amour m'appelant : « Connais la bienheureuse.
Viens voir la beauté morte. » Et l'image trompeuse
Vers son corps glorieux me conduisit soudain.
Des dames étendaient un voile blanc sur elle,
Son visage exprimait une paix immortelle.
Il disait : « Je suis calme au céleste jardin ! »

En observant son air modeste, chaste empreinte,
La douleur me rendit humble comme la sainte.
Je m'écriai, plaintif : « Je te crois douce, ô mort,

Puisque tu tes unie à ma dame, à ses charmes !
Ton cœur d'airain doit être amolli par mes larmes,
Déjà je te ressemble Accours à mon transport

« Viens ! viens ! comme un amant, je porte tes emblèmes,
Ta pâleur, ta tristesse, et les marques suprêmes,
Je brûle de m'asseoir dans tes calmes tribus
Viens ! » et de ma douleur s'épuisa la fontaine.
Je restai seul, pleurant vers la voûte sereine
« Heureux qui te contemple au milieu des élus !

Belle âme ! » en ce moment les dames m'éveillèrent
Des paroles d'amour sur ma lèvre expirèrent

Après cette vision, un jour mon doux génie murmura dans mon cœur joyeux « Bénis l'heure où je suis devenu ton maître ! » Puis, je vis s'avancer une très-noble dame célèbre par sa beauté, dame chérie de Guido, mon premier ami d'affection ; elle avait pour nom Giovanna, et pour surnom, à cause de sa beauté, Primavera. Béatrice la suivait avec son divin sourire, toutes deux s'approchèrent de moi, et Amour me dit : « La première dame, à cause de sa venue présente, est appelée Primavera, c'est-à-dire printemps, ou encore, Prima Verrà, elle viendra la première le jour où se montrera Béatrice après la vision de son fidèle. Son autre nom de Giovanna, dérivé de Giovanni, signifie le précurseur de la lumière. Par les mêmes analogies, Béatrice me ressemble davantage » En méditant ces paroles de mon seigneur, j'adressai un sonnet à mon ami Guido, le servant de Primavera.

Je sentis s'éveiller un esprit tout aimant
Dans mon cœur dormant.
Sa joie infinie
Transformait à mes yeux mon fantasque génie

« Honore-moi, dit-il avec un ris charmant,
Bienheureux amant ! »
Ma vue éblouie
Se reporta bientôt sur sa route bénie

Et je vis s'avancer deux perles sans pareilles,
Deux inexprimables merveilles,
Deux jeunes fleurs Bice et Vanna !

Amour me saluerait dans son tendre langage
« L'une a pour nom Primavera,
» L'autre, Amour, sa vivante image »

Lecteur, je personnifie l'Amour, être spirituel, par les formes allégoriques et sensibles de la poésie, employées selon la langue sacrée des muses et de nos anciens maîtres. Ces figures offrent les emblèmes ingénieux des sentiments et des passions, comme le rhythme en forme le verbe musical. Ce ne sont point de vaines cadences, comme se l'imaginent les ignorants et les illettrés, loin de moi l'art parasite des sots rimeurs qui habillent leurs phrases d'un vêtement fastueux où se dérobe le vide, mon premier ami et moi, nous connaissons des charlatans troubadours incapables d'expliquer le sens de leurs propres métaphores ; ils ne méritent pas d'être admis au rang des vrais poëtes dont les symboles mélodieux cachaient les plus hauts enseignements de la philosophie et de la morale. Ainsi doivent chanter les diseurs d'amour dans la langue vulgaire, et moi, qui me suis fait l'un d'eux dans ce livre de la Vie nouvelle

Or, la très-noble Béatrice, en souvenir de laquelle j'écris ces pages, excitait la vénération universelle, chacun se plaisait à bénir les grâces ineffables et majestueuses de sa personne. Combien j'étais heureux de son triomphe! Dans tous les lieux où elle passait, vêtue et couronnée de modestie, un murmure d'admiration et de respect s'élevait sur sa trace; elle seule ne l'entendait pas. Les uns disaient : « Ce n'est point une femme, mais l'un des plus beaux anges du ciel. » D'autres : « Cette femme est une merveille, loué soit le Créateur! » D'autres restaient immobiles et muets d'extase. Je cherchai à traduire les prodigieux effets de sa présence pour ceux qui n'ont pu en jouir :

Le salut de ma Béatrice
Est un rayon du paradis
On tremble à sa vue, ô délice!
Les yeux se baissent éblouis.

Dans sa lumière bienfaitrice
Elle marche, les cieux ravis
Semblent nous offrir ce calice
Pour enivrer nos cœurs épris

Sa beauté pénètre les âmes,
Leur épanche ses douces flammes
Comme le soleil dans l'azur.

Et voltigeant sur son front pur,
Un esprit d'amour paraît dire
Soupire !

Je répétais en moi-même : « Soupire ! » Et un prélude nouveau se modula dans la région de ma souffrance.

Amour, mon vainqueur,
Amour dont j'ai subi la puissance éternelle,
Flèche cruelle,
Charme aujourd'hui mon cœur.

A l'aube mortelle
Où fléchit mon courage, un doux émoi saisit
Mon âme frêle,
Mon visage pâlit.

Mon soupir appelle
Ma dame aux yeux divins, miroir de mon ardeur,
Pour son fidèle
Sa vue est le bonheur.

Lorsque je terminais la dernière stance, le Très-Haut convia Béatrice dans sa gloire auprès de la reine vierge Marie, dont le nom fut toujours vénéré par sa bienheureuse servante. Je ne m'étendrai point ici sur les détails de sa fin terrestre ; un semblable sujet, en dehors de mon livre, serait au-dessus de mes forces, et je ne veux pas trop occuper de ma douleur.

Toutefois, comme le nombre neuf s'est présenté souvent dans le cours de mon récit, non point par hasard, comme ce nombre joue un rôle important dans la séparation de cette très-noble personne, j'en parlerai et je dirai pourquoi il lui devint si favorable dans sa vie et dans sa mort.

L'âme noble de Béatrice, telle qu'un rayon rappelé de l'argile vers le soleil, s'est envolée de son corps pendant la première heure du neuvième jour du mois, selon le calcul d'Arabie, et selon l'ère syriaque pendant le neuvième mois de l'année. Car en ce pays, Sirun, le premier mois, correspond à octobre chez nous, et selon notre usage, elle

a quitté le monde dans cette année de notre indiction, c'est-à-dire des années du Seigneur dans laquelle le nombre parfait se trouvait compris neuf fois dans le siècle, elle fut donc du troupeau des chrétiens du treizième siècle.

Voici pourquoi ce nombre miraculeux règne toujours dans les événements de sa vie. Suivant Ptolémée, le monarque astronome, et les vérités chrétiennes, neuf ciels se meuvent dans la création, et suivant l'opinion des astrologues, ces neuf ciels transmettent ici-bas les combinaisons harmoniques auxquelles ils sont soumis là-haut. Le nombre mystique accompagne Beatrice pour faire comprendre qu'à l'heure où elle fut engendrée, les neuf ciels mobiles se mouvaient dans une parfaite harmonie. Une autre comparaison me servira encore de figure. Y a-t-il rien de plus admirable que le nombre trois, source et clef de celui de neuf, trinité trois fois contenue dans un triple nombre, image de la trinité sublime, dont Béatrice est l'œuvre pure, le reflet terrestre?

A peine eut-elle disparu du siècle, la ville, dépouillée de tout ce qui faisait sa gloire, demeura comme veuve, et moi, pleurant dans ses murs désolés, j'adressai aux princes de la terre une élégie funèbre sur la noble défunte, en débutant par ces mots du prophète Jérémie : « Comment cette ville est-elle déserte? » Je ne la citerai point, parce qu'elle fut écrite dans la langue latine.

L'abondance de mes pleurs n'ayant pu rassasier mes yeux de leur tristesse, j'éprouvai le besoin d'exhaler mes regrets dans des plaintes harmonieuses, elles roulaient sur toi, Béatrice, étoile remontée à ta source, glorieuse morte pour qui mon âme se consume.

La douleur a vaincu mes paupières brûlantes,
Tant elles ont versé de larmes désolantes
Par des accents plaintifs soulageons mon chagrin
Vous qui j'entretenais de ma beauté si pure,
Dames, écoutez-moi : loin de ma route obscure,
La sainte a pris son vol vers le soleil divin.

Là haut, dans le royaume où reposent les anges,
Où vibrent les concerts des sublimes phalanges,
Béatrice rayonne au-dessus de nos fronts
Ni le froid, ni le chaud, ni la saison funeste

Ne nous ont enlevé cette perle céleste
Ses vertus l'ont ravie à ces gouffres profonds

Digne d'un ciel plus beau, son âme gracieuse
A fui pour habiter la sphère glorieuse
Celui qui, sans pleurer, nomme la sainte, ô Dieu,
Renferme un cœur de roche, où ne saurait descendre
Un généreux éclair, ou nul bien ne doit prendre
Un cœur vil où jamais ne rayonne aucun feu

Quelque vaste que soit l'ardente intelligence
Des êtres au cœur bas, maudite est leur science !
Muets devant la tombe, ils ignorent les pleurs
Mais la tristesse auguste et le dégoût du monde
Remplissent, en songeant à sa vertu féconde
Et comment expira la plus belle des fleurs

Pleurer et soupirer, angoisses, amertume
Souvenirs, durs tourments dont le feu me consume,
Je ne puis exprimer les peines de l'amour
O dames, je faillis tant ma vie est amère
J'implore Béatrice, et je pleure et j'espère,
Car la sainte me voit de la céleste cour

Ma dolente chanson, va, déployant tes ailes,
Retrouver les beautés à qui les jeunes sœurs
Épandaient l'allégresse, et toi, reste avec elles,
Fille de mes douleurs

Lorsque j'eus clos ces plaintes, je reçus la visite du second de mes amis dans l'ordre de ma tendresse; c'était le plus proche parent de la noble défunte; après un court entretien, il me pria de lui composer quelques stances pour une dame morte. Malgré ses déguisements, je devinai bientôt qu'il s'agissait de la très-vertueuse Béatrice, et je promis d'accomplir sa demande. J'achevai une élégie déjà commencée.

Cœurs tendres, oyez mes soupirs,
La pitié vous en conjure,
Ils jaillissent de mes désirs,
Ou je mourrais de ma torture

Mes inconsolables paupières
Se ferment quand je veux pleurer,

Dans mes solitudes austères
Laissez-moi du moins soupirer

Vous entendrez ma voix flétrie
Appeler ma dame au tombeau,
Et mépriser la triste vie
Dont ses yeux étaient le flambeau

Joyeuse elle s'en est allée
Parmi les cercles des élus,
Goûter dans la douce vallée
Un sort digne de ses vertus

Ces stances me parurent un mince présent pour un proche de l'immortelle bienheureuse, et je lui en offris deux nouvelles, dont l'une me concernait seul dans le fond. Tout esprit pénétrant les distinguera sans peine, car l'une nomme son objet ma dame! et l'autre simplement : Béatrice.

Pourquoi ne pas fuir, ô mon âme,
D'un monde où t'attend le malheur
Où ne séjourne plus ta dame,
Où ton avenir te fait peur ?
Je conjure la mort fidèle
Comme l'ange du doux repos
« O mort! dis-je, viens! je t'appelle,
» Enviant ceux dont l'œil est clos. »

De tous mes soupirs il s'exhale
Un son triste invoquant la mort
Je cherche l'ombre sépulcrale,
Depuis que Béatrice y dort
Son âme flotte dans les sphères
Comme une étincelle d'amour
Et ravit les autres lumières
De l'inaltérable séjour

Le dernier soleil de l'année où la sainte avait été mise au nombre des élus de la vie éternelle, illuminait l'univers. Assis dans un lieu reculé, pensant à elle, je dessinais un ange sur des tablettes. Tandis que je me livrais à ce travail, je tournai les yeux et j'aperçus près de moi des hommes éminents : ils considéraient ce que je faisais, d'après

ce qu'on m'a rapporté, ils étaient là bien avant que je les eusse vus. A leur aspect, je me levai, et les saluant, je leur dis : « Une autre était tout à l'heure avec moi. » Ces hommes s'étant retirés je repris mon travail, le dessin des anges, et tout en m'y livrant, l'idée me vint de composer des strophes pour l'anniversaire de la mort de ma dame et de les dédier à mes illustres visiteurs. Alors je fis un sonnet dont la première stance est double.

PREMIER COMMENCEMENT

La dame, par son roi placée
Dans le séjour mélodieux
Où brille la reine des cieux,
Était venue en ma pensée.

DEUXIÈME COMMENCEMENT

La dame qu'Amour pleure habitait ma pensée
Comme son fragile miroir,
Au moment où par son pouvoir
Vous avez regardé mon œuvre commencée.

Plein de sa noble image et prompt à s'émouvoir,
Amour, dans mon âme affaissée,
Hâtait mes soupirs sans espoir ;
Tristes, ils s'échappaient en phalange pressée.

Les funèbres soupirs, dans leur affliction,
Sortaient avec un amer son
Qu'a tiré des pleurs d'agonie.

Les plus tristes disaient : « O vertueux génie,
Le jour complète l'an mortel
Où tu remontas dans le ciel. »

Quelque temps après, dans une méditation douloureuse, je voyais flotter devant moi les ombres des temps évanouis ; les sentiments terribles de mon âme agitée se réfléchissaient sur mon visage comme les spectres de la tempête sur le cristal des lacs. Je levai les yeux pour voir si nul ne remarquait mon trouble, et j'aperçus une noble et jeune dame, fort belle, du haut d'une fenêtre, elle examinait mes traits avec tant de compassion, que la pitié semblait l'embraser de ses tendres flammes. Comme il arrive aux malheureux d'être prompts à pleurer, quand les autres leur témoignent une sympathie vive, je sentis des larmes mouiller

le bord de mes paupières. Honteux de laisser découvrir mon triste état, je me dérobai aux regards de la gente dame, et je dis en moi-même : « Cette femme généreuse doit être la source du plus noble amour. » Je résolus de lui retracer dans un sonnet les impressions diverses causées par sa présence.

J'ai vu votre noblesse en vos pitiés naïves,
Et sur vos traits sereins s'empreindre la pâleur,
Lorsque vous observiez les marques expressives
De ma douleur.

Vous regardiez, hélas ! les ombres convulsives
Où se roule ma vie en un flot destructeur ;
Je craignis de montrer tant de blessures vives,
Là... dans mon cœur.

J'ai fui votre œil et la clarté,
Car je sentais venir les larmes
Dans mon sein tout gonflé d'alarmes.

« Amour, disais-je, par qui je pleure,
Habite avec cette beauté,
Sa mystérieuse demeure. »

Depuis lors, chaque fois que cette personne se trouvait sur ma route, sa figure s'impreignait d'une expression compatissante, et devenait pâle comme celle de l'amour. En la contemplant, je me souvenais de Béatrice, dont les traits divins revêtaient parfois une couleur semblable. Dans mes heures d'angoisse, ne pouvant pleurer ni me soulager, j'allais où j'espérais la rencontrer, car son aspect sympathique semblait faire couler mes larmes. Je lui adressai encore les stances suivantes :

Couleur d'amour et marques de pitié
N'ont jamais plus orné le visage
D'une beauté qu'attendrit le langage
De la gémissante amitié.

Non ! jamais plus, dame sensible et sage,
Quand votre œil voit mon visage noyé
Dans le chagrin... ah ! devant votre image,
Mon cœur se déclare effrayé.

Mes yeux éteints vous regardent sans cesse,
Dans les élans de leur sombre tristesse,
Ruisseaux toujours prêts à s'ouvrir.

En pleurs brûlants ils s'usent à s'épanouir,
Tant vous avez augmenté ce désir.
Mais votre aspect vient les suspendre.

Peu à peu, entraîné par l'habitude, je pris trop de plaisir à voir ma dame consolatrice. J'en éprouvai du remords. j'accusai ma faiblesse, et plusieurs fois même je maudis les coupables génies de ma vue. « Ah! murmurais-je du fond de ma pensée, votre affliction touchait naguère les plus durs. Maintenant le regard d'une femme la dissipe, regard jaloux de la mémoire de votre chère défunte. Rappelez vos douleurs, yeux criminels, dont les larmes ne devraient jamais avoir cessé de couler jusqu'au trépas. » Et les soupirs lamentables, flèches intérieures, venaient m'assaillir. Je m'écriai :

« Les pleurs amers versés par vous, mes yeux,
Faisaient pleurer les âmes attendries,
Quand votre deuil, aux mornes rêveries,
Vous entourait comme un voile pieux.

Qui vient glacer vos fontaines taries?
L'oubli parjure ou quelques lâches feux...
Je vous peindrai les vertus tant chéries
Du chaste objet envolé dans les cieux.

O vanité! faiblesse extrême!
Je crains dans mes nouveaux transports
Un regard qui cherche moi-même...

Jusqu'à ce que vous soyez morts,
O mes yeux, pleurez votre morte. »
Mon cœur soupira de la sorte.

Cependant ma faiblesse ne guérissait point. L'irrésistible attrait qui m'avait séduit me ramenait toujours vers la même vue. Mes pensées, comme autant d'aiguillons, se combattaient autour de la charitable créature. Je me la représentais belle, sage, vertueuse, et je me figurais que l'amour l'avait guidée sur ma route pour endormir mes longs tourments. « Douce fleur jetée au milieu de mes sanglantes épines,

disais-je, n'es-tu pas envoyée par un souffle d'amour? » Et ces paroles s'échappèrent de mes lèvres :

« Noble penser, dont vous êtes l'essence,
Vient reposer dans mon sein abattu
Et me séduit par sa douce puissance
Pour subjuguer mon cœur ému

Et l'âme au cœur : « Quelle autre intelligence
Nous vient charmer? Sa magique vertu,
Chassant au loin toute vaine influence
Pénètre notre esprit vaincu. »

Le cœur répond : « Ame pensive,
C'est un nouvel esprit d'amour
Portant ses désirs sur ta rive

« Comme un sylphe, aux rayons du jour,
Il naquit des yeux de la dame
Dont nos douleurs émouvaient l'âme. »

Vers l'heure de none, un matin, il s'éleva en moi contre cet adversaire de la raison une imagination puissante. Je crus voir la glorieuse Béatrice, vêtue de rouge comme anciennement, jeune et à l'âge où elle m'apparut pour la première fois. Mes souvenirs se réveillèrent, d'après l'ordre des temps, et je me repentis douloureusement d'avoir formé des vœux profanes au mépris de la constance religieuse. Dès que le coupable désir fut éloigné, toutes mes pensées se reportèrent sur la très-noble souveraine; je ne pouvais plus songer à elle qu'avec la rougeur de la honte et un torrent de soupirs. Mes yeux altérés de larmes, toujours pleurant, étaient environnés d'un cercle de pourpre, comme ceux des infortunés. Je consacrai mes remords dans ces vers :

Par la vertu de mes nombreux soupirs,
Par le pouvoir de mes tristes pensées,
Les yeux vaincus, fuyant tous leurs plaisirs,
Tiennent leurs paupières baissées

On les dirait deux lugubres désirs,
Et du chagrin deux fontaines glacées;
Amour, hélas, dans leur sombres journées
Leur met le bandeau des martyrs

Rêves, soupirs, stigmates de la sainte,
Flagellent tant mon pauvre cœur,
Qu'amour s'évanouit en exhalant sa plainte

Je porte écrits en signes de douleur
Le beau nom de la bienheureuse,
Et les tableaux amers de sa mort douloureuse.

Ainsi s'écoulaient mes soleils de tribulation en tribulation. C'était dans la semaine où la foule va visiter l'image adorable que le Christ nous a léguée de sa divine figure contemplée dans les cieux par la glorieuse Béatrice, une troupe de pèlerins passa dans la rue, située presque au milieu de la ville, où reposent la tombe et le berceau de la très-noble dame. Ils marchaient tout pensifs. En les observant, je me dis : «Ces pèlerins, selon toute apparence, viennent de lointains rivages ; ils n'ont sans doute jamais entendu parler de la vertueuse défunte, ils ignorent ce qui la touche. Leurs pensées, étrangères aux choses environnantes, se reportent vers d'autres objets. Peut être ils songent à leurs amis inconnus pour nous. S'ils étaient voisins de cette contrée, ajoutai-je, le trouble et l'émotion se peindrait sur leur visage en traversant notre cité veuve. Oh! s'il m'était permis de les entretenir un instant, je les ferais pleurer avant qu'ils sortissent de la ville, car je dirais des paroles capables d'arracher des larmes aux plus insensibles. » Lorsque les pèlerins se furent éclipsés à mes regards, j'écrivis un sonnet sur leur passage rapide

Pèlerins qui marchez tout pensifs dans la ville
Vous rêvez en marchant à d'anciens souvenirs,
Votre aspect étranger, caravane mobile,
Marque les bords lointains qu'ont touchés vos désirs.

Ah! vous ne sentez pas frémir votre cœil débile
En traversant ces murs, témoins de nos soupirs,
Comme des voyageurs, dans votre course agile,
Vous ignorez nos deuils et nos longs repentirs

Mais si vous suspendiez votre pèlerinage
Pour goûter le repos ou m'entendre parler,
Vous n'en sortiriez point sans pleurer au passage

Car la ville a perdu ce qui la fit briller,
Sa gloire, Beatrice, et les chants qu'elle éveille
Humectent la paupière et captivent l'oreille

Deux nobles dames, m'ayant prié par un intermédiaire de leur envoyer quelques stances, je projetai d'en composer de nouvelles avec une courtoisie digne de leur noblesse. Je leur dédiai donc deux sonnets; l'un qui renferme la peinture de mon état, et l'autre commençant par ces mots : Cœurs sensibles, écoutez mes soupirs. Le génie du ravissement m'inspira ce troisième.

Par delà le grand ciel dont plus large est la sphère
S'élance le soupir exhalé de mon cœur,
Amour pleurant m'épanche, ineffable lumière,
Cet esprit qui l'emporte en un reflet vainqueur

Au trône sidéral, que l'harmonie enserre,
Il voit une beauté, brillante de splendeur,
Et l'esprit pèlerin, sans ombre et sans mystère,
La contemple, ébloui, dans sa divine ardeur

Mais lorsqu'il redescend et veut me faire entendre
La gloire de la sainte au séjour éternel,
Mon âme avide, hélas! ne saurait le comprendre

Il module un langage au-dessus d'un mortel
Le nom de Beatrice est tout ce qui m'en reste,
Comme un son détaché d'une harpe céleste

Une vision extraordinaire me montra des choses non racontées dans la langue de l'homme. Je résolus de clore mes lèvres, jusqu'à ce qu'elles fussent capables de chanter dignement ma souveraine. Dans ce but, je nourris mon intelligence des fruits de l'étude, et je vis dans la retraite, comme le sait la Rose d'Amour transfigurée. S'il plaît au maître, par qui toutes choses existent, de prolonger mes jours, j'espère la glorifier au-dessus des louanges des autres créatures. Puisse la source de miséricorde permettre ensuite à mon âme de saluer le triomphe de la Bienheureuse, dont le regard contemple face à face l'immuable centre, autour duquel naissent et meurent les siècles. Gloire à Dieu dans l'éternité!

FIN DE LA VIE NOUVELLE.



LA DIVINE COMÉDIE.



PREMIÈRE VISION.

L'ENFER.

CHANT PREMIER.

Au milieu du voyage de notre vie, je perdis le droit chemin, et je m'égarai dans une forêt obscure.

Je ne pourrais exprimer sans mille angoisses combien elle était âpre, sauvage et touffue ; ah ! rien que d'y songer renouvelle ma terreur.

Souvenir pénible ! la mort seule me paraîtra plus amère... pour faire connaître la grâce qui m'advint, je raconterai les autres événements de cette course étrange.

Il serait difficile de me rappeler comment j'étais entré dans l'obscur labyrinthe, tant m'accablait le sommeil, lorsque j'abandonnai la bonne voie.

Enfin j'arrivai où se terminait la redoutable et cruelle vallée, au pied d'une colline solitaire.

Mes regards découvrirent sa verte cime, dorée par les premiers rayons de l'astre dont la lumière nous dirige sûrement à travers tous les sentiers.

Alors se calma un peu l'effroi glacial renfermé dans le lac de mon cœur durant cette longue nuit de détresse.

Parfois un naufragé, sorti tout haletant des gouffres marins, se retourne vers l'onde périlleuse et la contemple :

Tel mon esprit se retournait dans sa fuite pour contempler la spirale d'où jamais homme ne s'échappa vivant.

Après avoir reposé mon corps fatigué, je continuai ma route sur la rive déserte en plaçant toujours le plus bas mon pied le plus ferme.

Presque aux abords de la hauteur, voici venir une panthère agile, étincelante, couverte d'une peau tachetée.

La bête hardie marchait opiniâtrément devant ma vue, elle me barrait si bien le passage, que je tentai souvent de revenir sur mes traces.

Le jour achevait d'éclore, et le soleil montait dans les cieux, environné du chœur des étoiles,

Les mêmes étoiles formaient son cortége, quand l'amour divin anima pour la première fois ces radieuses merveilles.

Or, la fraîcheur matinale et la riante saison me donnaient l'espérance de conquérir la peau diaprée de la panthère;

Soudain je fus saisi d'une frayeur nouvelle à l'aspect d'un lion. La tête haute, avec tous les signes d'une rage affamée, il accourait, l'air même semblait en frémir d'épouvante.

Une louve maigre le suivait, comme brûlée d'inextinguibles désirs, misérables ses nombreuses victimes!

Avide, elle fascinait mon être engourdi par la peur qui jaillissait de ses prunelles, je sentais s'évanouir l'espoir de gravir la colline.

L'homme joyeux d'acquérir, à l'heure des revers, se lamente et s'afflige dans toutes ses pensées,

Tel me rendit l'impitoyable louve. Se jetant sans trêve à ma rencontre, elle me repoussait par degrés, là où meurt la clarté du soleil.

Tandis que je reculais vers les ténèbres de la vallée, un personnage inconnu s'offrit à mes yeux; son long silence paraissait avoir clos ses lèvres.

En l'apercevant dans cette vaste solitude : « Aie pitié de moi, lui criai-je, qui que tu sois, mortel ou fantôme! »

Il me répondit : « J'ai été, je ne suis plus mortel. Mes parents furent originaires de Mantoue.

» Je naquis dans les dernières années de Jules César, et j'ai vécu à Rome sous le bon Auguste, au temps des dieux mensongers.

» Poète, je chantai le pieux fils d'Anchise, qui vint de Troie sa patrie, lorsque la flamme eut consumé le superbe Ilion.

» Mais pourquoi te replonges-tu dans la vallée funeste? Pourquoi ne pas gravir le mont délicieux, principe de toute joie?

» — Es-tu donc, lui dis-je en rougissant, ce Virgile, source harmonieuse d'où s'épanche un fleuve intarissable d'éloquence?

» Gloire et flambeau des poètes, regarde-moi favorablement, au nom de l'amour studieux et passionné qui m'a fait chérir ton livre.

» Je t'ai choisi pour maître et pour modèle ; par toi seul j'appris à moduler des chants dignes de mémoire.

» Vois cette bête meurtrière dont je fuis la rencontre ; secours-moi, illustre sage, son aspect féroce me terrifie.

» — Si tu veux sortir de ce désert, me répondit Virgile touché de mes larmes, il faut adopter une autre route.

» La louve qui t'effraye ne laisse avancer personne dans son chemin ; elle dévore quiconque s'obstine à vouloir le franchir.

» Jamais elle n'est assouvie ; insatiable, plus elle dévore, plus elle a faim.

» Il est beaucoup d'animaux auxquels la bête malfaisante s'accouple ; il y en aura davantage encore jusqu'à l'heure où doit surgir le lévrier qui lui infligera la mort dans les tourments.

» Celui-ci, né entre Feltro et Feltre, ne se nourrira ni d'argile ni de métal précieux, mais de sagesse, d'amour et de courage.

» Sauveur de l'humble Italie pour qui moururent la vierge Camille, Turnus, Nisus et Euryale, il chassera la louve de ville en ville,

« Par lui la bête impure sera rejetée dans les enfers, d'où jadis elle fut déchaînée par l'envie.

« Maintenant, pour ton salut, viens; suis mes pas; je te conduirai hors d'ici, à travers le sépulcre éternel;

« Où tu entendras les rugissements du désespoir, où tu verras les âmes gémissantes des antiques damnés invoquant à grands cris une seconde mort.

« Tu visiteras ensuite les esprits qui vivent résignés au milieu des flammes, dans la confiance d'être admis un jour parmi les bienheureuses phalanges.

« Si tu désires t'élever jusqu'à la sphère de la béatitude, une âme plus digne t'ouvrira l'enceinte glorieuse.

« Le souverain des mondes ne me permet point de t'introduire dans son domaine, car je n'ai pas connu sa loi divine.

« Son pouvoir infini embrasse l'univers; mais là-haut brillent son trône et sa cour, heureux le juste qu'il daigne élire pour le doux royaume! »

Et moi : « Poete, lui dis-je, par le Dieu que tu n'as point connu, je t'en prie, délivre-moi de ce péril et d'autres plus néfastes.

« Guide-moi à travers les régions lamentables, dont tu m'as parlé, jusqu'à la porte de saint Pierre. »

Alors il se mit en marche, et je le suivis.

CHANT II

Le jour déclinait, et le crépuscule nocturne enlevait à leurs fatigues les habitants de la terre

Moi seul, je me préparais à soutenir les combats de la route, et les émotions de la pitié que retracera fidèlement ma mémoire.

O muses, ô suprême génie, secondez-moi ! O mémoire, qui inscrivais ce que j'ai vu, éclate ici dans ta majesté

« Poète, mon guide, m'écriai-je, crois-tu mon courage assez fort pour me hasarder dans ces gorges caverneuses ?

» Tu enseignes que le père de Silvius revêtu de son enveloppe corruptible, descendit dans la contrée des mânes.

» Le maître sans tache du destin voulut honorer en lui le fondateur d'une race illustre, l'aïeul de la féconde Rome et de son empire ;

» Rome et son empire étaient les protégés de Dieu, car ils devaient servir de trône à ses pontifes

» Durant ce voyage, célébré dans tes vers, il recueillit les pronostics de son triomphe et ceux de la gloire épiscopale.

» Après lui le *vase d'élection* fut transporté dans le ciel pour y raviver la foi, soleil immuable de la voie du salut.

» Mais moi, pourquoi un tel honneur ? Je ne suis ni Énée ni Paul. Aux yeux d'aucun mortel je ne mérite ce privilége

2

» Je redoute la folle imprudence de mon dessein. O sage, tu me comprends mieux que je ne m'exprime. »

Pareil à l'homme flottant et irrésolu, assailli de pensées diverses, je m'arrêtai sur le bord de la montée obscure;

A force de réfléchir, j'anéantis le chaleureux projet de mon grand pèlerinage.

« Si je t'ai bien entendu, répondit l'ombre magnanime, ton âme est dominée par la peur.

» Souvent la peur s'empare de l'homme et le détourne d'une noble entreprise; ainsi l'animal ombrageux se cabre et recule devant une image vaine.

» Dissipe ton anxiété: je t'apprendrai pourquoi je suis venu, et par quel message mystérieux j'ai eu compassion de toi.

» J'errais parmi les âmes suspendues dans les limbes entre l'espérance et la douleur: une dame de béatitude et de beauté m'appela; je l'adjurai de me commander, tant elle me ravit.

» Ses yeux rayonnaient plus que les étoiles; elle commença doucement à me dire d'une voix suave et angélique:

» — Ame courtoise de Mantoue, dont la renommée dure encore dans le monde, et durera autant que le monde!

» Mon ami, et non celui de la fortune, se trouve exposé sans secours sur une plage déserte; la frayeur l'a obligé de retourner en arrière au milieu de son chemin.

» Je tremble qu'il ne soit déjà trop égaré: peut-être, d'après ce qu'on m'en a révélé dans la céleste demeure, j'arrive tardivement à son aide.

» Va, emploie le charme de ton langage, et tous tes efforts pour le sauver. Protège-le si bien que mon chagrin se console.

» Je suis Béatrice, moi, dont la voix te supplie. Je quitte un lieu fortuné où me rappellent mes désirs. L'amour me guide et inspire ma prière.

» Dans le séjour des élus, près de mon seigneur, je mêlerai tes louanges à mes chants. » Elle cessa de parler, et je repris :

» O dame de vertu ! par toi l'homme surpasse en dignité les créatures contenues sous le ciel dont les cercles sont les moindres.

» Je ne t'obéirai jamais assez vite au gré de mon zèle. Il me suffit de ton regard. Mais comment ne crains-tu pas de plonger dans ce gouffre, du haut de la sphère immense où tu brûles de remonter ?

» — Je vais, repartit Béatrice, contenter en peu de mots ton envie de savoir. Écoute pourquoi je ne crains pas de descendre parmi vous.

» Il faut seulement éviter les choses nuisibles à son prochain ; les autres n'ont rien de dangereux.

» Mon essence, épurée à la divine grâce, ne saurait être atteinte ni par vos misères ni par les flammes de l'abîme.

» Une reine compatissante gémit au royaume bienheureux des obstacles contre lesquels je t'envoie. Sa tendre supplication désarma le sévère jugement de l'éternelle justice.

» Dans ses prières, elle a invoqué Lucie en lui disant : Ton ami fidèle a besoin de secours ; je le recommande à ton assistance.

» Lucie, ennemie de tout cœur insensible, a volé sous les ombrages où j'étais assise auprès de l'antique Rachel.

» Béatrice, m'a-t-elle dit, vraie louange de Dieu, ne vas-tu point secourir celui qui t'aima tant ? Son amour l'élève au-dessus du vulgaire troupeau.

» N'entends-tu pas sa plainte émouvante ? Ne le vois-tu pas lutter contre la mort sur ce fleuve plus orageux et plus terrible que la mer ?

» Aussitôt, j'accourus, plus prompte que jamais homme attiré par la richesse, ou fuyant un désastre.

» Abandonnant mon trône de bonheur, je vins ici-bas implorer avec confiance ton éloquente sagesse, honneur de ton nom et de ton siècle.

» — Lorsque Béatrice m'eut prié de la sorte, elle tourna vers moi ses yeux brillants et baignés de larmes, comme pour me conjurer de partir.

» Je me suis hâté, selon ses vœux, et mes soins t'ont dérobé aux fureurs du monstre qui t'interdisait l'approche de la belle colline.

» Pourquoi donc demeures-tu immobile? Pourquoi cette lâche hésitation en ton cœur, quand trois femmes charitables s'intéressent à toi dans la cour céleste? »

Ainsi les petites fleurs abattues et fermées par le froid de la nuit, relèvent, en s'entr'ouvrant, leurs têtes languissantes au premier rayon du soleil:

Ainsi se réveilla mon courage, et je m'écriai avec ardeur : « Bénie soit ma sainte protectrice! ô bienfaisant maître d'avoir si promptement obéi à ses discours lumineux!

» Ton accent m'a rendu mes résolutions. Me voilà! ta volonté sera la mienne, mon guide, mon sauveur et mon poète. » Je dis, et Virgile se remit en marche.

Je m'engageai dans le sentier tortueux et sauvage.



CHANT III.

« Par moi l'on va dans la cité des larmes ; par moi l'on va dans » l'éternelle douleur ; par moi l'on va chez la race maudite.

» La justice anima mon sublime architecte ; je suis l'œuvre de la » divine puissance, de la sagesse infinie et du premier amour

» Rien ne fut créé avant moi, hors les substances éternelles, et moi, » je subsiste éternellement. O vous qui entrez, laissez toute espérance »

Je lus cette inscription gravée en caractères sombres sur le haut d'une porte : « Maître, m'écriai-je, le sens de ces paroles est dur. »

Virgile me répondit avec calme : « Ici l'on doit bannir les vaines frayeurs ; ici doit expirer toute maligne faiblesse

» Nous sommes arrivés aux régions où tu verras, comme je te l'ai annoncé, les races plaintives qui ont perdu le bien de l'intelligence »

Alors, d'un air gracieux et rassurant, il mit sa main dans la mienne, et il m'introduisit au milieu des mystères de l'abîme.

Là, des soupirs, des plaintes, de longs gémissements résonnaient dans une atmosphère sans étoiles, et je me pris à pleurer.

Idiomes divers, horribles imprécations, accents de désespoir, cris de rage, voix rauques ou grinçantes, et bruissement de mains !

Vaste tumulte grondant à travers l'éternelle obscurité ! Ainsi le sable roule, quand l'ouragan tourbillonne.

Moi, qui avais la tête ceinte d'erreur : « Maître, qu'entends-je? quel est ce peuple d'infortunés si torturés par la souffrance? »

Lui à moi : « Ce sort misérable pèse sur les tristes âmes qui vécurent sans vices ni vertus.

» Leurs troupes sont confondues au chœur pervers des anges ni fidèles ni rebelles à Dieu, mais zélés pour eux seuls.

» Les cieux les ont chassés pour n'être pas moins purs, et le profond enfer ne les a point reçus, parce que les coupables en auraient de l'orgueil. »

Et moi : « Maître, quelle angoisse cuisante leur arrache de telles lamentations? » Il répondit : « Tu le sauras en peu de mots.

» Ces esprits n'ont pas l'espérance d'une mort libératrice; leur vue aveugle est si basse, qu'ils envient toute autre destinée.

» Le monde n'a garde aucun souvenir de leur existence. La miséricorde et la justice les dédaignent; ne parlons plus d'eux, mais regarde, et passe. »

Je regardai, et je vis un étendard emporté rapidement dans une course sans repos et sans terme.

Une foule innombrable se déroulait à l'entour. Je ne pouvais croire que la mort eût moissonné tant de victimes!

Au milieu des âmes, je reconnus, entre quelques-unes, celui qui, par lâcheté, commit le grand refus.

Je ne doutai point que cette troupe ne se composât des hommes inertes également désagréables à l'Être suprême et à ses ennemis.

Malheureux, qui ne furent jamais vivants, ils marchaient nus, sans cesse dardés par des insectes et des guêpes.

Leurs larmes, mêlées au sang qui ruisselait de leur visage, allaient rassasier à leurs pieds des vers hideux.

Portant ensuite mes regards plus loin, j'aperçus une autre légion d'âmes au bord d'un grand fleuve

« Maître, dis-je, fais-moi connaître les nouvelles ombres que je distingue à cette lueur incertaine, et quelle loi les oblige à se hâter de traverser le fleuve. »

Et lui à moi : « Je t'en instruirai quand notre pied foulera les mornes rivages de l'Achéron. »

Craignant de me rendre importun, et baissant les yeux avec respect, je marchai en silence jusqu'au fleuve.

Or, je vis venir dans une petite nacelle un vieillard blanchi par les ans. Il criait : « Malheur à vous, âmes dépravées !

» N'espérez jamais revoir le ciel. Je vais vous conduire à l'autre rive, dans les ténèbres inextinguibles, au sein des glaces et des flammes

» Et toi, vivant qui te montres dans cet empire, éloigne-toi de l'assemblée des morts » Voyant que je restais, il ajouta

« Par une autre route, par un autre bord, tu atteindras la plage, et non par ce chemin. Il faut pour te transporter un esquif plus léger.

» — Caron, reprit mon guide, ne te courrouce pas. On le veut là où réside le souverain pouvoir ; ne demande rien de plus. »

A ces mots, le nocher des marais livides, dont les yeux étaient entourés d'un cercle de flammes, éclaircit la colère peinte sur sa face barbue.

Mais les âmes, nues et harassées, qu'avaient frappées les cruelles paroles du vieillard, changèrent de couleur et grincèrent des dents

Elles blasphémaient Dieu, leurs parents, l'espèce humaine, le lieu de leur naissance, l'instant de leur conception, et les enfants de leurs enfants.

Ensuite elles se retirèrent avec des sanglots désespérés sur la rive maudite où est attendu quiconque ne craint pas le divin empereur.

L'infernal Caron, aux yeux flamboyants, les réunit par un signal et frappe de sa rame les plus lentes.

En automne, on voit tomber et s'entasser les feuilles des arbres, jusqu'à ce que la terre soit jonchée de leurs dépouilles flétries.

De même cette méchante postérité d'Adam, au signal de Caron, se précipite dans sa barque, comme les nuées d'oiseaux volent tour à tour à l'appel de l'oiseleur.

Ainsi les âmes traversent l'onde noire. Mais avant qu'elles aient atteint l'autre rive, un nouveau groupe s'est déjà formé pour le triste passage.

« Mon fils, me dit le maître bienfaisant, tous ceux qui meurent dans la colère de Dieu se rassemblent ici des plus lointaines régions.

» Ils sont pressés de franchir le fleuve ; l'inévitable justice les aiguillonne, et leur effroi se change en désir.

» Jamais âme pure ne paraît en ce lieu. Tu dois comprendre pour quoi l'infernal nocher s'irritait de ta présence. »

A peine eut-il fini de parler, une secousse terrible ébranla le royaume sombre ; la mémoire de mon épouvante me baigne encore de sueur.

Un vent mêlé d'éclairs rougeâtres souffla sur la terre de larmes, et m'enleva tout sentiment.

Je tombai, tel qu'un homme vaincu par le sommeil.



CHANT IV.

Un lourd tonnerre me tira de ma profonde léthargie. Je me levai dans mon trouble et je regardai attentivement autour de moi pour me reconnaître.

J'étais à l'entrée de l'abîme de douleur, lugubre vallée d'où remontent mille échos lamentables avec un bruit de tempête.

L'abîme tournoyait, obscur, immense et nébuleux. Je plongeai ma vue dans le fond, je n'y distinguai rien.

« Or, descendons, il est temps, dans ce ténébreux monde, me dit mon guide tout pâle, tu marcheras le second, moi le premier. »

Et moi, qui m'étais aperçu de sa pâleur : «Comment oserais-je te suivre, si tu t'épouvantes, toi qui affermis mon courage? »

Et lui à moi : « Les souffrances de tant d'êtres à jamais perdus dans ces gouffres impriment sur mon visage une compassion que tu prends pour de la frayeur.

» Hâtons-nous, la route est longue, l'heure agile. » En disant ces mots, il me fit entrer avec lui dans le premier cercle qui environne l'abîme.

Là, autant que je pus en juger, il n'y avait pas de plaintes, mais des soupirs agitant l'air de la prison éternelle.

Ces soupirs paraissaient causés par la tristesse, non par les tourments, d'une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants.

« Tu ne me demandes pas, me dit le poëte, quelles sont ces âmes ? Écoute, avant d'aller plus loin.

» Aucune d'entre elles n'a péché. Mais leurs vertus n ont pas été sanctifiées par le baptême, cette porte de la foi que tu professes.

» Leur naissance a précédé le christianisme; elles n ont point adoré Dieu selon sa loi véritable ; je suis moi-même de ce nombre.

» Pour ce malheur, non pour aucune souillure, nous sommes condamnés à vivre dans le désir sans espérance. »

Un grand deuil me saisit le cœur, quand je l'entendis J'avais reconnu parmi les ombres suspendues dans les limbes, des personnages vertueux et renommés

« Mon maître, dis-je à Virgile, éclaircis mes doutes pour me fortifier dans la croyance victorieuse de toute erreur ;

» Aucune de ces ombres n'a-t-elle jamais obtenu par son mérite ou par une intercession amie sa délivrance des limbes et les joies de la béatitude ? »

Mon guide comprenant le sens caché de ma question, me répondit : « J'habitais depuis peu ce séjour, lorsque j'y vis descendre un être tout-puissant couronné du signe de la victoire

» Il en tira les âmes de notre premier père, d'Abel son fils, de Noé, de Moïse, législateur obéissant, du patriarche Abraham et du roi David.

» Jacob avec son père et ses enfants, Rachel, pour qui a tant souffert Jacob, et une infinité d'autres âmes furent aussi délivrées par lui et rendues bienheureuses.

» Nul n'avait été sauvé avant ces justes. » Tandis qu'il parlait, nous traversions toujours la forêt mouvante des esprits.

Nous n'étions pas encore loin de la porte de l'abîme, une clarté douce m'apparut dans l'hémisphère de ténèbres, en approchant, je découvris un peuple d'hommes illustres

Je dis à Virgile : « O toi, qui honores les sciences et les arts, enseigne-moi quelles ombres glorieuses règnent dans ce lieu, séparées de la foule des autres âmes. »

Et lui à moi : « La haute réputation qu'ils ont laissée sur la terre leur a valu cette récompense du ciel. »

Une voix se fit ouïr : « Honneur au poète sublime! son ombre absente revient parmi nous. »

La voix se tut : trois personnages majestueux s'avancèrent ; leur visage n'exprimait ni plaisir ni tristesse.

« Regarde, me dit mon guide, celui qui devance les trois autres; il porte une épée d'une main et semble leur prince.

» C'est Homère, poète souverain ; à sa suite marche Horace le satirique ; le troisième est Ovide ; Lucain, le dernier.

» Chacun d'eux mérite comme moi le nom qu'une voix a proclamé : ils me rendent louablement honneur. »

Alors je vis se réunir la merveilleuse école de ce roi du chant sublime qui plane, comme l'aigle, au-dessus des autres poëtes.

Ces augustes personnages s'entretinrent quelque temps; puis ils se tournèrent amicalement vers moi avec un salut dont mon maître se prit à sourire.

Ils m'honorèrent encore davantage en m'accueillant dans leur assemblée; je me trouvai le sixième parmi ces immortels génies.

Nous cheminâmes ensemble jusqu'à la lumière, nos entretiens roulaient sur des choses dont il était beau de parler, comme il convient de les taire à cette heure.

Nous atteignîmes le pied d'un noble château, sept fois environné de hautes murailles, et baigné par un fleuve limpide.

Après l'avoir franchi comme une terre ferme, mes illustres guides passèrent par sept portes, et je les suivis dans une prairie verdoyante

Là, se tenaient d'autres personnages imposants au regard sérieux et calme. Ils parlaient rarement et avec une voix mélodieuse.

Nous nous retirâmes à l'extrémité de la prairie sur une hauteur spacieuse et claire, d'où je pouvais contempler à loisir toutes ces belles âmes.

Là, debout sur le vert émail, me furent montrés les grands esprits. O contemplation pleine de charmes! source inépuisable de ravissements intérieurs!

Je vis Électre, accompagnée d'une troupe de héros, parmi eux je reconnus Hector, Énée, César avec son armure et ses yeux d'épervier.

D'un autre côté, je vis Camille et Penthésilée, et le roi Latinus assis auprès de Lavinie sa fille

Je vis ce Brutus qui chassa Tarquin, Lucrèce, Julie, Marcia, Cornélie, et le sultan Saladin seul à l'écart

Plus haut, je remarquai le maître des savants assis au milieu de sa famille de philosophes.

Tous l'admiraient en lui rendant hommage; Socrate et Platon siégeaient les plus proches du maître

Au dessous, je voyais Démocrite, qui attribue l'origine du monde au hasard, Anaxagore et Thalès, Empédocle, Héraclite et Zénon.

Je voyais Orphée, Tullius, Linus, et le moraliste Sénèque, Dioscoride, excellent observateur de la vertu des plantes;

Ensuite le géomètre Euclide, Ptolémée, Hippocrate, Avicenne, Galien, et le célèbre commentateur Averroes.

Je ne saurais les nommer tous. Mon sujet m'entraîne, et bien des fois les paroles manquent à un tel récit

Virgile et moi nous quittâmes la majestueuse compagnie Mon sage conducteur me ramena par une autre voie hors de cet air pur et tranquille, dans une atmosphère convulsive

Nuit sombre où ne brille aucun rayon.

CHANT V.

Je descendis du premier cercle dans le deuxième: d'une enceinte moins vaste, mais où la douleur plus poignante arrache des cris.

Là, trône en grinçant l'horrible Minos, il pèse les crimes de ceux qui entrent, il les juge, et par le nombre des replis de sa queue il désigne le lieu de leur supplice.

Les âmes coupables se dévoilent tour à tour en sa présence: le noir inquisiteur des damnés marque lequel des neuf cercles doit être leur prison, elles entendent leur arrêt, et sont précipitées dans le gouffre.

« O toi qui pénètres dans le royaume des pleurs, me dit Minos en suspendant son ministère inflexible, crains de t'engager sur la foi de ton guide: méfie-toi du facile accès des enfers.

» — Pourquoi ces cris? lui répondit Virgile: ne t'oppose point à son voyage. On le veut où réside le suprême pouvoir; ne demande rien de plus. »

Déjà commencent à se faire entendre les voix plaintives, d'innombrables gémissements frappent mon âme.

Ce nouveau cercle obscur mugissait comme la mer en courroux, lorsqu'elle est battue des vents contraires.

La trombe infernale qui jamais ne s'apaise entraîne les esprits dans son tourbillon, les roule sans repos, les fouette et les torture.

Quand ils se trouvent devant le souffle vengeur, ils grincent des dents, ils se plaignent, ils se lamentent, ils blasphèment la vertu divine.

J'appris que de semblables angoisses punissaient les âmes charnelles dont la faiblesse asservit la raison aux plaisirs des sens.

Comme leurs ailes emportent les étourneaux arrivant par troupes vagabondes et pressées au temps froid, ce tourbillon emporte les mauvais esprits.

Son vol convulsif les ballotte; ils n'ont aucune espérance d'obtenir une minute de relâche ou un adoucissement à leurs peines.

Telles passent, en chantant leur lai plaintif, les grues formant une longue file dans l'air, telles je vis venir les ombres dolentes portées sur le tourbillon.

« Maître, m'écriai-je, quelles sont les âmes que le vent noir déchire avec tant de violence?

» — La première, me dit-il, gouverna des peuples nombreux et différents de langage. La satisfaction des désirs fut consacrée dans ses lois pour justifier ses honteux débordements.

» C'est la reine Sémiramis, l'épouse et l'héritière de Ninus, elle régna sur la terre où domine le soudan.

» Celle qui l'accompagne coupa la trame amoureuse de sa vie et rompit la foi promise aux cendres de Sichée. Après elle, voici la luxurieuse Cléopâtre. »

Je vis Hélène, source de tant de maux, le grand Achille, qui eut aussi à combattre l'amour, Pâris, Tristan, et plus de mille ombres dont l'amour a causé la fin.

Je restai tout à la fois éperdu de saisissement et de pitié, lorsque mon sage maître m'eut nommé en me les montrant les anciennes dames et les cavaliers, victimes de ce cruel sort.

« Poète, dis-je à mon guide, je voudrais bien entretenir ces deux ombres qui volent ensemble et paraissent si légères au vent. »

Et lui à moi : « Attends qu'elles approchent davantage, alors, au nom de l'amour qui les mène, appelle-les, elles viendront. »

Sitôt que le tourbillon les dirigea vers nous, j'élevai la voix : « Ames désolées, si nul obstacle ne vous arrête, venez nous entretenir un instant. »

Comme deux colombes, attirées par un même désir, s'élancent vers leur doux nid d'une aile rapide et sûre...

Les deux ombres, se séparant de la troupe où était Didon, traversèrent la nuit orageuse pour répondre à mon appel affectueux.

« Être gracieux et compatissant, tu daignes nous visiter dans cette obscure tourmente, nous dont le sang a rougi la terre.

» Si nous étions aimés du souverain des mondes, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as eu pitié de notre amère souffrance.

» Parle, nous t'écouterons ou nous te parlerons, suivant ton vœu, des choses qu'il te plaira savoir, tandis que le vent cesse de mugir.

» Ma contrée natale est voisine du golfe où le Pô descend avec tous les fleuves, ses compagnons, pour se perdre dans la mer.

» Amour, si prompt à captiver les cœurs tendres, embrasa cet infortuné pour la beauté du corps qui me fut ravi, ô souvenance désespérante !

» Amour, qui ne dispense nul être aimé d'aimer, m'attacha par l'indissoluble nœud d'une même ivresse à mon ami ; comme tu le vois, jamais il ne m'abandonne.

» Amour nous a conduits au même trépas. Le cercle de Caïn attend celui qui nous arracha la vie. » Ainsi parlèrent ces deux ombres.

Dès que j'eus écouté le récit de leurs blessures, je demeurai longtemps le visage incliné, sans mouvement : « A quoi penses-tu ? me dit Virgile.

» — Hélas ! murmurai-je, combien d'ineffables songes, de brûlants désirs les ont menés au lac de douleur ! »

Je m'adressai de nouveau à ces deux ombres en leur disant : « Fran-

çoise, ton martyre me remplit de compassion et de tristesse; il fait couler mes larmes

» Dis-moi, à l'époque des tendres soupirs, par quels signes et comment amour vous a-t-il laissé connaître vos sympathies naissantes? »

Elle à moi : « L'image du bonheur évanoui se change dans l'infortune en la douleur la plus grande. Ton sage maître le sait bien

» Mais puisque tu souhaites apprendre l'origine de notre amour, tu me verras pleurer et parler tout à la fois en te la racontant.

» Nous lisions un jour par distraction les aventures de Lancelot, et comment il s'enamoura. Nous étions seuls, sans aucune défiance

» Plusieurs fois pendant cette lecture nos yeux humides se cherchèrent, et notre visage changea de couleur; un seul passage décida de notre avenir.

» Quand nous vîmes le doux sourire de l'amante couvert par le baiser de l'amant, celui qui ne sera jamais séparé de moi, tout tremblant, me baisa la bouche.

» Le livre et son auteur devinrent pour nous un autre Galléhaut, ce jour-là nous ne lûmes pas davantage »

Tandis que l'une des deux âmes s'exprimait de la sorte, l'autre éclatait en sanglots : dans l'excès de mon émotion, je me sentis prêt à mourir,

Et je tombai, comme tombe un corps inanimé.



CHANT VI.

En recouvrant mes esprits égarés par la tristesse et la pitié dont m'avait rempli le sort de mes deux proches, je vis de nouveaux supplices.

De nouveaux suppliciés se présentèrent dans toutes les voies et sous toutes les formes à mes yeux.

Je suis dans le troisième cercle, inondé d'une pluie froide, lourde, maudite, éternelle, tombant à flots monotones et réguliers.

Une grosse grêle, une eau noirâtre et de la neige, découlent par torrents sous le ciel ténébreux ; la terre qui les reçoit, infecte.

Là, Cerbère, monstre féroce, aboie de sa triple gueule contre les damnés en butte à l'horrible déluge.

Ce monstre a les yeux enflammés, les poils noirs et gras, le ventre large, les pattes armées de griffes ; il écorche et lacère impitoyablement les esprits.

Leurs troupes misérables hurlent comme des chiens sous la pluie, et se font tour à tour un rempart de leurs corps agités en divers sens.

Dès que Cerbère nous aperçut, le reptile infernal ouvrit sa triple gueule, et nous montra ses défenses ; tous ses membres se hérissèrent.

Mon guide prit de la terre avec ses deux mains, et à pleine poignée la jeta dans les gorges voraces de la bête.

Tel s'apaise un dogue furieux en mordant sa pâture, qu'il s'empresse de dévorer à l'écart.

Tel le démon Cerbère ferma ses mâchoires immondes dont les aboiements étourdissent les âmes condamnées à les ouïr

Nous passions à travers les ombres que la lourde pluie accable, et nous posions nos pieds sur ces fantômes qui paraissent des corps.

Toutes gisaient à terre, hors une seule Cette ombre, en nous voyant passer devant elle, se leva promptement pour s'asseoir

« O toi, que l'on conduit à travers ces abîmes, reconnais-moi, dit-elle, si tu le peux. Tu naquis avant l'heure de ma fin. »

Je lui répondis « L'angoisse que tu endures te rend peut-être méconnaissable Il ne me semble pas t'avoir vue ailleurs.

» Apprends-moi qui tu es, toi, plongé dans un séjour si morne, et voué à une pareille torture, la plus affreuse ou du moins la plus insupportable »

L'ombre se mit à dire « Ta cité envieuse, d'où le venin déborde comme d'un sac, m'abrita en ses murs, où je coulai des jours sereins

» Vos citoyens m'appelèrent Ciacco. Je me traîne étendu sous l'éternelle pluie, parmi d'autres âmes non moins tristes, nous expions tous le mortel péché de la gourmandise »

Il se tut et je lui répondis « Ciacco, ta souffrance me touche jusqu'aux pleurs. Mais, quel sera le destin de cette ville désunie?

» Dis-le-moi, si tu le sais. Y respire-t-il un juste? Dis par quelle source la discorde est entrée dans nos foyers, caverne des factions

» — Écoute, reprit-il après un long débat, ils verseront le sang, le parti sauvage chassera l'autre parti, atteint de pertes multipliées

» Après trois révolutions du soleil, le vainqueur sera défait à son

tour, et le parti d'abord vaincu triomphera par le secours d'un prince, aujourd'hui simple spectateur.

» Cette faction régnera longtemps, le front haut, et courbera ses ennemis sous un joug pesant. J'en pleure et j'en ai honte.

» Deux justes restent dans la ville, et n'y sont pas écoutés : l'orgueil, l'envie et l'avarice ont allumé leurs torches dans les cœurs. »

Ciacco cessa de proférer ses douloureuses prédictions. Je lui dis : « Daigne m'instruire et me parler encore, je t'en conjure.

» Où sont Farinata et Tegghiajo qui vécurent si probes, Jacobo, Arrigo et Mosca, et tant d'autres génies vertueux consacrés au bien ?

» Comment les découvrir ? en quel lieu ? le royaume divin leur verse-t-il ses nectars ou l'enfer ses poisons ? »

Ciacco repartit : « D'autres crimes les ont exilés dans un cercle plus profond, où gisent des âmes plus noires ; là tu les verras, si tu oses y descendre.

» Mais, quand tu retourneras dans le doux monde, rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de mes compatriotes ; je ne te dis plus rien, et ne te répondrai plus. »

Ses yeux fixes devinrent obliques. Il me regarda un peu, pencha la tête, et s'abîma parmi les autres aveugles.

« Il ne se relèvera plus, me dit mon guide, qu'au son de la trompette de l'ange, le jour où apparaîtra le puissant destructeur du mal.

» Chacun retrouvera en ce jour sa triste tombe, reprendra sa chair et sa figure, et entendra la sentence qui doit retentir dans l'éternité. »

Ainsi nous traversâmes lentement ce sale mélange d'ombres et de pluie, en conversant de la vie future.

Je me pris à dire : « Maître, les tourments des maudits croîtront-ils après l'arrêt suprême ? Seront-ils moindres ou aussi aigus ? »

Virgile me répondit « Souviens-toi de ta science et de ses enseignements ; plus un être est parfait, plus il sent son bonheur ou son malheur.

» Quoique la race déshéritée ne doive jamais parvenir à la vraie perfection, elle espère en être plus proche après le jugement. »

Pendant ces entretiens, dont je ne rapporte qu'une partie, nous achevions de parcourir le cercle, et nous arrivâmes au point où la route s'abaisse.

Là, nous trouvâmes Plutus, le grand ennemi.



CHANT VII.

« *Pape Satan, Pape Satan! Aleppe!* » cria Plutus d'une voix discordante. Le sage bienfaisant, pour qui nulle science ne fut close, me dit :

« Ne t'effraye point ; ce démon, malgré son pouvoir, ne saurait te fermer l'entrée du nouveau cercle. » Ensuite, se tournant vers ce monstre aux lèvres difformes, il l'apostropha :

« Tais-toi, loup maudit ! consume-toi dans ta rage intérieure. Notre course à travers l'abîme est écrite là-haut où Michel foudroya la rébellion. »

A ces mots, la bête méchante s'abattit comme la voile enflée se renverse, quand la rafale a brisé le mât.

Nous descendîmes dans la quatrième cavité. Nous contemplions de plus près la rive desolée où s'engouffrent les crimes de l'univers.

O justice de Dieu ! Quels fléaux de vengeance et de douleurs se déployèrent à ma vue ! Pourquoi nos fautes soulèvent-elles tant de supplices !

Comme sur l'écueil de Charybde, les vagues se heurtent contre les vagues, ici les damnés s'entrechoquent plus nombreux.

Divisés en deux troupes, ils roulaient avec un long râle des fardeaux de tout l'effort de leur poitrine, et se frappaient les uns les autres.

Chaque fois qu'ils se rencontraient au milieu du cercle, ils s'écriaient

en s'enfuyant tour à tour : « Pourquoi retiens-tu, et pourquoi jettes-tu? »

Les damnes tournaient ainsi en se partageant l'enceinte ou ils répétaient leur choc et leur injurieuse clameur dans une lutte incessante.

Le cœur ému, je dis à mon maître : « Quels sont ces malheureux? Ont-ils été ministres de la religion, ceux que je vois à notre gauche avec la tête chauve? »

Et lui à moi : « Tous ces esprits se sont égarés dans la vie première pour avoir jugé faussement du prix des richesses.

» Leur cri te l'indique assez distinctement, quand tu les vois se heurter aux deux points du cercle où leur vice contraire les sépare.

» Ceux qui n'ont pas de cheveux ont été des clercs, des papes, ou des cardinaux asservis en esclaves au joug de l'avarice.

» — Maître, dis-je aussitôt, parmi les esprits dont cette passion a souillé l'origine, j'en devrais reconnaître plusieurs. »

Et lui à moi : « Ne l'espère pas : ils sont tous défigurés sous le masque du vice honteux qui déshonora leurs jours.

» Avares et prodigues doivent lutter éternellement dans le cercle. Ceux-ci renaîtront du sépulcre, le poing fermé, ceux-là, les cheveux rasés.

» Ils ont perdu le monde céleste, les uns pour avoir enfoui, les autres pour avoir dissipé leur trésor. Cette lutte éternelle, voilà leur châtiment ; spectacle plus éloquent mille fois que mes discours.

» O mon fils ! combien s'évanouit vite la vaine fumée des biens commis à la fortune, biens périssables, fol orgueil et dispute de la race humaine !

» Tout l'or qui éclate sous la lune, ou y éclatait autrefois, ne saurait donner une minute de repos à une seule de ces âmes fatiguées.

» — Maître, dis-je encore, daigne m'apprendre quelle est cette for-

tune si puissante? Comment tient-elle en d'invisibles serres toutes les richesses du monde? »

Et lui à moi « Créatures insensées, quelle ignorance vous aveugle! Or, je veux te nourrir de ma doctrine

» La suprême intelligence, en créant les cieux, leur assigna des flambeaux conducteurs. Par eux la lumière également distribuée brille dans chaque partie des sphères

» A la même voix, une puissance régulatrice vint s'asseoir au trône des splendeurs terrestres,

» C'est elle qui, promenant de peuple en peuple et de race en race la honte ou la gloire, trouble à son gré les conseils de l'humaine prudence

» Par cette loi mystérieuse, invisible comme le serpent sous l'herbe, un empire s'élève et un autre décline

» Au-dessus des jugements de notre savoir, elle gouverne, juge et poursuit son règne, comme les autres grandes déités, ministres du Créateur

» Ses changements n'ont pas de trêve; la nécessité précipite sa marche rapide et ses révolutions perpétuelles

» Souvent des ingrats, pour prix de ses bienfaits, ont crucifié son image, au lieu de louanges, elle a reçu des malédictions

» Mais, sourde aux blasphèmes, calme parmi les autres créatures supérieures, l'inaltérable essence imprime le mouvement à sa sphère et jouit de sa béatitude

» Maintenant, descendons vers des tableaux plus affreux. Nos moments sont comptés. Déjà baissent les étoiles qui montaient lors de notre départ »

Nous traversâmes le cercle jusqu'à l'autre bord, non loin d'une source bouillante dont les vagues obscures vont grossir le ruisseau où elles s'épanchent

Là, nous entrâmes dans un autre sentier plus bas que l'ancien, toujours suivis par l'onde noire, sans aucun reflet d'azur.

Un marais appelé Styx est formé par ce ruisseau lugubre, lorsqu'il dégorge au penchant des plages grises et infectes.

En fixant mes regards attentifs, j'aperçus, dans la vase, des âmes fangeuses, nues, et les traits irrités; elles se frappaient des pieds, de la tête, des mains et se déchiraient la chair par mille morsures.

« Tu vois, mon fils, me dit le bon maître, les âmes de ceux que la colère a dominés. Sache encore qu'une race damnée se lamente sous les flots noirs dont elle fait visiblement bouillonner la surface. »

Plongées dans le bourbier, les âmes soupiraient : « Nous fûmes toujours tristes dans l'atmosphère douce réjouie par le soleil; un vertige intérieur nous voilait sa clarté sereine.

» A cette heure, nous buvons l'amertume dans le lac noir. » Leurs langues embarrassées par l'épais limon balbutiaient imparfaitement cet hymne de douleur.

Nous explorions l'enceinte du marais fétide, entre l'étang et la rive stérile, les yeux attachés sur les malheureux qui avalaient la fange.

Enfin nous atteignîmes le pied d'une tour.



CHANT VIII.

Avant d'arriver au pied de la tour géante, nos yeux avaient été attirés par deux flammes subitement allumées sur son faîte.

Une troisième flamme répondait à ce double signal de la cime d'une autre tour, à peine visible dans l'éloignement.

Je m'adressai à mon maître, cet océan de savoir : « Quelle main, lui demandai-je, élève ces signaux, et que nous présagent-ils? »

Et lui à moi : « Tu peux apercevoir déjà le démon qui fend les ondes nébuleuses, si les vapeurs ne te le dérobent pas. »

Jamais flèche agile lancée par la corde d'un arc n'égala le vol d'une petite nacelle qui voguait vers nous sur les eaux; un seul rameur la gouvernait en criant : « Te voilà donc, âme félonne!

» — Phlégias! Phlégias! lui dit mon maître, tu cries en vain cette fois; nous ne resterons avec toi que le temps de traverser le Styx. »

Pareil à l'homme qui se désole en se voyant trompé dans son attente, Phlégias gémit, contenant sa colère sourde.

Virgile entra dans la barque et m'y fit descendre; elle ne sembla chargée que lorsqu'elle porta le poids de mon corps.

A peine mon guide et moi nous l'eûmes touchée, la proue antique sillonna les eaux plus profondément que sous les autres passagers.

Tandis que nous parcourions le fleuve marécageux de la mort, une

ombre souillée de fange apparut et me dit : « Qui es-tu, toi qui viens ici avant l'heure? »

Et moi : « Je passe et n'habite point l'empire des ombres. Quel es-tu toi-même, dont l'aspect s'offre si dégoûtant? »

L'ombre me répondit : « Tu le vois; je suis un de ceux qui pleurent dans les ténèbres. »

Et moi à lui : « Pleure à jamais, ombre maudite. Je te reconnais sous ton masque bourbeux. »

Aussitôt l'ombre étendit ses deux mains vers la barque, mon prudent maître la repoussa en disant : « Va loin d'ici avec les autres chiens immondes. »

Ensuite, jetant ses bras autour de mon cou, il m'embrassa et s'écria : « Âme saintement dédaigneuse, bénie soit la noble femme qui t'a conçue!

» Cet esprit arrogant fut gonflé d'orgueil dans le monde, aucune vertu n'a honoré sa mémoire : voilà pourquoi il est toujours furieux.

» Combien de rois superbes, dieux mortels, seront un jour engloutis dans la boue, comme de vils pourceaux, ne laissant après eux qu'une chaîne d'opprobre!

» — Maître, repris-je, avant de quitter le lac je voudrais voir ce coupable plongé dans l'impur marais. »

Et lui à moi : « Ton désir sera satisfait. » Bientôt, il fut assailli par la troupe des âmes fangeuses, ô divine Providence!

Toutes criaient : « A Philippe Argenti! » L'orgueilleux Florentin, dans un accès frénétique, se déchirait de ses propres dents.

Nous le laissâmes en proie à sa furie. Tout à coup, des sons plaintifs vinrent frapper mon oreille, et je portai mes regards au loin.

Le bon maître me dit : « Mon fils, nous allons découvrir la ville qui

s'appelle Dite, séjour dévolu au malheur et peuple par une grande foule.

Et moi : « Maître, déjà je distingue au fond de la vallée ses tours vermeilles comme si elles s'échappaient de la flamme. »

Il ajouta : « L'éternel incendie qui les consume au dedans leur imprime cette couleur rouge réfléchie par les cercles inférieurs. »

Nous pénétrâmes dans les fossés profonds creusés autour de la terre désolée ; ses murailles paraissaient de fer.

Après de longs circuits, nous abordâmes à un endroit où le nocher nous cria : « Sortez, voici l'entrée ! »

Sur les portes, plus de mille de ces rebelles tombés des cieux comme une pluie, murmuraient avec colère : « Qui marche, sans le sceau de la mort, dans le royaume des morts ? »

Au signe de mon maître, ils réprimèrent à demi leur courroux : « Viens toi seul, et qu'il s'en retourne seul par sa folle route, s'il le peut, le hardi profanateur de ce royaume.

» Pour toi, son guide, tu demeureras dans notre contrée obscure » Juge, lecteur, si j étais rassuré au bruit de leurs discours maudits. Je crus ne jamais revoir la terre.

» O mon guide chéri, tu m'as plus de sept fois rendu la confiance et sauvé des périls les plus sinistres ; ne m'abandonne point. S'il m'est défendu d'avancer, hâtons-nous de retrouver nos traces.

» — Sois sans crainte, me repartit le fidèle conducteur, nul ne peut nous clore le passage. Un plus puissant nous l'a frayé.

» Attends-moi ici. Ranime ton énergie chancelante et nourris-toi d'espoir, je ne t'abandonnerai point dans le monde infernal. »

Là dessus, mon doux poète me quitta, en proie à mille anxiétés, à mille incertitudes. Je n'entendis rien de sa conférence avec les rebelles ; mais ils ne tardèrent point à courir en tumulte vers la ville.

Nos ennemis fermèrent les portes sur le bon maître. Il revint, à pas

lents, la figure abattue, gémissant, au milieu de ses soupirs : « Qui m'a refusé l'entrée des maisons de douleurs ? »

Et à moi : « Ne t'alarme point de mon agitation ; je vaincrai cette épreuve, malgré les rebelles qui s'assemblent dans la cité pour la défendre

» Leur insolence n'est point nouvelle. Une porte moins secrète en fut le théâtre, et cette porte n'a plus roulé depuis sur ses gonds fracassés

» Tes yeux ont interrogé son inscription funèbre. Mais loin de la porte de deuil, un être supérieur franchit la montagne et traverse les cercles ;

» Par lui la ville nous sera ouverte. »



CHANT IX.

Le sage de Mantoue, lisant ma récente frayeur sur mon front décoloré, s'efforça de dissimuler son trouble.

Inquiet, il s'arrêta dans l'attitude d'un homme qui écoute; car la vue ne pouvait s'étendre loin dans l'atmosphère brumeuse, voilée d'épais nuages.

« Nous devons l'emporter dans ce combat, murmura-t-il, sinon... un tel appui s'est offert..... combien il me tarde que ce secours nous arrive! »

Ces mots entrecoupés, se heurtant l'un l'autre, accrurent mon émotion; je leur prêtais un sens peut-être plus affligeant que la secrète pensée de mon maître.

Je lui fis cette question : « Jamais au fond de la triste conque est-il descendu un esprit du premier cercle, où l'on a pour seul tourment de perdre l'espérance? »

Il me répondit : « Les habitants des limbes visitent rarement le chemin où je marche. Toutefois la cruelle Erichtho, par qui les ombres étaient rappelées dans leurs corps, jadis me força d'y descendre.

» Depuis peu de temps, mon âme avait quitté sa froide dépouille, par la conjuration de la magicienne, je pénétrai dans ces murailles maudites pour en tirer un esprit du cercle de Judas.

» Ce cercle est le plus profond, le plus obscur, le plus éloigné du

ciel qui environne tout Je connais la route, sois donc tranquille

» L'impur marais, dont l'haleine infecte l'air, baigne la cité de lamentations où nous ne pouvons désormais entrer sans violence »

Il me tint d'autres discours dont je n'ai point gardé la mémoire, mon attention était attirée vers la tour géante couronnée de flammes.

Là je vis brusquement se dresser trois furies infernales, teintes de sang. Elles avaient des membres et des gestes de femme.

Des hydres verdâtres ceignaient leurs corps, leurs chevelures de serpents et de cérastes s'entortillaient autour de leurs tempes hideuses.

Mon guide reconnut les suivantes de la reine des éternelles douleurs : « Regarde, me dit-il, les féroces Érinnys.

» A gauche, tu aperçois Mégère, celle qui pleure à droite est Alecto, au milieu, Tisiphone. » A ces mots, il se tut

De leurs ongles, les trois furies se déchiraient la poitrine, elles se battaient avec les mains. A leurs cris retentissants, je me serrais contre le poëte, par défiance de leur rage

« Que Méduse paraisse et nous le changerons en pierre, criaient-elles toutes en regardant en bas. Nos vengeances n'ont pas assez puni l'audacieux Thésée, violateur de nos domaines

» — Détourne-toi, et tiens tes yeux fermés, si Gorgone venait à se montrer, tu n'aurais aucun espoir de remonter au séjour de la lumière »

Ainsi parla le maître, et il me fit tourner le visage, et ne s'en reposant pas sur ma prudence, il mit ses mains devant mes yeux

O vous qui avez l'entendement sain découvrez la doctrine cachée sous le voile de ces vers étranges!

Déjà, par les eaux mortes, se répandait un grand bruit, messager d'épouvantement, dont tremblaient les deux rives

Tel, sous un ciel embrasé, l'ouragan secoue la forêt mugissante,

brise les rameaux, disperse les fleurs arrachées; superbe et poudreux, il chasse devant sa course impétueuse les troupeaux et les pâtres.

Alors Virgile, écartant ses mains, me dit : « Porte tes regards vers l'endroit où la vapeur plus malfaisante couvre la surface écumeuse. »

Semblables aux grenouilles qui s'éparpillent devant la couleuvre ennemie, et s'enfoncent à travers l'onde, jusque sous la vase;

Plus de mille âmes damnées fuyaient devant un être inconnu qui traversait le Styx à pied sec.

Loin de son visage, il repoussait l'air opaque avec sa main et ne semblait pas éprouver d'autre fatigue.

Je devinai en lui un envoyé du ciel. Je regardai mon maître; il me fit signe de m'incliner en silence.

Ah! quel dédain éclatait sur la face de l'ange! Il arriva près de la porte, et, avec une baguette, l'ouvrit sans aucun obstacle.

« O démons, précipités de l'empire céleste, s'écria-t-il sur l'horrible seuil, comment s'est nourrie en vous une telle arrogance?

» Pourquoi vous révolter contre la puissance invincible? Elle a tant de fois augmenté vos supplices!

» Que sert de braver le destin! Votre dogue infernal, il vous en souvient, conserve encore les marques de sa résistance, sur le cou et sur la gueule. »

Après cela, l'ange reprit la route fangeuse sans nous adresser la parole, et comme preoccupé d'autres soins.

Et nous, rassurés par l'auguste message, nous dirigeâmes nos pas vers la terre de Dité.

Nous y parvînmes sans effort. Je promenais mes regards curieux dans l'étendue, pour découvrir le sort de ses captifs.

J'aperçus à droite et à gauche une immense campagne pleine de douleurs et de cruelles tortures.

Comme aux environs d'Arles, où le Rhône est stagnant; comme à Pola, près du Quarnaro, qui arrose les frontières de l'Italie, des sépulcres jonchent le terrain inégal,

De même, ici des sépulcres s'élevaient de toutes parts mais ceux-là présentaient un appareil plus effrayant

Les tombeaux étaient séparés par des flammes et y devenaient plus brûlants que le fer le plus rouge dans la fournaise industrieuse

De leurs couvercles soulevés s'échappaient mille gémissements pitoyables, tels se lamentent les pauvres suppliciés.

« Maître, dis-je à mon guide, quels sont les infortunés ensevelis dans ces arches, et qu'on devine à leurs soupirs douloureux? »

Et lui à moi : « Là, vivent les hérésiarques et les partisans de toutes sectes Ces tombes sont beaucoup plus remplies que tu ne peux le croire

» Ici le coupable est englouti avec son semblable, et les tombes sont plus ou moins ardentes » Alors il tourna vers la droite

Nous passâmes entre les sépulcres et les hautes murailles



CHANT X.

Je suivais mon maître dans un étroit sentier, entre les murs de la terre maudite et les tombes des victimes.

« O magnanime vertu, m'écriai-je, qui m'entraînes irrésistiblement à travers les cercles impies, parle-moi et satisfais mes désirs.

» Ne pourrai-je voir les âmes captives dans les sépulcres? tous les couvercles sont levés, et rien ne nous en interdit l'approche.

» — Ils seront tous fermés, répondit le sage, quand les morts y rentreront pour jamais, après avoir repris leur chair dans Josaphat.

» De ce côté, gît le cimetière d'Épicure et de ses nombreux sectateurs, dont la doctrine enseignait que l'âme périt avec le corps.

» Va dans son enceinte, on y satisfera promptement la demande que tu m'adresses et le désir que tu me caches.»

Et moi : « Bon maître, la réserve dictée par tes leçons commande seule mon humble silence. »

— « Toscan, au langage modeste, toi qui parcours, plein de vie, la cité de feu, daigne suspendre ta marche.

» Ton accent m'annonce un fils de la noble ville à laquelle je fus peut-être trop fatal. »

Ces paroles sortirent subitement d'un tombeau ; je reculai tremblant près de mon guide.

a

Et lui à moi : « Que fais-tu? tourne les yeux; examine Farinata, dressé dans son cercueil, tu le verras de la ceinture à la tête. »

J'avais déjà mon regard fixé sur le sien, et je le voyais debout, élevant son front superbe, comme s'il eût bravé l'enfer.

Mon guide courageux me poussa vivement vers lui au milieu des sépultures en disant : « Que tes paroles soient claires et brèves. »

Sitôt que j'eus touché le seuil de sa tombe, le damné me jeta un coup d'œil et m'interpella d'un air hautain : « Quels furent tes ancêtres? »

Et moi, qui voulais lui complaire, je m'expliquai sans déguisement. Il fronça le sourcil et ajouta :

« Tes pères ont été mes cruels ennemis, ceux de ma famille et de tous les miens; aussi je les ai bannis deux fois.

» — S'ils furent chassés de leur patrie, lui répliquai-je, ils s'y rétablirent autant de fois; c'est un art que les tiens exilés n'ont pas su conquérir. »

Lors, vers la partie où la tombe était découverte, surgit la tête d'une autre ombre qui semblait s'être posée sur ses genoux.

Le fantôme regarda autour de moi comme pour chercher quelqu'un, et quand son espoir se fut éteint, il me dit tout en pleurs :

« La puissance du génie t'aura ouvert cette noire prison? Où est mon fils, et pourquoi ne l'aperçois-je pas à tes côtés? »

Et moi à lui : « Je ne viens point par mon seul pouvoir, le sage qui me dirige est là près de nous; peut-être votre Guido dédaigna-t-il trop ce maître sublime. »

Ses paroles et son genre de supplice m'avaient révélé le nom de cette ombre, ma réponse fut précise.

Se dressant soudain, le fantôme : « Comment as-tu dit? *Dédaigna*.

ne respire-t-il pas encore? la douce lumière ne frappe-t-elle plus ses yeux? »

Comme je tardais à lui répondre, il tomba, renversé dans son cercueil, et ne se montra plus.

La grande ombre de Farinata se tenait toujours dans la même attitude, immobile et impassible.

« La défaite des miens, dit-il en continuant son premier discours, me tourmente plus que ma couche de feu.

» Avant que la reine des enfers ait rallumé cinquante fois sa pâle figure, tu sauras combien l'art du retour est difficile.

» A présent, s'il est vrai que tu revoies le doux monde, dis-moi quelles haines implacables de ton peuple poursuivent les miens dans chacune de ses lois.

» — Le vaste carnage qui a vêtu l'Arbia d'un manteau rouge, lui repartis-je, excite ces funestes imprécations dans notre temple. »

Farinata secoua la tête en soupirant : « Je n'étais pas seul, dit-il, à l'Arbia, et j'avais certes trop de motifs pour me joindre aux ennemis de Florence.

» J'étais seul, quand on proposa unanimement de l'anéantir; c'est moi qui la défendis avec un visage intrépide.

» — Ah! lui dis-je, puisse ta race resplendir un jour de son ancien éclat! toutefois, je t'en prie, dissipe le doute où s'égare ma pensée.

» Si je ne me trompe, vous lisez facilement dans l'avenir, tandis que le présent demeure voilé pour vous? »

Lui : « Pareils à ceux dont la vue est affaiblie, nous découvrons les choses lointaines; la Providence nous réserva cette faculté.

» Quand les événements approchent ou existent, notre intelligence s'éclipse. Si de nouveaux morts ne viennent nous en instruire, nous ignorons ce qui se passe sous le soleil.

» Notre seconde vue s'éteindra, tu dois le comprendre, le jour où sera close la porte de l'avenir. »

Et moi, pénétré de repentance : « Apprenez au fantôme disparu si vite, que son fils habite encore parmi les vivants.

» Le doute où j'étais plongé tout à l'heure a seul enchaîné ma langue au moment de répondre. »

Déjà me rappelait mon maître. Je priai donc rapidement l'illustre mort de me nommer ses autres compagnons de douleur.

« Je suis couché ici, au milieu de plus de mille ombres. Là, dans ce sépulcre, est le second Frédéric, et là, le cardinal ; je me tais sur les autres. »

Cela dit, le fantôme s'enfonça dans sa tombe. Repassant dans mon esprit ses prédictions menaçantes, je me dirigeai vers l'antique poète.

Nous continuâmes notre voyage ; le maître me demanda en chemin : « Pourquoi es-tu si troublé ? » Je lui en avouai la cause.

« Conserve, reprit-il, dans ton âme un long souvenir des oracles rendus par cette lèvre ennemie ; mais retiens mon avertissement. » Et il leva le doigt.

« Quand tu paraîtras devant la douce immortelle dont les yeux ineffables lisent dans les mystères les plus cachés, tu connaîtras le secret de ton destin. »

Or, à droite, loin des murailles, vers le centre, nous marchâmes par un ravin qui aboutit à une vallée.

Lieu bas d'où s'exhalait une odeur fétide.

CHANT XI.

Sur les confins d'une rive sauvage, formée par un cercle d'énormes pierres fracassées, nous arrivâmes au-dessus d'un gouffre plus redoutable

D'horribles vapeurs s'échappaient du creux de l'abîme, pour nous en garantir, nous nous abritâmes derrière le couvercle d'un grand tombeau.

Il portait cette inscription : « Je renferme le pape Anastase, que Photin entraîna hors de la voie droite. »

« Il faut descendre ici lentement, afin d'accoutumer peu à peu nos sens à cette triste odeur ; plus tard nous n'y ferons pas attention. »

Ainsi parla le maître, et moi : « Charme notre pèlerinage par tes leçons, pour que le temps ne s'écoule pas sans profit »

Et lui : « Telle est ma pensée, mon fils, écoute donc : au milieu de ces roches, trois cercles vont se rétrécissant de degré en degré comme ceux que tu as quittés

» Tous sont pleins d'âmes maudites ; sache pourquoi et comment elles y gémissent, il te suffira de les voir.

» L'injustice est la fin de tout mal condamné par le ciel ; on y arrive, en blessant son prochain, ou par la violence, ou par la fraude

» La fraude, mal inhérent à la nature humaine, irrite Dieu davan-

tage, par ce motif, les fourbes, placés au-dessous, éprouvent le plus dur supplice.

» Tout le premier cercle enferme les violents; il est construit et divisé en trois girons, car la violence peut être exercée envers trois sortes de personnes.

» Envers Dieu, envers soi, envers son prochain : ou dans leur personne ou dans leurs biens, comme tu vas le sentir.

» Envers son prochain, par la mort ou des blessures douloureuses; dans ses biens, par la ruine, l'incendie ou le vol.

» Donc les homicides, ceux qui se rendent coupables de blessures, les brigands, les incendiaires, sont flagellés dans le premier giron.

» Un homme peut avoir tourné une main violente contre lui-même ou contre ses biens; il est juste qu'il subisse son châtiment dans le deuxième giron, sans espoir d'un sort meilleur.

» Ainsi de l'insensé qui s'exile volontairement du monde où tu vis, qui joue, dissipe ses richesses, et pleure, lorsqu'il aurait dû se réjouir.

» On commet la violence envers la Divinité, en la reniant dans son cœur, en blasphémant contre elle, en maudissant la nature et ses bienfaits.

» Voilà pourquoi le plus petit giron tient scellés de son empreinte Sodome et Cahors, et quiconque, méprisant Dieu, l'injurie dans ses discours et dans son cœur.

» La fraude laisse des remords à toute conscience; l'homme en peut user envers l'homme qui lui livre sa foi et envers celui qui se défie.

» Cette seconde fraude brise le lien d'amour que la nature créa pour unir les êtres; le deuxième cercle châtie de tels crimes et de tels coupables.

» Là sont les hypocrites, les flatteurs, les sorciers, les faussaires, les voleurs, les simoniaques, les artisans de fourbes et de débauches, et tous les gens tachés de pareilles souillures.

» La première fraude détruit à la fois l'amour et la confiance, double lien de la nature, et la sainte amitié, leur compagne.

» Voilà pourquoi dans le plus petit cercle, centre de l'univers et fondement de Dité, quiconque a trahi, subit d'éternels rongements. »

Et moi : « Maître, ton discours m'explique très-clairement, dans sa division, cet abîme et la race qui le peuple.

» Or, daigne m'en instruire : Ceux qui sont plongés dans le marais, ceux qu'emporte un tourbillon, ceux que la pluie frappe, ceux qui se heurtent avec des injures amères,

» Pourquoi ne sont-ils pas punis dans les catacombes de feu, s'ils ont allumé le céleste courroux? sinon, pourquoi leurs tourments variés? »

Et lui à moi : « Ton esprit délire-t-il, contre sa coutume, ou quelle distraction absorbe ta pensée?

» Ne te souvient-il plus des hautes doctrines que tu as puisées dans tes études! elles t'ont défini les trois penchants réprouvés par Dieu, et les degrés qui les séparent :

» Incontinence, malice, et stupide bestialité! De ces trois fautes, la première, moins grave, offense moins l'Être suprême. Cette distinction doit t'éclairer sur le reste.

» Tu comprendras pourquoi, dans les ténèbres extérieures, d'autres pénitents vivent séparés de ces âmes criminelles, et comment l'immuable justice pèse moins sur eux.

» — O flambeau, m'écriai-je, tu dissipes les ombres de notre esprit, ta sagesse me communique des fruits agréables, de salutaires leçons. Il m'est aussi précieux de douter que de savoir.

» Encore une fois, daigne trancher un dernier nœud, et m'expliquer comment l'usure outrage la bonté souveraine.

» — La philosophie, me répondit-il, enseigne sous plusieurs formes, à ses disciples, que la nature tire sa source de l'intelligence divine, et de son art créateur.

» **Interroge** la science des choses ; elle t'apprendra cette seconde **notion** sans feuilleter beaucoup de pages ;

» **L'art** humain s'applique à suivre la nature, comme le disciple son **maître** ; l'art humain est donc le petit-fils de Dieu.

» **La Genèse**, si elle se réfléchit dans ta mémoire, te révèle la double **fonction** des deux principes sacrés : la nature et l'art. C'est la nature qui **nous** donne la vie, et l'art vient achever son œuvre.

» **L'usurier** embrasse une autre voie : il méprise la nature, et l'art, son **noble** frère, et place ailleurs ses viles espérances.

» **A présent**, suis-moi, car une course nouvelle m'attire. Le signe des **poissons** gravite à l'horizon, le chariot se renverse sur le corus ;

» **Et plus** loin le sentier rocailleux incline. »

CHANT XII.

L'endroit par où il fallait descendre le précipice était si impraticable d'un aspect si dévasté, qu'il épouvanterait le regard.

Telle cette ruine qui tomba dans les flots de l'Adige, en deçà de Trente, soit par l'effet d'un bouleversement souterrain, soit faute d'appui ;

De la cime du mont où elle s'ébranla, jusqu'à la plaine, la roche est béante ; elle ne pouvait offrir aucune issue pour venir de la hauteur.

Telle la pente de ce précipice. Sur le sommet du roc entr'ouvert, gisait le monstre, opprobre de la Crète, qui fut conçu dans la fausse génisse.

En nous voyant il se mordit comme celui que dévore une colère concentrée. Mon guide lui cria :

« Ton visiteur n'est point le chef d'Athènes par qui tu fus immolé sur la terre. Éloigne-toi, monstre ! il vient, non instruit par ta sœur, mais pour contempler vos châtiments. »

Tel un taureau blessé à mort fléchit du côté où il a reçu le coup fatal, et bondit çà et là sans pouvoir se retourner ;

Ainsi bondit le Minotaure, et mon prudent maître : « Cours à l'ouverture, sauve-toi, tandis qu'il est en fureur. »

Nous poursuivîmes donc notre chemin à travers l'avalanche de pierres qu'à chaque instant ce poids nouveau faisait rouler sous nos pieds

Je marchais en rêvant, il me dit « Tu songes peut-être à la ruine gardée par la bête furieuse dont j ai trompé la démence

» La dernière fois que je pénétrai dans le centre infernal, cette roche n'était pas encore écroulée

» Mais peu de temps avant le jour où apparut le Rédempteur divin qui enleva d'augustes victimes à Dite il y eut un désastre

» L'impure vallée s'agita dans toutes ses profondeurs, je crus que l'univers ressentait la puissance de la force créatrice dont le souffle doit, suivant la croyance, replonger le monde au sein du chaos

» Alors se renversa cette vieille roche. Fixe les yeux sur la vallée; voici la rivière de sang dans laquelle nage quiconque a nui aux autres par la violence »

Aveugle passion! folle colère qui harcèle de ses aiguillons notre courte vie, et, pour l'éternité, nous emprisonne dans de semblables ondes.

Une fosse large se tordait en arc, embrassant toute la plaine comme l'avait dépeinte mon guide

Entre le pied de la roche et la fosse, couraient à la file des centaures armés de flèches, tels que dans leurs chasses ils avaient coutume d aller sur les montagnes

Ils s'arrêtèrent à notre vue, et trois se détachèrent de la troupe, tenant en main leur arc bandé, avec leurs flèches prêtes

Un d'eux criait de loin « A quel supplice êtes-vous destinés vous qui descendez la côte? Dites-le, ou je tire l'arc »

Et mon maître : « Je répondrai bientôt à Chiron, pour ton malheur, tu as toujours été trop fougueux dans tes désirs. »

Virgile ajouta en me touchant : « Celui-là est Nessus, qui mourut pour la belle Déjanire, et vengea lui-même sa propre mort.

« Celui qui se tient au milieu, la tête penchée sur la poitrine, est le grand Chiron, précepteur d'Achille ; l'autre est Pholus, consumé jadis par la colère.

« Autour de la fosse, ils vont par milliers, perçant de flèches toute âme qui sort du marais sanglant plus que ne le permet son crime. »

Nous nous approchâmes de ces monstres agiles : Chiron, prenant un trait, releva sa barbe touffue avec le bois solide, et ouvrit sa bouche énorme.

« Avez-vous remarqué, dit-il à ses compagnons, que le second de ces voyageurs meut ce qu'il touche ? les pieds des morts n'ont pas ce pouvoir. »

Mon maître, arrivé déjà près de Chiron, à la hauteur de sa poitrine, où s'unissent les deux natures, lui répliqua :

« Il est bien vivant, je dois seul le diriger à travers la sombre vallée, une loi supérieure, non sa volonté, l'amène ici.

« Sa divine protectrice a interrompu son cantique de gloire, pour me confier cette nouvelle mission ; nous ne sommes, ni lui un brigand, ni moi une âme criminelle.

« Au nom de la bienheureuse dont la vertu nous conduit dans les ténèbres spirales de l'enfer, accorde-nous l'un des tiens pour escorte.

« Qu'il nous indique un lieu de passage, et porte ce voyageur sur sa croupe, car il ne peut, à l'exemple des esprits, voler dans les airs. »

Chiron dit à Nessus, son compagnon de droite : « Toi, guide-les, et fais-leur éviter la rencontre d'autres centaures. »

Nous nous mîmes en marche sous cette escorte fidèle, le long du rouge étang dont les noyés jetaient d'horribles cris.

Plusieurs étaient enfoncés jusqu'aux paupières. Et le grand centaure : « Ce sont les tyrans abreuvés de sang et de rapines

» Là, s'expient les crimes irrémissibles, là pleurent Alexandre et le barbare Denis, qui causa tant d'années douloureuses à la Sicile.

» Cette tête, couverte d'une chevelure noire, est celle d'Ezzelino, cette autre aux cheveux blonds, c'est Obezzo d'Est, assassiné par son beau-fils dans le monde terrestre »

Je regardai le poète, et lui : « Nessus devient ici ton premier interprète; je ne serai que le second. »

Peu après, le centaure fit halte au-dessus de damnés dont la tête dominait les vagues.

Il nous dit en nous montrant une ombre isolée : « Ce coupable frappa dans le sanctuaire le cœur dont la mémoire est encore vénérée aux rives de la Tamise. »

D'autres damnés avaient le buste hors du lac, je reconnus une partie d'entre eux.

Ainsi, de plus en plus l'écume pourprée baissait, et ne couvrait plus que les pieds des ombres; nous traversâmes la fosse.

Et le centaure : « Si de ce côté les vagues diminuent, de l'autre, elles pèsent davantage sur le fond jusqu'au point où est châtiée la tyrannie.

» Au centre le plus lourd la suprême justice a enchaîné cet Attila, son fléau sur la terre, et Pyrrhus et Sextus;

» Elle arrache pour l'éternité les larmes qui tombent, à chaque bouillonnement, des yeux de Reué de Corneto, et de Reué de Pazzi, bandits funestes aux pèlerins. »

Le centaure, à ces mots, repassa l'onde sanglante.

CHANT XIII.

Nessus n'avait pas atteint l'autre plage, quand nous entrâmes dans un bois où l'on ne découvrait les vestiges d'aucun sentier.

Les feuilles non vertes, mais d'une couleur noirâtre; les rameaux noueux et entremêlés; point de fruits, mais des épines et du venin, tel était ce bois.

Moins chevelues et moins âpres, les retraites hantées par les bêtes sauvages qui fuient les lieux cultivés entre la Cecina et Corneto.

Là nichent les difformes harpies, qui chassèrent les Troyens des Strophades avec les prédictions lugubres du mal futur.

Elles ont de larges ailes, des cous et des visages humains, des pieds avec des serres et un grand ventre garni de plumes : elles poussent des lamentations sur ces arbres étranges.

Mon doux maître : « Avant d'aller plus loin, sache que tu es dans la seconde enceinte : son orbe se prolonge jusqu'aux sables horribles.

» Regarde bien, tu seras le témoin de choses dont le récit te semblerait incroyable. »

Moi, j'entendais mille gémissements, et je ne voyais personne. Je m'arrêtais, tout éperdu.

Virgile parut supposer que j'attribuais ces plaintes à des ombres

cachées pour nous. « Romps, me dit-il, une petite branche de ces hautes broussailles, et tu reconnaîtras ton erreur. »

J'étendis la main et cueillis un frêle rameau d'un grand arbuste épineux ; son tronc pleura : « Pourquoi me brises-tu ? »

Aussitôt, il fut inondé d'un sang noir, et il cria de nouveau : « Pourquoi me déchires-tu ? N'as-tu point de pitié ?

» Nous avons été hommes, et nous sommes devenus arbres, ta main aurait dû être plus compatissante, lors même que nous eussions été des âmes de reptiles. »

Comme d'un tison vert embrasé par l'un des bouts, l'air s'échappe avec des pétillements, ce tronc exhalait du sang et des paroles.

Je laissai retomber la branche et demeurai immobile, tel qu'un homme saisi par la peur.

« Ame souffrante, répondit le sage, il ne t'aurait point blessée, s'il avait eu foi aux miracles décrits dans mon poëme.

» L'invraisemblance du prodige m'a fait lui conseiller ce que je me reproche à moi-même. Dis lui ton origine : en récompense, il rajeunira ta mémoire dans le monde où il lui est permis de retourner. »

Et l'arbre : « Ton doux langage me captive ; je ne puis me taire. Que je ne sois pas importun, si je m'oublie à causer avec vous.

» Je tins les deux clefs du cœur de Frédéric, et par mon soin flatteur, l'ouvrant et le fermant à mon gré, j'écartai tout autre de sa confiance.

» Trop intègre dans le glorieux emploi, j'en perdis le sommeil et la vie.

» La courtisane, aux yeux effrontés, ruine commune, et vice des cours, Gorgone du palais des Césars, enflamma contre moi tous les esprits.

» Envieux, ils animèrent tellement l'empereur, que mes joyeux soleils se changèrent en nuits sombres.

» Mon âme, dans un transport de désespoir, s'imaginant fuir le dé-

dain par la mort, me rendit injuste envers moi-même, juste dans mes actes.

» Par les jeunes racines de cet arbre, je vous l'atteste, jamais je ne trahis mon seigneur, bien digne d'être honoré.

» Si l'un de vous retourne sur la terre, qu'il réhabilite ma mémoire abattue sous les traits de l'envie. »

Après quelques moments de silence, le poète : « L'heure s'envole, puisqu'il reste muet, interroge-le, pour savoir d'autres choses. »

Et moi à lui : « Interroge-le toi-même sur ce que tu penses devoir m'intéresser; je ne le pourrais, tant la compassion m'attriste. »

Virgile continua donc : « En reconnaissance du fidèle accomplissement de ta prière, esprit captif, veuille nous répondre.

» Comment l'âme s'enferme-t-elle en ces nœuds? Peux-tu nous dire si jamais aucune se dégage d'un tel corps? »

Un souffle violent sortit du tronc, et le souffle se convertit en cette voix : « Brève sera ma réponse.

» Quand l'âme féroce a quitté le corps dont elle s'est exilée, Minos la relègue au septième cercle.

» Elle tombe au hasard dans la forêt; n'importe où le sort la lance, elle germe comme un grain d'épeautre.

» Elle croît, rejeton d'abord, puis arbre, les harpies, en se repaissant de ses feuilles, la torturent cruellement de douleur en douleur.

» Comme les autres âmes, nous viendrons recueillir nos dépouilles, aucune d'entre nous ne pourra s'en revêtir, car il n'est pas légitime de reprendre ce qu'on s'est ravi à soi-même.

» Nous les traînerons ici, et dans la forêt sinistre, nos corps demeureront suspendus, chacun à l'arbre de son ombre tourmentée. »

Attentifs, nous écoutions, croyant que le tronc voulait parler davantage. Un bruit nouveau nous surprit :

Bruit pareil à celui de la chasse et du sanglier, qui entend venir la vedette, avec les bêtes mugissantes, et les sifflements du branchage.

Voilà sur la gauche deux malheureux, nus et déchirés, rompant dans leur fuite rapide toutes les branches basses de la forêt.

Celui de devant : « Accours! accours! ô mort! » Et l'autre trop lent à son gré : « Lano, tes jambes n'étaient point si légères au combat de *la pieve del Toppo*. »

L'haleine manqua sans doute à sa poitrine haletante, de lui et d'un buisson, il forma un groupe.

Derrière eux bondissait dans la forêt une meute de chiennes noires, avides et semblables à des levriers détachés de leurs chaînes.

Elles se jetèrent à pleine gueule sur le malheureux suppliant, le broyèrent en lambeaux, emportant ses membres meurtris.

Mon guide me prenant par la main, me conduisit au buisson qui déplorait en vain ses plaies saignantes.

« O Jacques de Saint-André, gémissait-il, pourquoi m'avoir choisi pour asile? Est-ce ma faute si ta vie fut coupable? »

Mon maître s'arrêtant près du pauvre arbuste : « Qui étais-tu, toi, dont les paroles plaintives s'exhalent avec le sang de tes blessures? »

Et lui à nous : « Ames témoins du cruel ravage et de la dispersion de mes feuilles, ramassez-les autour de leurs tiges endolories.

» Je vis la lumière dans la cité infidèle à son premier dieu pour saint Jean-Baptiste, le dieu redoutable et dédaigné la troublera toujours de son génie homicide.

» Son image antique plane encore sur le pont de l'Arno, sans cela, ils auraient vainement entrepris leur travail, les citoyens qui rebâtirent cette ville mise en cendres par le farouche roi des Huns.

» Moi, je me suis fait un gibet de ma propre maison. »



CHANT XIV.

Ému de tendresse pour ma terre natale, je rassemblai chaque feuille éparse, et la rendis au buisson dont les plaintes avaient altéré la voix.

Bientôt nous touchâmes au point où la seconde enceinte est séparée de la troisième : là se déploie terrible, l'inexorable justice.

Nous voici dans une lande stérile : aucune plante ne croît à sa surface.

La forêt douloureuse en forme la ceinture, comme la triste fosse borne la forêt. Nous nous arrêtâmes sur sa lisière.

La plage aride s'étendait devant nous, couverte d'un sable profond et brûlant comme celui du désert foulé jadis par Caton.

O vengeance de Dieu! combien doit être grande la terreur que tu inspires à quiconque lit ce dont je fus témoin!

Je vis d'immenses troupeaux d'âmes nues, pleurantes misérablement, leurs sentences paraissaient diverses.

Les unes se tenaient couchées sur le dos, les autres assises repliées sur elles-mêmes, celles-là marchaient sans relâche.

Plus nombreuses celles qui faisaient le tour du cercle, moindres celles qui subissaient à terre leur torture, mais plus bruyant leur désespoir.

Sur la grève tombaient lentement de larges flocons de flamme comme ceux de la neige alpestre, quand le vent sommeille.

Dans les zônes ardentes de l'Inde, Alexandre vit fondre sur ses phalanges des brandons allumés roulant, sans s'éteindre, aux pieds des soldats.

Ainsi pleuvait le feu éternel. Le sol, s'embrasant comme l'amorce sous la pierre, doublait la souffrance des maudits.

Leurs mains malheureuses s'épuisaient en efforts inutiles pour secouer loin d'eux l'incendie dévorant.

« Maître, dis-je, vainqueur de tous les obstacles, excepté des inflexibles rebelles de la porte Diteenne,

» Quelle est cette ombre, remplie d'un farouche dédain, et impassible sous la pluie de feu? »

L'esprit superbe m'ayant ouï, s'écria : « Tel je vécus, tel m'a laissé la mort.

» Que Jupiter dans son courroux fatigue encore son dieu cyclope à forger la foudre dont il m'a écrasé à mon dernier jour!

» Qu'il appelle à son aide, comme au combat de Phlégra, son Vulcain et tous les noirs ouvriers de l'Etna tonnant ; jamais il ne triomphera de mon audace. »

Mon guide l'apostropha soudain avec une véhémence inaccoutumée : « Ton orgueil toujours vivant, ô Capanée! voilà ton châtiment le plus dur ; nul martyre n'égalerait le martyre de ta rage. »

Et à moi d'un accent plus doux : « Il fut un des sept chefs qui assiégèrent Thèbes. Dédaignant Dieu et la prière, il nourrit ses dédains comme le vautour de son cœur.

» Or, suis-moi ; et, serré contre la forêt, garde-toi de mettre le pied sur le sable brûlant. »

Silencieux, nous marchions. De la forêt jaillit une petite rivière, sa rougeur m'épouvante, même aujourd'hui

Tel sort du Bulicame le ruisseau sulfureux dont les ondes se divisent entre les pécheresses ;

Telle courait sur l'arène cette rivière, où s'amortissent toutes les flammes.

Le fond et les bords présentaient l'image de la pierre pétrifiée, je pensai qu'il convenait de prendre ce chemin, et mon maître :

« Entre toutes les choses étranges offertes à ta vue, depuis que nous avons franchi la porte dont le seuil n'est interdit à personne, rien d'aussi étrange. »

Je priai le doux poète de m'expliquer ce qu'il me donnait le désir de connaître : « Au milieu de la mer, dit-il,

» Existe un pays en ruines, nommé la Crète, elle eut un roi sous lequel le monde fut chaste ;

» Là, jadis ornée de fontaines et de feuillages, une montagne appelée Ida, maintenant déserte comme toute chose vieille.

» Rhéa la choisit pour le fidèle berceau de son enfant, et, pour mieux le cacher, quand il criait, la déesse avait ordonné aux corybantes d'y pousser de retentissantes clameurs.

» Dans les entrailles de la montagne, debout, un vieillard colossal, les épaules tournées vers Damiette, fixe les yeux sur Rome la sainte, comme sur un miroir.

» Sa tête est formée d'un or pur ; ses bras et sa poitrine, d'argent ; ses flancs, de cuivre.

» Le reste du corps se termine en acier, sauf le pied droit en terre cuite, sur lequel il s'appuie davantage.

» Toutes les parties, excepté celles d'or, sont zébrées de fentes d'où les larmes suintent en s'amassant et percent la montagne.

» Leur cours se dirige vers cette vallée où elles enfantent l'Achéron, le Styx et le Phlégéton ;

» Enfin elles descendent par ce canal étroit jusqu'aux lieux où l'on ne descend plus

» Elles y forment le Cocyte, comme tu verras ce lac, je ne t'en parle point » Et moi :

« Si le ruisseau rouge tombe de la terre, pourquoi n'apparaît-il nulle autre part? » Et lui :

« Ce royaume est circulaire, tu le sais, dans ton voyage, incliné vers la gauche, tu n'as pas encore parcouru tout le cercle; ne sois donc point surpris d'une chose nouvelle »

Et moi : « Où se trouvent le Phlégéton et le Léthé? Tu ne me parles pas de l'un, et tu dis que l'autre tire sa source de la pluie de larmes.

» — Je satisferai avec plaisir à tes questions, repartit le maître, le bouillonnement de cette eau pourpre aurait dû te résoudre l'une des deux.

» Tu contempleras le Léthé hors de cette enceinte, dans le séjour où les âmes vont se baigner, après l'expiation des fautes.

» Il est temps de quitter le bois, ne perds point ma trace, les rives refroidies nous ouvrent un passage.

» La vapeur torride cesse de les embraser. »



CHANT XV.

Nous côtoyons les bords pierreux du fleuve, un brouillard humide, condensé à la surface, garantit du feu l'onde et la grève.

Entre Cadsant et Bruges, les Flamands, contre le flot envahissant de la mer, élèvent une barrière protectrice.

Avant que la neigeuse Chiarentana ressente l'ardeur du soleil, les Padouans bâtissent le long de la Brenta de solides travaux pour préserver leurs palais et leurs villes.

Telles sur de justes proportions l'ingénieur caché de cette zône avait construit des digues.

La forêt plaintive était déjà si lointaine, qu'en vain, derrière moi, j'en aurais cherché la trace.

Une phalange d'âmes apparut voyageant près de la chaussée, chacune nous regardait tour à tour.

Ainsi l'on se regarde le soir dans la lune nouvelle, ainsi un vieux tailleur examine le chas de son aiguille.

L'un des esprits me reconnut, et saisissant un pan de ma robe, il s'écria : « Quel miracle ! »

Il me tendait les bras, et moi, observant sa face noircie, je remis dans ma mémoire ses traits défigurés.

Abaissant ma main vers son visage en signe de salut, je lui dis : « Est-ce vous, ser Brunetto ?

» — Veuille, mon fils, que Brunetto Latini retourne avec toi, et abandonne un moment les tristes pèlerins. »

Et moi : « Je vous en conjure avec la plus vive instance, je m'asseoirai près de vous, s'il vous agrée, et que mon guide le permette, car il dirige ma course. »

Et lui : « O mon fils, l'ombre d'entre ces ombres voyageuses, qui s'arrête une minute, demeure cent années sous la pluie brûlante, sans pouvoir secouer ses aiguillons de flamme.

» Marche donc, je te suivrai côte à côte ; ensuite je rejoindrai ma bande, qui va pleurant ses impaisables souffrances. »

Je n'osai pas me tenir d'abord sur le même rang, et marchai, la tête inclinée, dans l'attitude du respect.

Il commença : « Quel destin t'appelle ici-bas avant ta dernière heure ? Celui qui te dirige, quel est-il ?

» — Là haut, dans la vie sereine, lui répliquai-je, avant d'avoir accompli la moitié de ma carrière, je me suis égaré dans une vallée.

» Hier, au matin, comme je revenais sur mes pas, j'ai rencontré ce guide sauveur ; il m'a ramené dans la voie droite par ces rudes sentiers. »

Et lui à moi : « Suis ton étoile, si j'en crois mes augures, elle te promet un glorieux avenir.

» Pourquoi la mort m'a-t-elle tôt moissonné ! Le ciel te souriant, je t'aurais encouragé dans ton œuvre.

» Mais le peuple ingrat et méchant, descendu de Fiésole, porte en ses flancs l'âpreté de ses montagnes et la dureté de ses roches.

» Il deviendra ton ennemi à cause de tes vertus ; c'est l'usage. Parmi les aigres sorbiers ne mûrit point la douce figue.

» Une vieille renommée dans le monde le proclame aveugle : race envieuse, avare et pleine d'orgueil ! que ses vices ne te souillent jamais !

» L'un et l'autre parti implorera ton retour, tant la fortune te comblera d'honneur ; qu'ils soient dans leurs désirs comme l'oiseau sans pâture !

» Que les bêtes fauves de Fiésole se fassent une litière de leurs cadavres ! mais qu'elles ne touchent pas à la plante florissant sur leur fumier.

» Qu'elles n'y touchent pas, surtout si la noble plante renferme la sainte semence des vieux Romains, habitant à son berceau ce nid de perversité.

» — Puissent mes vœux avoir été remplis! lui repartis-je, vous ne seriez point rayé du livre de la vie.

» J'ai toujours présente votre chère et paternelle image, lorsque vous m'enseigniez comment l'homme s'immortalise.

» Mes paroles témoigneront de ma vive reconnaissance pendant que mon cœur bat.

» Je recueille pieusement vos pronostics sur mon avenir pour les soumettre à une beauté angélique ; elle doit m'en dévoiler le sens, si j'ai le bonheur de parvenir à son trône bienheureux.

» Seulement, tant que ma conscience restera pure, je supporterai les épreuves du sort.

» Ces présages ne sont pas nouveaux pour moi ; que la fortune tourne donc sa roue, et le paysan son hoyau.

» — Mémoire fidèle sert l'intelligence, » me dit mon maître en me regardant. Je continuai mon entretien avec Brunetto.

« Quels sont, lui demandai-je, vos compagnons les plus illustres? » Et lui : « Quelques-uns méritent une mention, le temps serait trop bref pour parler des autres.

« Ils furent tous clercs, savants lettrés, d'un haut renom, et tous tachés du même vice dans le monde. Vois parmi cette foule honteuse, Priscien et François d'Accurse.

« Si tu ne dédaignais un plus hideux spectacle, je t'aurais montré celui que le pape transféra des bords de l'Arno à ceux du Bacchiglione, où il laissa ses membres perclus.

« Hélas! je ne puis ni t'entretenir ni te suivre plus longtemps; une vapeur nouvelle remonte déjà du milieu des sables.

« Voilà des âmes avec lesquelles je ne dois pas me confondre; adieu. Je te recommande mon *Trésor*, où je me survis. »

Pareil à ceux qui se disputent le palio vert à la course dans les campagnes de Vérone, il rejoignit sa bande.

Léger comme le vainqueur, et non comme son adversaire.

CHANT XVI.

Le murmure de l'eau, tombant dans le cercle inférieur, retentissait à mon oreille, comme le bourdonnement des ruches

Une troupe déplorable passait sous la pluie de l'âpre martyre, trois ombres s'en détachèrent en courant vers nous.

« Suspends ta marche, criaient-elles, ô toi dont le vêtement décèle un fils de notre coupable patrie ! »

Ah ! quelles plaies anciennes et récentes stigmatisaient leurs membres calcinés ! La pitié m'oppresse à ce souvenir

Virgile touché par leurs cris « Attends-les, sois bienveillant à leur égard ; si la flamme ne lançait des traits dévorants sur l'arène, ce serait à toi de voler à leur rencontre »

Comme nous nous arrêtions, les ombres exhalèrent de nouveau leur plainte dolente ; arrivées près de nous, elles tournèrent en cercle toutes les trois

Ainsi les lutteurs nus et huilés mesurent leurs buts et leurs chances de victoire, avant de combattre et de se blesser

Ainsi tournant, et m'appelant de ses regards, chacune formait une roue, en sens contraire, avec la tête et les pieds

« La misère de cette grève mouvante, commença l'une d'elles, son aspect triste et délabré, nous livrent au mépris, nous et nos prières,

» Pourtant que notre célébrité t'engage à nous apprendre ton origine, ô toi qui poses sans crainte tes pieds vivants sur le sol infernal.

» Celui dont je foule les traces, tout nu et tout écorché qu'il soit, vécut dans le rang des preux.

» Il fut le petit-fils de la chaste Gualdrada; il eut nom Guido Guerra, et dans sa vie, il se montra sage et vaillant.

» Le second qui, après moi, sillonne l'arène, est Tegghiajo Aldobrandini, dont la voix aurait dû être écoutée là haut dans le monde.

» Et moi, martyrisé avec eux je fus Jacobo Rusticucci ; certes, ma cruelle épouse tissa la plus forte trame de mes malheurs. »

Sans la peur de la pluie de feu et de ses cuisantes blessures, je me serais élancé parmi ces couples dociles pour les embrasser.

Je m'exprimai de la sorte : « Du mépris! non, mais une douleur ineffaçable me transperce à la vue de vos souffrances, ô illustres pénitents.

» Je l'éprouvai, dès que mon maître m'eut annoncé votre approche. Né sur la même terre, j'ai toujours affectueusement cité vos noms et vos actes honorables dont la louange me plaisait à entendre.

» Je renonce aux sucs amers pour goûter les fruits célestes promis par mon guide véridique ; je n'en jouirai qu'après avoir traversé le centre ténébreux.

» — Que l'âme conduise longtemps tes membres, répliqua l'ombre, et que ta renommée te survive avec éclat !

» Dis-nous si la courtoisie et la valeur habitent comme autrefois notre ville, ou si elles en sont tout à fait bannies ?

» Guillaume Borsière, qui mêle depuis peu ses gémissements à nos gémissements, et chemine avec nos compagnons, nous afflige de ses récits.

» — Les nouveaux venus et les lucres soudains ont engendré en toi,

Florence, tant d'orgueil et d'immodération, que toi-même en es révoltée. »

Ainsi criai-je, la tête haute : à cette réponse les trois ombres se regardèrent, comme saisies devant la vérité.

« Heureux toi dont le langage coule à ton gré, lorsque l'on t'interroge !

» Au sortir de ces lieux obscurs, si tu retournes voir les splendides étoiles, souviens-toi de nous !

» Et que l'on s'en souvienne parmi les hommes ! » Les ombres rompirent le cercle, leurs pieds agiles s'enfuirent comme des ailes, et disparurent.

Moins vite se prononcerait le dernier mot des prières latines : Amen. Mon maître partit donc, et moi à sa suite.

Bientôt le bruit de l'eau grandit, s'approchant : à peine nous aurions pu nous ouïr parler.

Tel le fleuve, dont le cours se trace depuis Monviso, vers le levant, à la gauche des Apennins, perd à Forli son premier nom d'Acquacheta, en se précipitant dans une couche plus basse ;

De là, tombant d'une seule chute, il mugit sur San Benedetto, où un millier d'hommes trouveraient un asile.

Telle, au bas de la roche escarpée, résonnait, lugubre, l'eau teinte de sang ; son tumulte assourdit mon oreille.

J'étais ceint de la corde avec laquelle j'avais naguère espéré enchaîner la panthère à la peau tachetée ;

Je m'en dépouillai, sur l'ordre de mon guide, et la lui présentai roulée en longs replis.

Lui, d'assez loin, la jeta dans le gouffre profond. « Quelque chose d'étrange, me figurais-je, va répondre à ce signal. »

Oh! combien les hommes devraient être circonspects, près de ceux qui lisent avec l'œil de l'intelligence, et les actes, et le fond des pensées!

Virgile me dit : « A l'instant, ce que j'invoque va paraître, et ton regard va découvrir ce que ton esprit rêve. »

L'homme doit toujours clore ses lèvres à la vérité, revêtue de l'apparence du mensonge; sans la faute, il s'expose à la honte.

Mais ici, je ne puis garder le silence, et par les vers de mon poème, auquel je souhaite une durée mémorable, je te le jure, ô lecteur,

Je vis accourir, dans l'air opaque et terne, une figure surprenante pour le cœur le plus intrépide.

J'étais semblable au marin allant parfois détacher l'ancre amarrée à l'écueil ou à tout autre objet invisible de l'abîme,

Il étend les bras, et pâlissant, se replie sur ses pieds.



CHANT XVII.

« Voici la bête à la queue acérée, qui transperce les montagnes, renverse les murailles, brise les armes et corrompt le monde. »

Ainsi me parla mon guide, et il lui fit signe d'avancer au bord de notre sentier de marbre.

Cette image difforme de la fraude montra la tête et le buste, sa queue ne se posa point sur la rive.

Son visage ressemblait à celui d'un homme juste, elle avait la peau douce, le reste du corps, d'un serpent.

Elle était armée de deux serres velues jusqu'aux aisselles, des nœuds et des taches rondes marquetaient son dos, sa poitrine et ses côtes.

Jamais étoffe tissée chez les Turcs ou les Tartares ne fut plus riche en couleurs, moins brillantes les toiles d'Arachné.

De même qu'on voit sur la grève des barques, partie dans l'eau et partie sur le sable;

Ou tel que le castor chez les Germains gloutons s'accroupit pour combattre,

La bête exécrable se tenait sur la rampe de pierre emprisonnant l'arène sablonneuse.

Elle dardait dans le vide sa queue fourchue et venimeuse comme celle du scorpion.

« Viens, dit Virgile, marchons vers le monstre là gisant. » Nous descendîmes à droite avec précaution pour éviter le sable et la flamme.

Arrivés près du monstre, je distinguai sur le sol un groupe assis à l'entrée du gouffre.

Et mon maître : « Afin que tu sois pleinement instruit des mystères de ce cercle, va, et vois leur condition.

« Que ton entretien soit court; moi, en t'attendant je déciderai celui-ci à nous prêter ses robustes épaules. »

Seul je m'aventurai au fond du septième giron, où se traînaient les ombres condamnées.

La souffrance ruisselait de leurs yeux, leurs mains repoussaient loin d'elles tantôt le sable embrasé, tantôt l'étouffante vapeur.

Ainsi, pendant l'été, les chiens se défendent, des pattes ou du museau, contre les piqûres des taons et des mouches.

J'envisageai plusieurs de ceux sur qui tombe la flamme douloureuse; nul ne m'était connu.

Au cou de chacun pendait une bourse dont leurs yeux semblaient se repaître. Elle était marquée de certaines couleurs et de certains signes.

L'azur de la première figurait un lion; sur la seconde, pourpre comme du sang, était peinte une oie plus blanche que du lait.

L'un d'eux, dont la bourse blanche était marquée d'une truie azurée : « Que fais-tu dans cette fosse ?

« Va-t'en, et, puisque tu respires encore, sache que mon voisin Vitaliano s'assoiera ici à mon côté gauche.

« Entre ces Florentins, je suis Padouan : maintes fois ils m'étourdissent les oreilles avec ces clameurs : Vienne le chevalier suzerain qui portera la bourse aux trois becs »

Il tordit la lèvre et tira la langue comme un bœuf se léchant les naseaux.

Et moi, craignant de fâcher Virgile par un trop long retard, je quittai ces âmes misérables.

Mon guide avait sauté sur la croupe du farouche animal. Et lui à moi : « Courage et force !

» Voilà nos échelles : monte devant : je resterai pour te garantir entre toi et la queue »

Un malade à l'approche du frisson de la fièvre, les ongles déjà pâles, tremble de tous ses membres, rien qu'en regardant l'ombre,

Tel je devins à ces paroles : leurs aiguillons me produisirent la honte qui rend un serviteur fort devant le maître

Monté sur les larges épaules de la bête, je ne trouvai pas de voix pour dire : « Tiens-moi ferme, ô mon guide »

Or, mon protecteur, accoutumé dans le péril, me prit dans ses bras pour me soutenir

Et à la bête : « Géryon, navigue à présent ; ne ménage ni les circuits ni la descente ; songe à ta nouvelle charge »

Pareil à l'esquif abandonnant le rivage, il recula, recula, et libre de se mouvoir, il tourna en sens inverse,

Et le monstre allongeant sa queue, l'agita comme une anguille, et ramena l'air avec ses griffes

Phaéton ne tressaillit pas d'une terreur plus vive lorsque les rênes des coursiers solaires échappant à ses mains, il fut embrasé d'un immortel incendie

Ni le malheureux Icarus, quand il sentit fondre la cire de ses ailes, échauffée par le grand astre, à l'heure où son père lui criait : Tu t'égares.

Ainsi m'enveloppa la peur, lorsque je me vis au milieu de l'espace immense, sans autre aspect que celui de la bête.

Nageant lentement, lentement, elle s'en va, elle tourne et s'abaisse, le vent qui souffle contre mon visage et sous mes pieds m'avertit seul de sa course.

Déjà mugissait à droite l'horrible tourbillonnement du gouffre ; je regardai en bas et penchai la tête.

Le vertige de l'épouvante me saisit ; du fond de l'abîme je voyais des feux, j'entendais mille gémissements, et dans ma peur, je me repliai sur moi-même.

Alors je m'aperçus de ce qui m'était invisible ; nous descendions en tournant parmi les inconsolables douleurs, dont les vagues ondoyaient de toutes parts.

Un faucon, après avoir longtemps plané, les ailes étendues, sans découvrir ni piége ni oiseau, trompe la vaine attente du chasseur,

Il retombe fatigué des hauteurs où il décrivait mille cercles rapides, et s'abat loin de son maître, avec le fiel du dépit.

Ainsi Géryon, se délivrant de son fardeau, nous déposa dans le fond du gouffre, au pied de la roche ruinée,

Ensuite il s'éloigna comme la flèche loin de la corde.

CHANT XVIII.

Il est dans la Géhenne un lieu appelé Malebolge, tout en pierre et de couleur ferrugineuse, comme l'enceinte environnante.

Au centre de la plaine funeste s'ouvre, profond et large, un puits dont je décrirai plus tard la structure.

L'espace déroulé entre le puits et la base de la masse calcaire présente une forme arrondie, et se divise en dix vallées inférieures.

Ces vallées imitent les retranchements qui entourent les châteaux d'une forte et solide ceinture, traversée par des ponts, de leur seuil à l'autre rive.

Au bas de la montagne, des roches aiguës coupaient les abîmes et les fossés jusqu'au puits où ils se réunissent et se perdent.

C'est là que nous fûmes déposés par Géryon. Le poëte se dirigea vers la gauche, et je le suivis.

A main droite, de nouveaux sujets de pitié, de nouveaux tourments et de nouveaux tourmenteurs emplissaient la première vallée.

Dans le fond, les ombres nues des pécheurs se partageaient l'enceinte, elles marchaient, les unes vers nous, la seconde moitié, dans notre direction, d'un pas plus rapide.

A Rome, lorsqu'une affluence pieuse inonde le pont Saint-Ange dans l'année du Jubilé, la double file des pèlerins, par une règle établie,

choisit chacune un des côtés, ceux-là, pour se rendre à Saint-Pierre, les autres à Monte-Giordano.

Ainsi, sur le rocher noir, des bandes éparses de démons cornus flagellaient avec de longs fouets les damnés fuyant à toutes jambes.

En cheminant, mes yeux se portèrent sur un d'entre eux. « Son visage ne m'est point étranger, » me dis-je en moi-même.

Je m'arrêtai à le considérer, et mon guide, suspendant sa marche, me permit un examen plus attentif.

Le fustigé s'efforça inutilement de se cacher en baissant la tête; moi à lui : « Si tes traits ne sont pas menteurs, toi qui baisses tes paupières, tu es Benedico.

» Quelle faute t'a soumis à cette peine cuisante? » Et lui à moi : « Je l'avoue, non sans regrets, mais ta voix claire me fait souvenir du monde d'autrefois.

» Par mes conseils, je livrai la belle Ghisola aux désirs du marquis, quoiqu'on ait supposé de leur histoire.

» Je ne suis pas le seul Bolonais pleurant ici; cette région en contient plus qu'il n'existe, entre la Savena et le Reno, de langues façonnées à l'accent de Bologne. Rappelle-toi notre avarice. »

Tandis qu'il parlait, un démon le frappa violemment de son fouet, en lui criant : « Marche, corrupteur, il n'y a point chez nous de femmes à vendre. »

Je rejoignis mon guide, et bientôt nous touchâmes à un rocher sortant de la montagne. Après l'avoir gravi d'un pied léger, nous partîmes, à droite, de l'éternelle enceinte.

Arrivés au point où la crête du rocher s'ouvre pour laisser une issue aux damnés, Virgile me dit :

« Observe un instant ces autres coupables dont tu n'as pas vu la face, parce qu'ils allaient dans le même sens que nous. »

Du vieux pont, nous contemplâmes la file qui se pressait à notre rencontre de l'autre côté, sous les durs stigmates du fouet.

Et le doux poète : « Regarde cette ombre imposante, malgré sa souffrance, elle ne paraît verser aucune larme.

» Quel royal aspect reste empreint sur son front! c'est le héros dont le courage et la sagesse dérobèrent la toison d'or à la Colchide.

» Il aborda dans Lemnos, après que les femmes audacieuses et cruelles eurent massacré tous les habitants mâles.

» Là, par sa feinte passion et par ses promesses décevantes, il abusa la reine Hypsipyle, qui avait pieusement trompé ses compagnes.

» Il delaissa la jeune épouse dans sa grossesse ; et ce crime le condamne au martyre, vengeur d'elle et de Médée.

» A sa suite marchent les séducteurs perfides ; telles sont les victimes errantes dans la vallée douloureuse. »

Nous avions franchi le premier pont et nous approchions de celui de la deuxième enceinte.

Là, d'autres damnés se lamentent dans la fosse abjecte ; ils soufflent des narines et se frappent eux-mêmes de leurs mains.

Une épaisse vapeur, pesant sur ces rives flétries, repousse à la fois l'œil et l'odorat.

Sa profondeur échappe à la vue, excepté du sommet de l'arche où le rocher domine.

Nous y montâmes, et en bas dans la fosse, je vis des ombres plongées dans une fiente immonde, égout de l'univers.

Comme je cherchais avec peine à les distinguer, voilà une tête souillée d'excréments ; on ne pouvait savoir si elle appartenait à un clerc ou à un laïque.

La tête me cria : « Pourquoi me regardes-tu plutôt que les autres défigurés? » Et moi à elle :

« C'est que je t'ai vue sur la terre avec les cheveux lisses, tu es Alexis Interminelli de Lucques; aussi je te remarque davantage. »

Et le damné, se heurtant la tête : « Les flatteries, dont ma langue ne fut jamais lasse, m'ont plongé dans ce cloaque. »

Et mon guide à moi : « Avance un peu le visage, pour que tes regards atteignent la figure de cette sale esclave échevelée

» Tantôt accroupie, tantôt debout, elle se déchire avec ses ongles dégoûtants,

» C'est la courtisane Thaïs. Lorsque son amant lui disait : Comment trouves-tu ma personne? elle répondait : Merveilleuse! »

Retirons-nous; nos yeux sont rassasiés.



CHANT XIX.

O Simon le magicien, ô indignes sectateurs, âmes cupides qui prostituez pour or et pour argent les choses de Dieu, destinées à être les couronnes de la vertu ;

Pour vous, maintenant, va résonner la trompette pour vous, ensevelis dans la troisième fosse!

Suprême sagesse, combien éclate la justice dans les cieux, sur la terre et dans le monde réprouvé

Sur les parois et sur le sol de la fosse la pierre livide était parsemée de trous circulaires et d'une même largeur

Ils égalaient en dimension ceux qui servent de fonts sacrés dans le baptistère de mon beau Saint-Jean

Il n'y a pas encore longues années, je brisai le marbre de l'une des ouvertures baptismales pour sauver un enfant qui s'y noyait. Mon aveu doit désabuser tout homme des faux bruits répandus sur cet acte

De la bouche de chacun des trous sortaient les pieds et la moitié des jambes d'un pêcheur, le reste du corps demeurait dans le creux

Les deux pieds flamboyaient, et se débattaient dans leurs tortures avec des mouvements convulsifs

La flamme s'attachait à leur extrémité, comme celle d'une torche résineuse ondoie toujours dans la partie la plus haute

« Maître, quel est celui dont un feu plus actif ronge les membres, et qui se crispe avec plus de violence? »

Et lui : « Accompagne-moi au bas de la rive, tu sauras ses crimes et ceux de ses pareils. »

Et moi : « Ton désir, maître, est le mien, ta volonté, ma loi fidèle, tu pénètres mes plus secrètes pensées. »

Nous avançâmes donc vers la quatrième enceinte, et par un détour nous descendîmes à gauche dans la fosse étroite et percée de trous.

Le bon maître, me tenant serré contre lui, m'amena vers la geôle du coupable si furieusement tourmenté.

« Qui que tu sois, m'écriai-je, toi qui es renversé de la sorte, et enfoncé comme un pal, esprit souffrant, calme-toi, si tu le peux. »

J'étais dans l'attitude du religieux confessant le meurtrier perfide, dont la voix le rappelle du fond du sépulcre pour éloigner la mort.

Et le patient : « Déjà ici! déjà ici! Boniface! la prédiction m'a donc trompé de plusieurs solstices.

» Es-tu sitôt rassasié des biens pour lesquels tu n'as pas craint de t'unir à l'auguste épouse et de lui prodiguer l'outrage? »

Honteux de ne pas comprendre, je ne savais que répondre, et Virgile : « Dis-lui vite : Je ne suis point le pape Boniface. » J'exécutai son ordre.

Alors, l'esprit tordit ses deux pieds, et soupirant d'une voix plaintive : « Que demandes-tu donc?

» Si l'envie d'apprendre qui je suis t'a fait franchir ces roches, écoute : Je portai le manteau pontifical.

» Et véritablement je fus le rejeton de l'ourse, pour élever les oursins, par ma cupidité, j'engloutis toutes les richesses de la terre dans mes coffres, et mon âme ici-bas.

» Au-dessous de ma tête, sont plongés plus avant, dans les crevasses de la pierre, les sacriléges qui m'ont précédé dans la voie des simoniaques

» J'y serai précipité à mon tour, quand viendra celui pour lequel je t'ai pris, lors de ma soudaine apostrophe?

» Mes pieds auront été plus longtemps dévorés par les flammes que ne le seront ceux de mon successeur.

» Après lui, tombera du couchant, et chargé de plus de crimes, un pasteur sans loi, condamné à nous recouvrir tous deux.

» Il sera un nouveau Jason, pareil à celui du livre des Machabées. Le roi de France le favorisera, comme son roi protégeait l'autre. »

Peut-être trop emporté par l'indignation, je lui répondis : « Quel trésor notre Seigneur exigea-t-il de saint Pierre, avant de lui confier les clefs de son royaume? Rien! excepté de le suivre.

» Ni Pierre ni ses compagnons ne dérobèrent à Mathias son or ou son argent, lorsqu'il fut choisi pour succéder à l'âme traîtresse.

» Reste donc là, justement puni, et garde bien ta richesse mal acquise, dont le venin maudit excita ton audace contre Charles.

» Sans le respect dû aux clefs souveraines que tu as tenues dans la vie heureuse, je te frapperais de paroles encore plus sévères;

» Car le monde s'attriste de votre avarice, impitoyable aux bons, nourricière des méchants.

» Il vous a vus, mauvais pasteurs, l'évangéliste, par qui fut anathématisée la bête assise sur les eaux, se prostituant aux rois;

» La bête aux sept têtes et aux dix fortes cornes, invincible tant que la vertu plut à son époux.

» Vous vous êtes créé des dieux d'or et d'argent. Quelle différence entre l'idolâtre et vous? Il en adore un, et vous en adorez cent.

« Ah ! Constantin, combien de maux engendra, non ta conversion, mais la dot offerte par toi au premier pontife opulent »

Pendant que je lui chantais ces notes mordantes, soit colère ou conscience, il secouait convulsivement les pieds.

Virgile ne sembla pas me désapprouver, et, d'un air satisfait, il écoutait mes paroles véridiques.

Or, il m'étreignit dans ses bras, et me serrant sur sa poitrine, il remonta par la même route.

Et le doux maître ne cessa de me soutenir qu'après m'avoir déposé en haut du pont, sur une roche âpre dont le chemin serait rude aux chèvres.

De là, je découvris la cinquième vallée.



CHANT XX.

-

Peignez, ô mes vers, un autre genre de torture; il sera le sujet du vingtième chant du premier cantique, voué aux maudits.

J'allais explorer de nouveau la plaine, étendue devant moi, toute baignée de larmes d'angoisse.

Voici venir par la vallée circulaire des ombres qui pleurent en silence; elles défilent lentement comme les processions de notre monde.

En les considérant, je m'aperçus que toutes ces misérables étaient affreusement tordues depuis le menton jusqu'au thorax.

Leurs visages regardaient leurs reins, elles ne pouvaient voir devant elles et marchaient à reculons.

Qu'un homme ait été disloqué ainsi par la violence de la paralysie, je ne le croirai pas sans en avoir eu la preuve.

Si Dieu te laisse, ô lecteur! tirer quelque fruit de ces tableaux, juge de mon affliction, notre image s'offrit tellement pervertie à mes yeux, que les larmes lui coulaient sur l'épine dorsale.

Appuyé contre une roche de la noire montagne, je sanglotais amèrement. « Es-tu l'un de ces insensés? dit Virgile.

» Ici la pitié est d'être sans pitié. On offense la justice divine en s'attendrissant sur ses arrêts.

» Lève, lève la tête, et vois le devin englouti par le sol aux regards des Thébains qui lui criaient : « Où tombes-tu, Amphiaraus ? Pourquoi nous abandonnes-tu ? »

» Mais lui, roulant, roulait de gouffre en gouffre, jusqu'à l'inexorable Minos, terreur du coupable.

» Voilà Tirésias, qui fut métamorphosé d'homme en femme, et changea de figure en changeant de sexe.

» Pour reprendre sa première condition, il lui fallut frapper de sa verge magique deux serpents accouplés.

» Arons le suit, hôte solitaire des montagnes de Luni, cultivées par l'habitant de Carrare.

» Il avait pour demeure les marbres blancs de la carrière, d'où sa vue embrassait, dans un horizon sans limite, la mer et les étoiles.

» Cette femme, à la peau velue, dont les tresses dénouées couvrent la poitrine, fut Manto.

» Elle visita bien des contrées avant de s'arrêter où je naquis ; or, écoute son histoire :

» Son père enseveli et la ville de Bacchus esclave, la vierge erra longtemps sur la terre.

» Là-haut, dans la belle Italie, au pied des Alpes tyroliennes, dort un lac nommé Benaco.

» Mille sources lui apportent leur tribut entre Gorda, Val-Camonica, et l'Apennin.

» Au centre est un endroit où le pasteur de Trente, ceux de Brescia et de Vérone pourraient donner la bénédiction.

» Sur la rive basse règne la noble forteresse de Peschiera, fière de protéger les citoyens de Brescia et de Bergame.

» Là, du sein du Benaco se dégage un fleuve qui, sous le nom de Mincio, fertilise de vertes campagnes, et va s unir à l Eridan.

» Non loin de sa source est une plaine qu'il transforme l'été en un marais stagnant et pernicieux.

» La prophétesse farouche vit cette lande marécageuse inculte et déserte ; avec ses esclaves, elle s'y arrêta pour y exercer son art magique

» Fuyant le commerce des humains, elle y vécut et y laissa ses dépouilles mortelles.

» Les hommes dispersés à l'entour, attirés par la sûreté du lieu, bâtirent une ville sur ses ossements.

» Sans autre avis du destin, ils la nommèrent Mantoue, du nom de la vierge morte qui la première y avait fixé son séjour.

» Cette ville était plus florissante, avant que le fourbe Pinamonte se jouât de la folle crédulité de Casalodi.

» Je t'ai instruit de la vérité, oppose-la donc au mensonge, si jamais tu entends attribuer une autre origine à ma patrie. »

Et moi : « O maître, tes discours s'emparent de ma confiance, tous les autres seraient pour moi des flambeaux éteints. »

Et mon guide : « Celui dont la barbe flotte jusque sur ses brunes épaules est un devin

» Il se joignit en Aulide à Calchas pour donner le signal de couper le premier câble, quand la Grèce, épuisée de guerriers, n'en avait plus que dans le berceau.

» Il eut nom Eurypyle, comme l'apprend mon épopée tragique, tu te le rappelles, toi qui la sais tout entière.

» Cet autre aux flancs maigres fut Michel Scot, roi dans les impostures magiques.

» Ensuite Guido Bonatti, puis Asdente ; il se repent trop tard d'avoir quitté son cuir et son ligneul.

» Enfin tu vois les malheureuses qui oublièrent l'aiguille et le fuseau pour la divination. Elles composèrent des maléfices, avec des herbes et des images.

» Mais viens, déjà se montre à l'horizon l'astre où l'on découvre Caïn et ses épines.

» Au confin des deux hémisphères, il effleure la vague marine au-dessus de Séville.

» La nuit dernière, l'orbe de la lune avait sa pleine rondeur, tu dois t'en souvenir, elle te protégea dans la nuit sinistre. »

Il me parlait ainsi, et nous marchions toujours.



CHANT XXI.

D'arche en arche, et conversant de choses superflues dans mon récit, nous étions parvenus au milieu du cinquième pont.

Nous nous mîmes à observer l'autre fosse de Malebolge et les larmes stériles versées dans son enceinte étrangement obscure.

Telle dans l'arsenal du Vénitien bout en hiver la poix tenace destinée à radouber les bâtiments endommagés.

L'un remet à neuf son navire, celui-là calfate le flanc du sien avarié par de lointains voyages;

De la poupe à la proue s'agite le travail; on façonne les rames; on tord le câble des haubans, on dresse le mât de misaine et l'artimon.

Telle bouillait, sans flamme, et par la volonté divine, une épaisse matière visqueuse débordant de toutes parts.

Je n'en apercevais que les bouillonnements multiples et les gonflements rapides, suivis d'affaissements soudains.

Tandis que j'étais occupé à considérer ce spectacle, mon guide me dit en m'éloignant du lieu où j'étais : « Prends garde! prends garde! »

Je reculai, pareil à l'homme troublé dans sa contemplation par une frayeur subite. Un démon noir m'apparut courant derrière nous sur le pont.

Les ailes déployées, qu'il avait l'aspect féroce! comme il semblait menaçant dans sa course légère!

Sur son épaule haute et pointue retombait un pécheur qu'il tenait suspendu par les pieds.

Le démon cria : « O Malebranche! voilà un des anciens de santa Zita, engloutissez-le sous l'arche.

» Je revole à cette terre prodigue en graines de son espèce, là, tout homme est félon, hors Bonturo ; la vénalité y nourrit le mensonge. »

Et l'ange noir, précipitant le damné, s'enfuit par la roche dure, plus ardent qu'un chien démuselé poursuivant un voleur.

Le maudit s'enfonça et remonta tout souillé ; mais les démons, gardiens de l'arche : « Ici l'on n'est pas dans l'église de la sainte Face.

» Ici on nage autrement que dans le Serchio. Plonge ta tête dans la poix, afin de ne pas sentir nos griffes. »

Puis, le harponnant avec ses crocs, la troupe infernale : « Danse à l'ombre, et si tu le peux, trafique à notre insu. »

Et le doux maître : « Accroupis-toi à l'abri d'une roche pour te cacher. Ne redoute rien, quoi qu'il m'advienne, j'ai traversé autrefois cette cohue. »

Il acheva de franchir le pont, et, à peine sur la sixième rive, il eut besoin de toute son assurance.

Les satellites ténébreux fondirent sur lui avec l'impétuosité furieuse des dogues contre le pauvre, mendiant au seuil.

Comme ils le menaçaient de leurs fourches, le sage les apostropha en ces termes : « Que nul n'ose me toucher, et qu'un d'entre vous s'approche pour m'entendre.

» — Va, dirent-ils, Malacoda! » Celui-ci s'avança pendant que les autres demeuraient immobiles, et à mon maître : « Que désires-tu? »

Et Virgile : « Malacoda, crois-tu que j'aurais pénétré dans ces cavernes sans la volonté suprême? je dois ouvrir à un vivant votre sauvage empire. N'interromps point ma mission écrite au ciel. »

L'arrogance du démon plia soudain, il laissa tomber la fourche à ses pieds et dit à sa troupe : « Que nul ne le frappe! »

Et mon guide à moi : « Viens me rejoindre sans crainte, toi qui restes blotti entre les rochers du pont. »

J'accourus donc promptement. Les démons se portèrent en avant, et j'eus peur qu'ils ne violassent leur pacte.

De même j'ai vu trembler jadis les assiégés sortis de Caprona sur la foi de la trêve, en se voyant au milieu de tant d'ennemis.

Je me tins près du maître et ne cessai de surveiller leur attitude hostile; eux proféraient contre moi des menaces avec des gestes sataniques.

Le chef, qui conversait avec mon guide, imposa silence à la mauvaise envie du démon Scarmiglione.

« Allez plus loin, nous dit-il, suivez ce rocher, parce que la sixième arche est écroulée en débris; là-bas, un autre pont vous servira de passage.

» Hier, cinq heures plus tard que l'heure présente, douze cent soixante-six ans ont été accomplis depuis que le chemin a été rompu en cet endroit.

» J'envoie plusieurs de mes compagnons pour examiner si aucun réprouvé ne songe à s'échapper de sa prison souterraine; marchez avec eux sans défiance.

» Alerte, Cacabrina, et toi, Alichino, et toi, Cagnazzo; vous tous, Libicocco, Draghignazzo, Ciriatto le terrible, Graffiacane, Farfarello, et Rubicante le fou; Barbariccia commandera la cohorte.

» Faites votre ronde autour de la poix bouillante; escortez fidèlement ces voyageurs jusqu'au pont resté debout sur la fosse.

« — O maître, dis-je, si tu connais la route, allons seuls sans ces dangereux guides ; ils grincent des dents et nous menacent des yeux. »

Et lui à moi : « Ne t'épouvante pas, laisse leurs bouches se tordre, leurs grincements s'adressent aux malheureux brûlés dans la poix. »

Ils défilèrent par la chaussée de gauche; chacun d'eux avait la langue serrée entre les dents en signe d'intelligence avec le chef.

Barbariccia sonnait d'une trompette immonde



CHANT XXII.

J'ai vu des cavaliers dans les évolutions de la bataille; j'en ai vu porter sur votre terre, ô habitants d'Arezzo, le débordement et le ravage.

J'ai vu les tournois et les joutes accompagnés, tantôt du son des cloches, tantôt de la voix des trompettes, tantôt du bruit des tambours, sous les signaux des citadelles, avec toute la pompe étrangère et nationale.

Jamais si bizarre instrument à vent ne fit mouvoir piétons ou cavaliers; jamais, sur terre ou dans les cieux, pareil fanal ne guida un navire.

Nous marchions avec les dix démons, terrible compagnie! mais les saints hantent l'église et les truands la taverne.

Mon attention, concentrée sur la poix, scrutait les circuits de la fosse et les victimes ensevelies dans son lac torride.

Les dauphins, courbés en arc, sautent parfois hors de l'onde et avertissent les marins de songer au salut de leurs bâtiments;

Ainsi, pour alléger leurs souffrances, quelques damnés montraient leurs vertèbres et les cachaient avec la rapidité de l'éclair.

Comme les grenouilles, la tête à fleur d'eau, et le reste du corps enfoncé dans le marais, ils se replongeaient vite dans la poix bouillante à l'aspect de Barbariccia.

Voici, j'en frémis encore, un d'eux qui avait trop tardé, semblable à la grenouille paresseuse :

Graffiacane, le plus proche démon, l'accrocha par ses cheveux tout imprégnés de bitume, et le tira dehors comme une loutre.

Je savais le nom de ces anges d'enfer pour les avoir entendus appeler, lorsqu'ils furent choisis et se nommer entre eux.

« Écorche-le, Rubicante, » criaient ensemble les maudits. Et moi : « Maître, tâche d'apprendre quel est cet infortuné. »

Mon guide s'approcha et lui demanda le lieu de sa naissance. Il répondit : « Je suis né dans la Navarre.

» Ma mère me mit au service d'un prince; elle m'avait engendré d'un dissipateur qui avait détruit sa fortune et les germes de son existence.

» Je devins le favori du roi Thibault et je trafiquai de ses bonnes grâces : pour ce crime je brûle dans l'inextinguible cuve. »

Ciriatto, pareil au sanglier, le déchira de ses défenses, et Barbariccia, l'enchaînant dans son étreinte : « Soyez en paix, dit-il à sa bande, je tiens le rebelle. »

Et à mon maître : « Interroge-le, si tu le désires, avant qu'il soit écartelé. »

Mon guide au Navarrais : « Parmi les autres coupables, tes compagnons, connaîtrais-tu un Latin ? »

Et lui : « Je quitte un pêcheur dont les jours s'écoulèrent près de l'Italie. Je voudrais être encore sous les ténèbres vagues, sans craindre ces griffes odieuses. »

Les démons écumants l'entourèrent pour le saisir et commencèrent par lui trancher une partie du bras; ils se continrent au regard furieux de leur chef.

Comme l'infortuné contemplait sa blessure, Virgile se hâta de lui

dire : « Le nom de l'ombre dont tu t'es separee, ombre déplorable, pour venir sur le bord? »

Et lui : « Frère Gomita gouverneur de Gallura, vase d'iniquité ayant sous son pouvoir les ennemis de son maître, il leur vendit la liberté pour de l'or.

» Tel il prévariqua dans tous ses emplois. Souvent il s'entretient avec don Michel Sanche de Logodoro ; leurs langues ne se rassasient jamais de parler de la Sardaigne.

» Hélas! voyez ce réprouvé qui grince des dents! j'en dirais plus sans la peur qu'il m'arrache les cheveux »

Et le decurion des noirs satellites. à Farfarello, levé, l'œil étincelant, pour martyriser le coupable : « Retire-toi, méchante orfraie. »

» — Si vous désirez voir ou entendre des Toscans ou des Lombards, reprit l'ombre épouvantée, j'en appellerai.

» Que les griffes cruelles s'éloignent et ne menacent plus les condamnés de leurs vengeances! Je m'assoierai en ce lieu.

» Sept ombres accourront à mon signal, car je sifflerai, selon notre usage, lorsque l'un de nous respire hors de sa prison étouffante. »

Et Cagnazzo, secouant la tête : « Singulier artifice pour revoir son etang. » Et l'ombre rusée : « Je suis artificieux d'exposer mes compagnons à de plus dures souffrances ! »

Alichino céda, malgré l'opposition des autres : « Si tu te jettes dans le bitume, lui cria-t-il, je te poursuivrai rapidement avec mes ailes.

» Que la hauteur et la rive te servent de bouclier. Voyons, seras-tu plus adroit que nous? »

Lecteur, tu vas assister à une nouvelle scène. Suivant le pacte, les démons se retirent à demi, et le premier, Cagnazzo, le plus opiniâtre.

Le Navarrais, profitant de l'occasion, posa les pieds sur le sol, et

d'un seul bond, s'engloutit dans le lac bitumineux, à l'abri de leurs féroces desseins

Les anges maudits restèrent pétrifiés de leur sottise, surtout l'imprudent qui avait causé l'échec; alerte à sa poursuite, il s'écria : « Je le tiens! »

Vain effort! les ailes de la frayeur avaient vaincu les siennes en vitesse Le fugitif s'abîma sous la poix, et le démon, arrêté à la surface, remonta dans l'air

Le faucon, qui n'a pu atteindre sa proie aquatique, s'en retourne plein de rage et de fatigue

Tel Calcabrina, irrité de se voir dupe, vola derrière le démon pour susciter un motif de querelle dans l'évasion de l'ombre

Lorsque le pêcheur eut disparu il s'élança, les griffes ouvertes, sur son compagnon et tournoyant au-dessus de l'asphalte, les lui plongea dans le flanc

Son adversaire, épervier robuste, ne joua pas moins terriblement des griffes; ils tombèrent ensemble au milieu du lac bouillant

La chaleur les sépara soudain, mais ils ne purent se relever, tant l'épaisse matière avait englué leurs ailes

Barbariccia, mécontent de la rive, envoya quatre des siens sur l'autre grève, armés de leurs crocs, ils les tendirent aux deux démons consumés à demi par la poix

Nous laissâmes les impures légions se débattre.



CHANT XXIII.

Seuls, muets, sans escorte, nous cheminions, Virgile et moi, pareils à des frères mineurs en voyage.

La querelle dont j'avais été le spectateur me rappelait, par une exacte similitude, la fable où Ésope met en scène la grenouille et le rat.

Or, comme une pensée mène à une autre, en réfléchissant, je sentis renaître ma première crainte.

Notre présence, me dis-je, a occasionné le revers et les injures de ces démons. La colère excitant leur haine, ils nous poursuivront comme les dogues acharnés contre un lièvre.

Mes cheveux se hérissaient de frayeur. Je regardai attentivement derrière, et à mon maître : « Sauve-nous, car j'ai peur des anges noirs et de leurs griffes maudites.

» Je crois les entendre à notre piste. » Et lui : « Fussé-je un miroir, je ne refléterais pas mieux ton image que je ne pénètre au dedans de ton âme.

» Tes pensées se confondaient aux miennes, j'ai pris conseil de nous deux. Si la côte droite s'incline assez pour nous permettre d'aborder l'autre fosse, nous éviterons les chasseurs infernaux. »

A peine il avait achevé de parler, je vis les démons, ailes étendues, se précipiter pour nous saisir.

Une mère, éveillée en sursaut par leurs bourdonnements nocturnes, à la clarté rougeâtre des flammes, emporte son fils dans ses bras ;

Haletante, elle fuit sans s'arrêter, presque nue, et s'oubliant tout entière pour le cher petit être.

Ainsi mon guide me prit dans ses bras et se laissa glisser le long de la roche escarpée, vers un des côtés de l'autre gouffre.

L'onde enfermée dans un canal et dont le cours fait agir la roue du moulin, tourbillonne impétueusement autour de ses aubes.

Plus agile dans sa fuite, le maître me pressait sur son cœur, comme son fils plutôt que comme un compagnon.

Sitôt que nos pieds eurent touché le sol du profond abîme, les démons parurent au sommet du rocher sur nos têtes.

Je n'en éprouvai aucune inquiétude, la suprême Providence en les plaçant là pour être les ministres de la cinquième fosse, leur avait refusé le pouvoir d'en sortir.

Ce nouveau cercle enserrait une troupe d'âmes brillantes, elles tournaient lentement dans leur marche ; elles pleuraient et semblaient abattues sous la fatigue et la douleur.

Toutes portaient des chapes couvertes de capuchons bas tombant devant leurs yeux, et dont la forme imitait celles des moines de Cologne.

Au dehors, leurs riches dorures éblouissent, au dedans, un plomb vil les recouvre et les alourdit, la chape de Frédéric serait en comparaison une paille légère.

O manteau pesant pour l'éternité ! Nous accompagnions ces âmes, écoutant leurs tristes plaintes.

Ecrasés sous leur fardeau, les malheureux se traînaient avec lenteur, nous changions de voisin à chaque pas.

Je dis à mon guide : « Tâche de distinguer dans cette foule une ombre connue par ses actions et sa naissance. »

Une d'elles, entendant la langue toscane, cria derrière nous : « Suspendez votre course rapide à travers l'enceinte obscure.

» Et toi, peut-être obtiendras-tu de moi ce que tu souhaites. » Aussitôt Virgile m'avertit d'attendre l'ombre et de régler mon pas sur le sien.

Je m'arrêtai; deux pénitents exprimaient par leurs gestes un violent désir de converser avec moi; leur fardeau retardait leur marche pénible dans l'étroit sentier.

Dès qu'ils m'eurent joint, ils me regardèrent en silence d'un œil louche, puis ils se dirent entre eux :

« Au mouvement de sa poitrine, l'un de ces visiteurs paraît vivant; s'ils ont subi la mort, par quel privilège ne traînent-ils point le manteau de plomb? »

Et à moi : « Toscan, parvenu dans le triste asile des hypocrites, ne dédaigne pas de nous apprendre ton origine. »

Et moi à eux : « J'ai grandi sur le rivage de l'Arno, mon beau fleuve natal, dans la noble ville, et je suis revêtu de mon corps terrestre.

» Mais vous, dont une amère douleur baigne les joues, exposez-nous votre destinée. Quel châtiment brille sur vous d'un si vif éclat? »

Et l'un d'eux : « Nos chapes dorées sont d'un plomb lourd; elles font crier nos membres comme les poids font crier les balances.

» Frères joyeux et bolonais, je m'appelai Catalano, celui-ci Loderingo. Voici notre histoire.

» Florence nous élut podestats, selon sa coutume de choisir des étrangers pour conserver la paix. Nos noms l'ont souillée; Gardingo en conserve les marques récentes. »

Et moi : « O frères, vos mauvais.... » Je me tus, car je venais d'apercevoir un homme crucifié en terre par trois pals.

A mon aspect, il se tordit en poussant de gros soupirs; frère Catalano, le remarquant, ajouta :

« Ce crucifié persuada aux pharisiens la nécessité de martyriser un homme pour le peuple.

» Couché nu en travers du chemin, comme tu vois, il est condamné à sentir combien pèse chacun de nous.

» La même torture, dans cette fosse, accable son beau-père et les principaux du conseil, d'où jaillit pour les Juifs une semence de malheurs »

Virgile étonné contempla le coupable si honteusement étendu en croix dans l'éternel exil.

Puis il interrogea le frère en ces termes : « Est-il à droite quelque issue par où nous puissions sortir sans conjurer le secours des anges noirs? »

Le frère à Virgile : « Très-proche d'ici s'élève un rocher parti du grand cercle et traversant toutes les sombres vallées.

» Il est rompu en cet endroit ; vous pourrez gravir les décombres amoncelés sur la pente et le fond du sol. »

Mon guide baissa un moment la tête, et murmura : « Comme il nous a trompés, le chef des bourreaux de la cinquième fosse! »

Et le frère : « J'ai ouï conter à Bologne les nombreux vices du démon, entre autres, on l'accusait d'être astucieux et père du mensonge. »

Le poëte, quittant ces coupables au lourd fardeau, s'éloigna brusquement, les traits altérés par la colère;

Moi, je suivais les traces des pieds chéris.

CHANT XXIV.

Dans la saison de l'année, jeune encore, où le soleil trempe sa chevelure dans le verseau, où les nuits cessent d'usurper le règne des jours

Lorsque la gelée passagère et moins pénétrante, imite sur la terre la blanche tunique de sa froide sœur,

Le villageois, manquant de fourrage, parcourt des yeux la campagne toute perlée, se frappe la hanche et retourne à la ferme;

Pareil au malheureux sans ressource, il erre de tous côtés, se lamente, et sortant de nouveau, reprend espoir en voyant la nature soudain transformée;

Joyeux, il saisit sa houlette et chasse devant lui ses troupeaux bêlants au pâturage.

Ainsi je fus troublé quand je vis le front du maître s'obscurcir, de même il guérit bientôt mes anxiétés.

Quand nous arrivâmes à l'arche brisée, il m'adressa le doux regard dont il m'avait encouragé au pied de la montagne

Après quelques minutes d'une contemplation muette et pensive, il passa les bras autour de moi

Semblable à l'artisan qui songe, en travaillant, à son futur labeur, mon guide, me posant sur la cime d'une roche, choisissait de l'œil la suivante

« En t'accrochant à cet appui, me dit-il, éprouve s'il est assez solide pour te soutenir. »

Cette route n'était pas taillée pour des porteurs de chapes de plomb. A peine Virgile, ombre légère, et moi qu'il soutenait, nous pûmes gravir de pointe en pointe.

Si la traversée n'eût pas été plus courte de ce côté, j'ignore ce que serait devenu mon guide; pour moi, j'aurais été vaincu de lassitude.

Comme Malebolge va toujours en pente vers l'ouverture du puits caverneux, chaque vallée d'un côté s'abaisse et monte de l'autre.

Épuisé, je fus obligé de m'asseoir au sommet. Et le maître : « Jette le manteau de la paresse; on n'acquiert pas la renommée en couchant sur le duvet.

» L'homme dont la vie s'écoule sans renom laisse sur la terre une trace pareille à celle de la fumée dans l'air, et de l'écume sur l'onde.

» Lève-toi; dompte la fatigue avec l'esprit, vainqueur dans toute lutte, lorsqu'il secoue le poids du corps.

» Il reste à franchir une plus longue échelle, ce n'est pas tout d'avoir escaladé les rochers : entends bien et reprends courage. »

Or, je me levai, en exaltant ma propre audace : « Va, lui répliquai-je, maître, je suis fort et hardi. »

Nous longions le rocher raboteux, étroit, de plus en plus âpre et difficile. Je causais en marchant pour déguiser ma faiblesse.

Une voix, partant de l'autre fosse, articula des mots confus, et empreints de colère; je les saisis mal du sommet de la voûte chenue.

Je me baissai pour mieux ouïr; les yeux d'un vivant ne sauraient pénétrer le fond à travers la nuit épaisse.

« Maître, dis-je, conduis-moi à l'autre cercle par ce creneau; d'ici j'entends sans comprendre, et je regarde sans voir. »

Et lui : « Ton désir est juste, je dois le satisfaire en silence. » Nous descendîmes le pont du côté où il s'unit à la huitième rive, et je découvris la fosse tout entière.

Il s'y roulait un effroyable amas de serpents, monstres de mille espèces; le souvenir m'en glace encore le sang.

Que l'Égypte et l'Éthiopie n'étalent plus leurs fléaux et leurs bêtes difformes!

Que la Libye et les sables ne se vantent plus de produire des chélydres, des jaculis, des phares, des hydres et des amphisbènes!

Parmi l'épouvantable et cruelle forêt de reptiles couraient des âmes nues, tremblantes, sans espoir d'un refuge ou de la pierre héliotrope.

Leurs mains étaient enchaînées par derrière avec des serpents, les reptiles, entortillés par-devant, nouaient sur leurs dos leurs queues et leurs têtes.

Voilà, proche de nous, un de ces malheureux, pique par une langue venimeuse, à l'endroit où le col s'attache aux épaules.

En aussi peu de temps qu'on trace une des plus simples lettres de l'alphabet, le coupable s'enflamma, brûla et tomba réduit en cendre.

A peine fut-il consumé, la cendre se réunit d'elle-même, et le corps du patient revêtit sa première figure.

Ainsi, disent les anciens sages, le phénix meurt et ressuscite, quand son cinquième siècle est proche;

Pendant sa vie, l'herbe ni le froment ne composent sa nourriture, mais l'amomum et les pleurs de l'encens; la myrrhe et le nard parfument sa dernière couche.

Un homme renversé tout à coup par la force du démon ou l'étreinte d'un mal inconnu, se relève, étonné de son angoisse poignante, et regarde autour de lui en soupirant.

Tel était devant nous le réprouvé. O justice divine, combien tu es sévère et par quels effets tu signales ta vengeance!

Mon guide interrogea le coupable sur son destin. « Je suis Toscan, et abîmé depuis peu dans cette horrible fosse.

» Je menai la vie d'une bête féroce, non celle d'un homme. Je m'appelle Vanni Fucci la Brute, et j'eus Pistoia pour ma digne tanière. »

Et moi à mon guide : « Prie-le de nous dévoiler quelle faute l'a relégué ici-bas. Je l'ai connu homme de sang et de violence. »

Le pécheur, sans se cacher le visage, tourna vers moi son front couvert d'une triste honte, et me dit :

« Il me fut moins pénible d'être arraché à la vie que de paraître à tes yeux dans cet état misérable.

» Néanmoins je ne repousserai pas ta demande. Je suis plongé ici-bas pour avoir volé dans une église les vases saints, et avoir accusé un autre de ce rapt.

» Mais je ne veux pas que tu te réjouisses de ma misère en sortant de ces lieux sombres. Ouvre les oreilles, écoute :

» Pistoia se purgera d'abord des noirs, et Florence renouvellera ses mœurs avec ses citoyens.

» Mars, du val de la Magra, soulève une vapeur, nourrice de ténébreux nuages ; elle court, tempête impétueuse et formidable, se déchaîner sur les champs de Picène.

» Là, le nuage sinistre, éclatant comme la foudre, anéantira tous les blancs.

» Je te prédis ces revers pour t'affliger. »

CHANT XXV

En finissant ce discours, le voleur éleva les deux mains avec un geste de moquerie, et d'une lèvre injurieuse : « C'est à toi Dieu, à toi !... »

Soudain un serpent, et depuis lors j'aime cette race, comme pour étouffer son blasphème, s'enlaça autour de son col.

Un autre, s'attachant à ses bras, les enveloppa d'inextricables nœuds, où le damné captif ne pouvait se mouvoir.

Pistoia, Pistoia ! pourquoi ne pas incendier toi-même jusqu'au dernier de tes débris, puisque tes fils, de jour en jour, croissent dans le mal !

Dans les cercles noirs de l'enfer, je n'ai point vu d'esprit plus superbe devant Dieu, pas même le rebelle tombé des murs thébains.

Le voleur s'était enfui, lèvres closes. « Où est-il le blasphémateur ? où est-il ? » hurla en accourant un centaure écumant de rage.

Moins de couleuvres sifflent dans les Maremmes impures qu'il n'y en avait sur sa croupe jusqu'à l'endroit où commence la forme humaine.

Sur ses épaules, derrière la nuque, siégeait un dragon, les ailes ouvertes, vomissant des flammes contre quiconque approchait.

Et mon maître : « Ce monstre est Cacus, qui baigna maintes fois d'un lac de sang les cavernes du mont Aventin.

» Il ne se trouve pas avec ses frères, parce qu'il déroba le grand troupeau paissant dans son voisinage.

» Le torrent de ses brigandages se termina sous la massue d'Hercule, dont les coups multipliés s'acharnèrent contre son cadavre »

Comme Virgile parlait, le centaure disparut, et trois esprits se montrèrent en nous criant : « Qui êtes-vous? »

Nous interrompîmes notre entretien pour les examiner. Je ne les connaissais point, mais l'un des trois nommant l'autre : « Cianfa, où est-il demeuré? »

O lecteur, si tu ajoutes difficilement créance à ce qui va suivre, je n'en serai point surpris, moi, témoin oculaire, je le crois à peine

J'observais ces spectres, un serpent à six pieds s'élança en face contre l'un d'eux et y colla tous ses membres.

Le reptile, avec les pieds du milieu, serra le ventre du pécheur; avec ceux de devant, il saisit ses deux bras et lui mordit les joues

Ensuite, allongeant ses pieds intérieurs sur les cuisses, il roula sa queue entre les jambes et le long des reins.

Jamais lierre ne s'unit à l'arbre autant que l'horrible bête au coupable dont ses replis tortueux ceignaient la forme mobile

Les deux êtres se fondirent ensemble, comme une cire liquide; ils mêlèrent si bien leurs nuances, que tous deux paraissaient changer de nature.

Ainsi le papier soumis à la flamme revêt par sa vive action une couleur brune qui n'est pas noire encore, et déjà n'est plus blanche

Les deux autres esprits regardant ce prodige, s'écriaient à la fois : « Quelle métamorphose, ô Agnel! vois, tu n'es plus ni un ni deux »

Déjà les deux têtes n'en formaient qu'une, et deux figures se réfléchissaient confondues dans l'unique vestige où elles allaient se perdre.

Des quatre bras, il en restait deux; les cuisses et les jambes, le ventre et le tronc devinrent des objets indescriptibles et sans nom.

Tout aspect primitif s'y éclipsa. L'image perverse, semblable à deux êtres, n'en formait aucun, et l'affreux mélange s'en allait à pas lents.

Sous le règne ardent de Sirius, le lézard, lorsqu'il émigre de buisson en buisson, rapide éclair, traverse la route.

Tel glissait vers les deux autres esprits un petit serpent enflammé, livide et noir comme la semence du poivre.

Il piqua l'un des deux à cet endroit du corps par où l'homme puise son aliment avant de naître; ensuite il tomba et s'étendit à ses pieds.

Immobile et muet, le blessé le contempla comme dans le bâillement du sommeil, ou dans la fascination de la fièvre.

Et l'homme et le serpent se regardaient. Une épaisse fumée sortait de la plaie de l'homme et de la gueule du reptile, et ces deux vapeurs se rencontraient.

Que Lucain suspende, pour m'écouter, le récit des misères de Sabellus et de Nasidius! Qu'Ovide ne chante plus les merveilles de Cadmus et d'Aréthuse;

S'il métamorphosa l'un en serpent et l'autre en fontaine, jamais il ne peignit deux natures échangeant leurs formes et leur matière.

L'homme et le serpent s'assimilèrent par une intelligence fatale: le serpent ouvrit sa queue en deux parties, et le blessé resserra ses deux pieds.

Les cuisses et les jambes se rapprochèrent sans laisser aucune trace de jointure; la queue prenait la forme des pieds effacés de l'homme.

La peau du premier s'amollissait, celle du second se hérissait d'écailles.

Je vis les bras de l'homme rentrer dans les aisselles, et les deux pieds courts de la bête s'allonger à mesure que diminuaient les bras du maudit.

Les pieds de derrière du reptile, se tordant ensemble, remplacèrent la partie voilée de l'homme, qui se transforma chez lui en deux pieds.

La fumée enveloppa l'homme et le serpent d'un vêtement nouveau, elle donna à l'un la chevelure enlevée à l'autre.

Le premier se dressa sur ses pieds, le second s'abattit pour ramper, et ils ne cessaient de fixer l'un sur l'autre leurs féroces regards dont le pouvoir transmuait leurs substances.

Debout, le serpent homme ramena vers les tempes la chair pendante de son visage, et des oreilles surmontèrent ses joues lisses.

Le reste vint figurer un nez et imprimer aux lèvres la grosseur naturelle.

Avançant sa face hideuse, l'homme reptile retira ses oreilles dans sa tête, comme le limaçon replie ses cornes.

La langue de l'homme, qui articulait naguère des paroles, se fendit ; la langue fourchue du reptile se referma, et la fumée s'arrêta aussitôt.

L'âme, devenue bête, s'échappa en sifflant dans la vallée ; l'autre, en parlant, lui cracha dessus.

Puis tournant vers elle son nouveau corps, elle dit : « Buoso rampera, comme j'ai rampé, dans ce chemin. »

Telles furent les métamorphoses dont je vis le spectacle dans la septième enceinte de Malebolge ; le sujet m'excusera, si mon style ne s'orne pas de fleurs.

Malgré mon trouble et mon égarement, je reconnus dans ces ombres fugitives Puccio Sciancato, le seul des trois esprits restés avec sa première forme.

L'autre était celui que tu pleures, ô Gaville !

CHANT XXVI.

— —

Florence, réjouis-toi; ta renommée plane sur la terre et sur les grandes eaux: elle retentit jusqu'au fond de l'abîme.

Parmi les voleurs, j'ai compté cinq de tes citoyens; j'en ai honte, et il t'en revient peu de gloire.

Si les rêves du matin sont les oracles de la vérité, tu connaîtras dans peu les souhaits de Prato et de ses enfants.

Le malheur ne t'aura jamais enveloppée assez vite: qu'il éclate sur toi, puisqu'il doit te saisir. Plus mes cheveux seront blancs, plus il me coûtera de larmes.

Les roches qui nous avaient précédemment livré passage nous servirent d'escalier; nous les remontâmes, et mon guide m'entraîna sur sa trace.

Nous n'osions nous confier à leurs pics décharnés et solitaires qu'après que nos mains les avaient éprouvés.

Là, une amère douleur me navra, elle me navre encore, quand le tableau de ce que j'ai vu vient troubler ma pensée.

Et toi, mon esprit, mets un frein: ne perds pas ton guide, la vertu; je ne veux pas corrompre moi-même les dons d'une influence amie ou d'une heureuse étoile.

Dans la saison dorée, lorsque le grand astre nous charme plus longtemps par son radieux visage,

A l'heure où se tait la mouche, où le cousin s'éveille, le pâtre assis sur la colline voit scintiller dans le vallon des myriades de lucioles à travers les blés et les vignes.

Ainsi à mes regards le septième giron resplendissait de flammes étincelantes.

Celui que vengèrent deux ours contempla Elie transporté au ciel sur un char de feu, le vol du char et des chevaux se perdit bientôt dans les hauteurs de l'espace

Le prophète ne distingua plus qu'une petite flamme, légère, elle s'élevait comme un faible nuage.

Tel au sein du giron s'agitait chaque flamme, renfermant un pécheur invisible.

Je me penchai sur le pont pour observer ces phénomènes, et je faillis choir dans le tourbillon, un quartier de roc fut mon sauveur.

Et Virgile, remarquant mon attention : « Dans ces flammes vivent des esprits : chacun est revêtu de leur linceul dévorant.

» — O sage, repartis-je, tu viens de changer en certitude mes conjectures. Apprends-moi quelle flamme se divise au-dessus du gouffre, semblable à celle du bûcher où l'on plaça le corps des deux fils d'Œdipe. »

Et le maître : « Là, Ulysse et Diomède expient la même colère dans le même châtiment. On y pleure la traîtreuse invention du cheval de bois, perte d'Ilion l'aïeul de la superbe Rome.

» On y pleure l'artifice par lequel Déidamie, quoique morte, se plaint encore d'Achille, et on y subit la peine de l'enlèvement du Palladium.

» — S'ils peuvent parler du milieu de leur cruelle prison, dis-je, ô maître, je t'en prie mille fois, permets à ton disciple d'attendre la flamme jumelle. »

Et lui : « J'accueille ta louable prière, mais tiens ta lèvre muette.

Je vois les entretenir, ces Grecs dédaigneraient peut-être ton langage »

Sitôt que la lueur fut arrivée près de nous, Virgile, jugeant l'heure favorable, s'exprima en ces termes :

« Esprits consumés par une même flamme, si mon grand poème terrestre a mérité de vous quelque reconnaissance, ne vous éloignez pas, que l'un de vous me révèle où son courage l'a entraîné mourir »

La pointe la plus élevée de la flamme antique se balança en murmurant comme la flamme que le vent tourmente,

Ensuite, se promenant çà et là, comme une langue prête à parler, elle articula des sons

« Quand je parvins, soupira-t-elle, à briser le charme où Circé m'avait retenu captif plus d'une année près de Gaëte, Énée n'avait pas encore nommé cette île ;

» Ni la douceur des baisers d'un fils, ni la piété due à un vieux père, ni la mutuelle tendresse d'une épouse chérie, ne purent m'enchaîner

» J'avais soif d'explorer le monde et d'étudier les vices ou les vertus des humains

» Je me hasardai sur la haute mer, avec un seul navire et la petite troupe fidèle compagne de mes dangers

» Je vis l'une et l'autre plage jusqu'à l'Espagne, jusqu'à Maroc, la Sardaigne et les autres îles baignées par les vagues marines

» Moi et mes compagnons, appesantis par l'âge, nous abordâmes à la gorge étroite où Hercule posa deux colonnes pour avertir l'homme de ne point franchir cette limite.

» A ma droite, je laissai la plaine où devait naître Séville, à ma gauche, celle où fut construite Ceuta l'Africaine

» Je dis alors : Frères, vous avez bravé des milliers de périls pour atteindre l'occident

» Il vous reste peu de jours à vivre, ne vous privez donc point de visiter par delà le soleil ce monde sans habitants.

» Pensez à votre origine, vous n'avez pas été créés pour vivre comme des brutes; la science et la vertu, voilà vos étoiles!

» Cette courte harangue excita mes compagnons à poursuivre leur voyage; leur ardeur ne connaissait plus de bornes

» Tournant notre poupe au levant, nous fîmes de nos rames des ailes à notre demeure flottante, et nous voguâmes de plus en plus vers la gauche

» Déjà la nuit voyait étinceler toutes les étoiles de l'autre pôle; à peine le nôtre paraissait au dessus des flots écumeux

» Cinq fois la clarté de la lune s'éteignait et se rallumait depuis que nous naviguions dans cette mer immense

» Une montagne, obscurcie par l'éloignement, se dessina dans les vapeurs aériennes, sa hauteur prodigieuse surpassait les cimes les plus gigantesques

» Nous nous réjouissions. Hélas! notre joie bientôt se changea en deuil, de cette terre nouvelle s'élança un tourbillon

» Il heurta la proue du navire trois fois, il le fit tournoyer avec l'onde, et à la quatrième, nous chavirâmes, par la volonté de Dieu.

» La vaste mer se referma sur nous »

CHANT XXVII.

La flamme était devenue immobile et silencieuse, elle fuyait, emportant les adieux du doux poete.

Le bourdonnement d'un autre météore attirait mes yeux vers l'aigrette d'où il s'échappait en plaintes confuses.

Le taureau de Sicile jeta pour premier mugissement les sanglots de son industrieux inventeur, justement payé par son œuvre.

Ses flancs rougis retentissaient des clameurs des infortunés qu'on y enfermait, le corps d'airain du monstre semblait traversé par la douleur.

Ainsi la parole de l'esprit captif, étouffée dans l'ardente fournaise, imitait le chuchottement de la flamme.

Enfin la voix se fraya une route et se rendit sensible à notre oreille comme celle du couple disparu.

Nous entendîmes ces mots : « O toi qui parlais ici le langage latin et disais à un esprit : Va-t'en, je n'ai plus à t'interroger.

» J'arrive peut-être un peu tard, de grâce, ne refuse pas de m'entretenir : j'y consens, moi, et pourtant je brûle.

» Réponds, si la mort t'a précipité dans ce monde sans lumière de la douce contrée natale où j'ai commis toutes mes fautes ;

» Les Romagnols ont-ils la guerre ou la paix? Je naquis dans les montagnes placées entre Urbin et celles où jaillit le Tibre. »

Attentif, le front baissé, j'écoutais, et mon maître me toucha légèrement : « Parle, toi, celui-ci est de la jeune Italie. »

Je lui répliquai aussitôt : « Ame cachée, la Romagne jamais ne fut tranquille dans le cœur de ses tyrans ; toutefois je n'y ai point laissé de guerre ouverte.

» L'aigle de Polenta règne toujours à Ravenne comme dans son aire, et plane encore sur Cervia.

» La terre fatale aux Français, dont elle recouvre les cadavres amoncelés, gît dans les griffes du lion vert.

» Le vieux dogue de Verruchio et son fils meurtrier de Montana tiennent les mêmes lieux sous leurs gueules sanglantes.

» Lamone et Santerno sont régis par le lionceau d'azur au nid blanc, changeant de parti à chaque saison.

» La cité dont le Savio arrose les flancs, flotte entre la tyrannie et la liberté, comme elle subsiste entre la plaine et la montagne.

» Et toi, maintenant, je t'en prie, qui es-tu? Ne sois pas plus dur que nous l'avons été à ton égard, puisse ton nom grandir dans le monde ! »

Le feu bourdonna quelques minutes, et promenant sa pointe aiguë, il fit ouïr ce murmure :

« Cette flamme se tairait immobile, si je croyais répondre à un être dont les yeux doivent revoir le soleil.

» Mais, comme on le dit, aucun vivant ne sort de ce gouffre infranchissable ; je te répondrai sans redouter le déshonneur.

» D'abord homme de guerre, je devins cordelier, pour sanctifier ma vie. J'aurais accompli ma tâche, sans les funestes séductions du pontife, maudit soit-il !

» Tant que je fus ceint de l'enveloppe terrestre dont me vêtit ma mère, mes œuvres eurent l'astuce du renard, et non l'audace du lion.

» Je connus tout lac de ruse, toute voie obscure : ma science dans l'art de la fraude porta mon nom jusqu'aux limites du globe.

» A l'âge où chaque matelot devrait plier la voile et jeter l'ancre, je pris en dégoût mes plaisirs de la veille. Repentant, je confessai mes erreurs.

» Ah ! malheureux ! j'aurais sauvé mon âme !... Le prince des nouveaux pharisiens guerroyait près de Latran, non avec les Sarrasins ou les juifs, mais avec les chrétiens.

» Aucun n'était allé conquérir la ville d'Acre ou commercer dans les domaines du soudan.

» Ce pontife ne respecta en lui, ni l'auguste ministère, ni l'ordre sacerdotal, ni en moi, le cordon des religieux macérés par la pénitence.

» Constantin dans les monts de Soracte demanda la guérison de sa lèpre à Sylvestre ;

» Ainsi le prince de l'Église me conjura de le guérir de sa fièvre orgueilleuse.

» Il invoqua mes conseils ; je me tus, car ses discours me semblaient inspirés par l'ivresse.

» Il ajouta : Délivre ton cœur de tout scrupule, je t'absous d'avance ; enseigne-moi à détruire les remparts de Palestrina.

» Suivant ma volonté, j'ouvre et ferme le ciel, tu le sais. Je possède les deux clefs dont mon prédécesseur ignora l'usage.

» Ces arguments spécieux m'éblouirent, et craignant le résultat de mon silence : O mon père, dis-je, puisque tu m'absous de la faute où je vais tomber, écoute :

» Promets beaucoup, tiens peu, tu triompheras du haut de ton siége sublime.

« A ma mort, saint François vint me réclamer ; un des noirs chérubins lui cria : « Ne me le ravis point, c'est ma proie.

» Il doit être englouti avec mes esclaves, il a donné un conseil frauduleux. Depuis ce temps, je le tiens sous mon empire.

» On ne peut absoudre celui qui ne se repent pas ; le repentir et le choix du mal renferment une contradiction inadmissible. »

» O trois fois malheureux, lorsqu'il me saisit en ajoutant : « Tu ne me croyais pas si bon logicien. »

» Il me traîna devant Minos ; le juge terrible tordit huit fois sa queue autour de ses flancs, et la mordit avec rage.

« Erre avec les coupables emportés par le feu! » rugit-il. Voilà pourquoi je suis exilé dans ce gouffre et pourquoi je gémis sous ma chape embrasée. »

Lorsqu'il eut terminé ses aveux, le météore plaintif s'éclipsa en tourbillonnant.

Mon guide et moi, nous atteignîmes, au bout du rocher, l'autre arche du pont sous laquelle se creuse le neuvième giron.

Là, sont punis les artisans de discordes.



CHANT XXVIII.

Quelles peintures multipliées, ou quelle prose libre décriraient tout le sang et toutes les plaies offertes à ma vue?

Aucune langue mortelle ne peut sans l'affaiblir exprimer ce que l'esprit immortel ose à peine comprendre.

Rassemblez à la fois ceux qui ensanglantèrent les champs de la Pouille, si disputés à la fortune des Romains dans la guerre punique,

Guerre implacable, où il se fit, comme le rapporte le véridique Tite-Live, une ample moisson d'anneaux de chevaliers.

Et ceux qui sentirent la douleur des amères blessures, pour s'être armés contre Robert Guiscard;

Et ceux dont on recueille encore les ossements à Cepperano, où chaque Apulien fut traître, et au val de Tagliacozzo, où le vieil Alard vainquit sans armes.

Cet amas de membres tronqués et saignants n'égalera point le hideux spectacle de la neuvième fosse.

Le vin s'échappant d'une tonne défoncée jaillit à flots moins abondants que le sang ne coulait d'un spectre fendu depuis le menton jusque sous le ventre.

Son cœur palpitait au-dessus des entrailles pendantes, et le fantôme s'entr'ouvrant la poitrine : « Vois comme je me déchire!

» Vois le triste état de Mahomet. Ali me devance, tout en pleurs, le visage ouvert depuis le menton jusqu'au crâne.

» Les autres fantômes errants ont joui du don de la lumière; ils sont fendus de la sorte, en punition du schisme et du scandale semés par eux sur la terre.

» Un démon nous suit et rouvre éternellement nos cruelles blessures avec le tranchant de son épée.

» Quand nous avons achevé le cercle du chemin des larmes, nous reparaissons devant lui, nos plaies fermées ruissellent de nouveau sous l'acier.

» Mais, toi, qui attends peut-être sur le roc l'heure de ton supplice, apprends-nous ton origine. »

Et mon maître : « La mort ni ses fautes ne l'amènent dans le ténébreux royaume; il vient parcourir ses mystérieuses terreurs.

» Moi, ombre du séjour des morts, je suis chargé de le conduire à travers les cercles lamentables; mes paroles t'enseignent la vérité. »

A ces mots, plus de cent damnés, s'arrêtant dans la fosse, me regardèrent, et dans leur surprise, ils oublièrent leur tourment.

« Hôte qui dois peut-être contempler bientôt le soleil, dis à frère Dolcino de ne pas se lasser envahir par la famine ou par la neige, s'il ne veut tomber soudain dans ces ténèbres.

» Sans la famine et la neige, le Navarrais en triomphera difficilement, » Mahomet, ayant ainsi parlé, s'éloigna d'un pied rapide.

Un autre, à la gorge percée, dont le nez était coupé jusqu'aux sourcils, n'ayant plus qu'une oreille, m'examinait avec les autres esprits, immobile d'étonnement.

Il ouvrit sa bouche vermeille de sang et m'adressa cette allocution : « Toi, qu'aucune souillure n'amène ici bas, je t'ai vu sur la terre latine, si une fausse ressemblance ne m'abuse.

» Souviens-toi de Pierre de Médicina lorsque tu retourneras dans la douce plaine de Vercelli à Marcabo

» Avertis les deux meilleurs citoyens de Fano, le noble Guido et Angiolello, de la prédiction d'une ombre

» Ils seront précipités d'une barque, et noyés près de la Catolica, par la trahison d'un lâche tyran.

» Jamais, de Chypre jusqu'à Majorque, Neptune n'a vu commettre un si noir attentat par les forbans ou la race des Grecs.

» Ce traître à l'œil unique, dans sa difformité, gouverne la contrée dont l'un des compagnons de mes tortures voudrait n'avoir point touché les bords.

» Il invitera les deux infortunés à une conférence et les dispensera sans retour d'offrandes pieuses pour adoucir le vent de Focara. »

Et moi : « Pour que j'accomplisse ta prière, désigne celui auquel fut tant amer l'aspect de ce pays. »

Pierre de Médicina porta la main à la bouche d'un des condamnés en criant : « Le voilà ! mais il est muet. »

Et sa main désignait le tribun qui, chassé de Rome, étouffa le doute au cœur de César par cette maxime : Pour l'homme préparé, l'attente est dangereuse.

Comme il me semblait épouvanté, avec sa langue tranchée dans le gosier, Curion autrefois si hardi en paroles !

Une autre ombre, les deux mains tronquées, levant ses moignons dans l'air sombre, le sang découlait sur sa face toute noire de ses gouttes,

Il criait : « Souviens-toi aussi de Mosca. Hélas ! c'est moi qui ai dit : La chose décidée doit avoir son cours. Mot fatal d'où sortit le malheur de la Toscane. »

» — Et la ruine de ta race, » ajoutai-je. L'ombre, amoncelant dans sa pensée douleur sur douleur, s'enfuit comme frappée de délire.

Je continuai d'observer la bande infernale ; écoutez ce que je n'oserais redire sans le témoignage de ma conscience.

La conscience, ferme compagne, sous l'armure de sa pureté, fortifie le cœur de l'homme.

Je vis, et il me semble toujours le voir, un corps sans tête marcher avec le reste du troupeau lugubre.

Il tenait à la main, comme un phare, sa tête coupée, et la tête nous regardait, gémissant : « Hélas ! »

Le corps s'éclairait de cette lampe. Ils étaient doubles en un et un en deux. Comment ce prodige? Dieu seul peut le savoir, lui le maître et le vengeur.

L'ombre malheureuse, arrivée au pied du pont, élevant sa triste lampe : « Contemple mon tourment cruel, toi qui visites les morts avec les symptômes de la vie.

» Juge s'il existe une affliction plus désolante! Si tu veux parler de moi dans le monde, je fus Bertrand de Born, mauvais conseiller du roi Jean.

» J'armai le père et le fils l'un contre l'autre. Achitophel n'excita point par des traits plus perfides Absalon contre David.

» J'ai divisé ceux que la nature avait unis ; en expiation, je porte ma tête séparée de son principe, resté captif dans ce tronc informe.

» La loi du talion s'exécute dans ma personne. »



CHANT XXIX.

Cette foule innombrable, ces tortures sans fin, avaient enivré mes yeux, j'aurais voulu m'arrêter pour donner cours à mes larmes.

Mais Virgile : « Que regardes-tu? pourquoi toujours contempler là-bas les ombres tristes et mutilées?

» Tu n'as point témoigné la même stupéfaction dans les autres bolges : espères-tu compter les âmes saignantes? Songe que la vallée embrasse vingt-deux milles de tour.

» Déjà la lune est sous nos pieds. Le temps accorde à notre pèlerinage s'abrège à chaque minute : d'autres tableaux imprévus se dérouleront devant toi.

» — Si tu avais remarqué le motif de mon examen, répondis-je, tu m'aurais sans doute permis de m'arrêter encore. » Mon guide s'éloignait, tandis que je lui parlais en le suivant.

J'ajoutai : « Dans cet abîme, sur lequel je fixais mes regards, un des esprits de mon sang pleure sa faute par une expiation cruelle. »

Et le maître : « N'attendris pas plus longtemps ta pensée sur cette ombre : qu'elle demeure où l'a placée le souverain juge!

» Je l'ai vue, au pied de l'arche, te désigner du doigt, et je l'ai ouïe nommer Geri del Bello.

» Le destin du gouverneur de Hautefort absorbait tes réflexions, tu n'as regardé où elle se tenait qu'après son départ. »

Et moi : « Son trépas violent n'a encore été vengé par aucun de nous, complices de l'opprobre.

» Voilà pourquoi elle se montre si dédaigneuse, et muette à ma présence. Je l'en chéris davantage. »

Nous discourûmes de la sorte jusqu'au premier endroit du roc, d'où l'on apercevrait le fond de l'autre vallée, sans l'absence d'une clarté plus vive.

Lorsque nous fûmes parvenus au-dessus du dernier cloître de Malebolge, notre vue dominait l'enceinte où se lamentent ses habitants.

Mille cris déchirants, comme autant de flèches de fer, me perçaient le cœur ; je couvris mes oreilles avec mes mains pour ne pas les entendre.

Les malades réunis des hôpitaux de Valdichiana, des Maremmes et de la Sardaigne, pendant la canicule, offriraient un égal réceptacle de douleurs.

Il s'exhalait du bolge immonde une odeur semblable à celle des membres gangrenés.

Nous descendîmes à gauche sur le dernier bord de la vaste roche, de là mon regard pénétra dans l'abîme où la justice, infaillible ministre du Créateur, punit les faussaires inscrits sur son livre d'airain.

Dans le solstice de la fameuse peste d'Egine, le peuple mourant buvait dans l'air le poison des vapeurs malignes, et les animaux périrent jusqu'au plus petit ver ;

Les nations antiques, suivant le récit des poëtes, se renouvelèrent par la semence des fourmis, tant fut terrible ce cataclysme.

Plus tristes cependant les esprits dont les monceaux dispersés languissaient dans la vallée obscure.

L'un gisait sur le ventre, l'autre sur les épaules d'une ombre voisine, celui-ci rampait à travers le funèbre chemin.

Nous marchions pas à pas, en silence, regardant, écoutant ces malades trop faibles pour soulever leurs corps.

Deux infortunés, assis, se prêtant un appui mutuel, comme ces vases que l'on appuie l'un sur l'autre pour les chauffer, présentaient les symptômes d'un mal rongeur.

Ils promenaient avec furie la morsure de leurs ongles dans toutes les parties de leurs membres pour calmer d'irrésistibles aiguillons.

Et leurs ongles arrachaient les croûtes de la lèpre, comme le couteau arrache les écailles du scarre, ou celles plus larges d'un autre poisson marin.

Mon guide à l'un d'eux : « O toi, qui détruis avec tes doigts les tissus de ta peau, enseigne-moi s'il y a quelque Latin dans votre troupe malheureuse; puisse ton ongle suffire à ton labeur éternel! »

Le condamné pleurant : « Reconnais deux Latins dans nos deux ombres déformées. Qui es-tu, toi, dont la bouche nous interroge? »

Et mon guide : « Un esprit descendu avec un vivant, de degré en degré; je dois l'initier aux supplices de l'enfer. »

Les deux ombres, et beaucoup d'autres, qui avaient entendu les paroles de Virgile, changèrent d'attitude, et m'examinèrent avec un mouvement de terreur.

Et le bon maître à moi : « Dis-leur ce qui te plaît. » Je profitai de sa permission.

« Que votre souvenir perpétué dans le monde, où habite d'abord l'âme humaine, vive sous plusieurs soleils!

» Apprenez-moi vos noms et votre pays. Ne rougissez point, dans vos confidences, de votre insupportable et honteuse torture. »

Et l'une des ombres : « Je suis d'Arezzo. Albert de Sienne me fit jeter dans les flammes. Toutefois une autre cause m'a plongé ici-bas.

» Je m'étais, en plaisantant, vanté de savoir voler dans les airs; par une curiosité aveugle, il exigea que je lui fournisse des preuves de ma science.

» Comme je ne pus lui révéler l'art de Dédale, il me condamna donc à être brûlé des mains de son père naturel.

» Pour avoir pratiqué l'alchimie sur la terre, je suis voué, par Minos, l'infaillible juge, à souffrir dans le dernier des dix cercles. »

Et moi au poète : « Fut-il jamais nation plus vaine que la nation siennoise? Non, certes, pas même la nation française. »

L'autre lépreux m'ayant ouï, répondit à mes paroles : « Otes-en Stricca, si modéré dans ses dépenses ;

» Et Nicolo, qui découvrit le premier l'usage luxueux du clou de girofle, dans le jardin où germe cette graine.

» Otes-en la société dans laquelle Caccia d'Asciano dissipa ses vignes et ses bois, et l'Abbagliato déploya son jugement.

» Regarde-moi en face, afin de connaître l'esprit animé des mêmes sentiments contre les Siennois. Je suis l'ombre de Capocchio, qui falsifia les métaux par le secours de l'alchimie.

» Tu dois te le rappeler, je fus un singe habile. »



CHANT XXX.

– –

Lorsque Junon était jalouse de Sémélé, maintes fois elle donna des marques de sa haine contre le sang thébain.

Athamas tomba en démence par la colère de la déesse; comme sa femme venait à sa rencontre, portant leurs deux enfants dans ses bras, lui, égaré :

« Tendons les filets pour prendre la lionne et les lionceaux, » et il saisit, comme un oiseau de proie, dans ses impitoyables serres, l'un de ses fils nommé Léarque.

Après l'avoir fait tournoyer en l'air, il le brisa contre une roche, et la mère se noya dans l'Océan avec son second fardeau bien-aimé.

La fortune abattit la grandeur des Troyens audacieux et renversa d'un seul coup le royaume avec le souverain.

Hécube se désolait, misérable et captive, après avoir repaît sa vue du spectacle sanglant de Polyxène morte, et du cadavre de son Polydore gisant sur la grève marine.

Dans sa douleur forcenée, la malheureuse veuve aboya comme une chienne, tant cette douleur lui avait bouleversé l'esprit.

Mais ni les Thébains, ni les Troyens furieux, ne torturèrent des êtres humains ou des animaux avec autant de barbarie que deux ombres blafardes et nues.

Les deux ombres couraient en mordant, comme le porc échappé de son étable.

L'une d'elles sauta sur Capocchio, lui frappa violemment la nuque, et lui fit baiser la rude poussière

L'Arétin tremblant me dit : « Ce furieux est Gianni Schicchi ; sa rage meurtrit de la sorte les ombres »

Et moi : « Si l'autre damné ne vient pas lacérer ta chair par ses morsures, apprends-moi son origine avant qu'il disparaisse. »

Et l'Arétin : « C'est l'âme antique de l'incestueuse Myrrha, devenue l'amante de son père, par un criminel dérèglement de l'amour.

» La fille du roi de Chypre emprunta une forme étrangère pour accomplir son crime comme l'ombre qui la devance.

» Celle-ci se déguisa pour obtenir la reine du haras, et se fit passer pour Buoso Donati, testant avec toutes les cérémonies légales. »

Sitôt que les deux ombres furieuses n'occupèrent plus mon attention par leur présence, j'examinai les autres esprits méchants.

Un réprouvé ressemblait à un luth, depuis la tête jusqu'au milieu du corps ; la monstrueuse hydropisie lui tenait les lèvres ouvertes. Il articula ces mots :

« O vous ! qui ne souffrez, j'ignore pourquoi, aucune peine dans le royaume de la douleur, considérez l'infortune de maître Adam.

» J'ai vécu au sein de l'abondance, et rassasié de biens, selon mes désirs, aujourd'hui, hélas ! j'envie une goutte d'eau

» Les petites sources ruisselantes des vertes collines de Casentin jusqu'à l'Arno, sont toujours là devant mes yeux, avec leurs lits d'une molle fraîcheur

» Leur image enchanteresse et amère me dessèche plus que le mal imprimé sur ma figure décharnée

» La rigide justice dont je sens les aiguillons me châtie par le lieu de mes prospérités coupables, pour m'arracher davantage de soupirs.

» Près de ces ruisseaux clairs, fleurit Romena, où j'ai falsifié la monnaie marquée aux emblèmes de saint Jean-Baptiste; pour cela mon corps fut consumé par les flammes sur le sol terrestre.

» Ah! si j'apercevais les âmes perverses de Guido, d'Alexandre et de leur frère, je n'échangerais pas leur vue contre la fontaine de Branda.

» Une d'elles habite déjà notre bolge, d'après ce que disent les ombres dont la furie convulsive parcourt son enceinte; moi, je ne puis la voir, car j'ai les membres enchaînés.

» Que ne suis-je du moins assez léger pour avancer d'une ligne par siècle! je me serais mis en route.

» Je l'aurais cherchée, à travers cette race infâme, dans ce gouffre qui a onze milles de circuit et un demi-mille de large.

» Par eux j'ai déchu dans la troupe maudite; ils m'ont entraîné à battre des florins mêlés de trois carats d'alliage. »

Moi à lui : « Quel couple misérable, couché à ta droite, fume comme une main mouillée pendant l'hiver? »

Et lui : « Son immobilité paraît éternelle; depuis ma chute dans ce gouffre, il n'a fait aucun mouvement; tel je l'ai trouvé, tel il demeure.

« La première des deux ombres est la fourbe accusatrice de Joseph; l'autre, le fourbe Sinon, ce Grec de Troie : dans leur fièvre aiguë, ils exhalent cette vapeur épaisse et fétide. »

Une lutte soudaine s'engagea entre maître Adam et l'une des ombres irritée de se voir appeler d'un nom flétrissant.

Ils se frappèrent, l'ombre, sur le ventre de l'hydropique; maître Adam, sur le visage du damné, en lui disant :

« J'ai le bras assez délié pour te punir, malgré la pesanteur de mes membres immobiles. »

Et l'autre : « Quand tu allais au bûcher, tu ne l'avais pas aussi vif, mais tu l'avais plus vif, quand tu battais monnaie. »

Et l'hydropique : « Tu ne rendis pas un si véridique témoignage, lorsqu'à Troie on te demanda la vérité. »

Et Simon : « J'ai commis un mensonge, toi, tu as falsifié les métaux. Je gémis dans l'enfer pour une seule faute, et toi pour plus de crimes que nul autre coupable. »

Et l'ombre au ventre gonflé : « Souviens-toi du cheval de bois, parjure ; sois puni par la renommée ; son immortalité pèse dans le monde. »

Et le Grec : « Sois puni par la soif qui te dessèche la langue et par l'onde infecte amassée dans ton ventre difforme. »

Et le faux monnayeur : « Ta bouche ne s'ouvre que pour l'injure, selon ton usage ; si la soif brûle ma langue et si l'humeur gonfle mon ventre, toi, écoute :

» Tu es dévoré par un feu intérieur ; le vertige trouble ta tête, tu lécherais avidement, sur le moindre signe, le miroir de Narcisse. »

J'étais absorbé par leur dispute. Le maître me réprimanda sévèrement. J'en éprouvai une honte, vivante dans ma mémoire.

Semblable à l'homme qui dans un rêve de malheur souhaite ne jamais voir se réaliser son rêve, je demeurai sans paroles, et balbutiai vaguement des excuses.

Et le maître : « Chasse ta tristesse ; moins de confusion laverait une faute plus grave.

» Rappelle-toi que je marche toujours à ton côté, quand le hasard t'amènera devant ces ignobles querelles.

» Il est bas de prêter l'oreille à de si vils accents. »



CHANT XXXI.

Blessé par ce langage austère, mes joues avaient changé de couleur; la même voix fut mon médecin.

Telle, suivant une tradition, la lance d'Achille et de son père avait le don de guérir ses propres blessures.

Abandonnant cette vallée malheureuse, nous marchions en silence sur le bord qui l'environne.

Là, régnait un morne crépuscule, dont la vue ne pouvait percer le bandeau. Soudain retentit le son d'un cor.

Sa fanfare eût étouffé le grondement du tonnerre. Je dirigeai mes regards vers le point d'où partait le son redoutable.

Moins terrible sonna le cor de Roland, après la fatale déroute où Charlemagne perdit le fruit d'une sainte entreprise.

J'élevai la tête et crus découvrir de hautes et nombreuses tours. « Maître, dis-je, quelle est cette ville ? »

Et lui : « Les ténèbres t'abusent ; presse ta marche. Tu jugeras dans peu combien la distance égare le sens de la vue. »

Et me prenant la main avec tendresse : « Sache-le, afin d'être moins surpris, ce ne sont point des tours, mais des géants plongés dans l'abîme de la ceinture aux pieds. »

Quand se dissipe le brouillard, l'œil démêle par degré les objets voilés sous l'obscure vapeur.

De même, à mesure que je perçais l'air épais et nébuleux, en approchant vers le bord du puits, mon erreur s'évanouit et l'effroi me gagna.

Pareil à Monterreggione hérissant de tours son enceinte arrondie, le puits se couronnait des horribles figures de la race titanienne, que le dieu tonnant menace encore du haut du ciel.

Je distinguais la face, le buste, une partie du ventre et les deux bras de l'un des géants.

La nature a sagement oublié l'art d'engendrer de tels monstres, et de fournir à Mars de semblables machines meurtrières.

Si elle nourrit sans remords les éléphants et les baleines, l'observateur sagace y reconnaîtra le témoignage de sa prudence équitable.

Car la malice de l'esprit jointe à la force et à la méchanceté devient un fléau contre lequel ne saurait prévaloir la résistance des fils d'Adam.

La tête du monstre me parut égale en grosseur à la pomme de pin qui orne l'église romaine de Saint-Pierre, le reste des membres était en proportion.

Quoique sa stature fût cachée depuis le tronc jusqu'aux pieds, la rive en laissait voir assez pour défier trois Frisons d'atteindre à ses cheveux.

Je comptais trente grandes palmes de la margelle du puits jusqu'à l'endroit où l'homme agrafe son manteau.

« *Raphe lmai Amer Hza Biahm*, » rugit la bouche orgueilleuse rebelle à de plus doux cantiques.

Et mon guide : « Ame insensée, soulage-toi par ton affreuse symphonie, quand t'agite la colère, ou une autre passion.

« Cherche à ton cou, tu y trouveras la solide lanière où pend ton cor, déroulé autour de ton énorme poitrine. »

Et à moi : « Le Titan s'accuse lui-même. C'est Nembrod, dont la folle entreprise a produit la confusion des langues.

» Ne perdons point nos paroles dans le vide ; le langage humain lui est aussi inconnu que le sien l'est aux mortels. »

En détournant vers la gauche, à la distance d'un trait, nous aperçûmes un second géant plus féroce et plus monstrueux.

Quel maître a pu le garrotter ?... Son bras droit était lié par derrière, l'autre par devant.

Une chaîne l'enlaçait depuis le cou jusqu'à la partie découverte, et se repliait jusqu'à cinq fois autour de sa taille.

« D'après les anciens mythes, me dit mon guide, l'orgueilleux a voulu mesurer son pouvoir contre le Jupiter suprême. Voilà sa récompense.

» Il se nomme Éphialte, son audace éclata dans la guerre où les Titans effrayèrent les dieux ; il ne remuera plus ses bras robustes. »

Et moi au sage : « Me serait-il permis de voir le colosse Briarée ? » Virgile à moi : « Tu verras proche d'ici Antée ; il n'est point enchaîné comme les autres, et s'exprime d'une manière intelligible.

» Son aide nous transportera dans le dernier cercle du noir séjour. Quant à Briarée, il est chargé de chaînes et d'un aspect plus féroce encore qu'Éphialte. »

Par un mouvement convulsif, le foudroyé s'agita soudain ; jamais tremblement de terre ne secoua une tour avec tant de violence.

L'épouvante de la mort me saisit, et j'aurais succombé à ma peur sans la vue des fortes chaînes du géant.

Plus loin, en marchant, nous arrivâmes près d'Antée, dont la stature dépassait le gouffre au moins de cinq aunes.

« Toi qui dépouillas mille lions dans la vallée heureuse où la fuite

d'Annibal et de son armée dota Scipion d'une noble gloire, daigne m'entendre

» Selon la renommée, ta présence aurait assuré la victoire à tes frères dans l'effrayant combat

» O géant! veuille nous déposer dans le lieu où un hiver sans fin pétrifie le Cocyte. Ne me renvoie ni à Titye, ni à Typhée

» Celui que j'ai compagne satisfera tes désirs ambitieux, il répandra ton nom dans le monde où il vit pour de longs jours, si la divine grâce ne l'appelle avant son temps

» Baisse-toi donc, et ne tords pas le visage » Ainsi parla Virgile, et le géant étendit promptement sur mon guide ses bras dont Hercule sentit la formidable étreinte.

Et le maître « Approche pour que je te prenne » Nous ne formâmes plus qu'un seul fardeau lui et moi

Lorsqu'un nuage passe au-dessus de ses créneaux, la Garisenda semble prête à crouler du côté où elle penche

Tel me sembla le colosse, tandis que je le regardais s'incliner moment périlleux où j'aurais voulu suivre un autre chemin.

Lui, nous déposa légèrement au fond de l'abîme qui dévore Lucifer et Judas, il resta ainsi courbé quelques minutes

Et il se releva comme le mât d'un vaisseau



CHANT XXXII.

Que n'ai-je des rhythmes âpres et rauques, comme il conviendrait au puits sombre sur lequel reposent tous les cercles de la douleur !

J'exprimerais mieux l'essence de ma pensée. Privé du don de créer un verbe surhumain, je ne me hasarde pas sans crainte à parler la langue infime de l'homme.

Décrire le centre de l'immense univers, ce n'est point un jeu puéril ni l'œuvre d'un idiome dans l'enfance.

Muses qui aidâtes Amphion à bâtir Thèbes, secondez mes chants, pour que mon cantique soit digne de mon sujet.

Et toi, race maudite par dessus toutes, habitant le séjour dont l'entretien désole, pourquoi n'étais-tu des zèbres ou des brebis sur la terre !

Quand nous fûmes déposés, plus bas que les orteils du géant, dans le fond du puits obscur, je considérai ses hautes murailles.

Des voix gémirent : « Veille sur ta marche, évite de heurter les têtes de frères malheureux et torturés. »

O spectacle ! sous mes pieds et à l'entour brillait un lac de glace plus semblable à du cristal qu'à de l'eau.

Le Danube en Autriche ni le Tanaïs, sous un rigoureux climat, n'enveloppent leur cours d'un tel manteau hyperboréen.

Sans mouvoir la surface immobile du lac infernal, les monts de Tabernick ou de Piétra-Piana y auraient précipité leur masse.

Dans la saison où la villageoise songe à glaner, la grenouille coasse en tenant sa tête hors des ondes.

Ainsi plaintives et livides, les ombres étaient plongées dans la glace jusqu'à la partie du visage où se montre la honte, leurs dents claquaient comme des becs de cigognes.

Chacune avait la figure tournée en bas; la souffrance du froid se peignait sur leur bouche, leur triste angoisse, dans leurs yeux.

Après avoir un instant observé ces tableaux, j'aperçus, à mes pieds, deux ombres étroitement serrées, mêlant leurs chevelures.

« Ames embrassées dans cette froide étreinte, m'écriai-je, dites-moi qui vous êtes. » Elles soulevèrent leur front et leurs paupières.

En me regardant, les larmes de leurs yeux tombèrent sur leurs cils, où elles furent congelées par l'air glacial.

L'étau de fer ne presse pas plus fortement le bois contre le bois, que les visages des deux damnés ne s'étreignaient; furieux, ils s'entrechoquèrent comme deux béliers.

Une ombre à qui le froid avait ravi les deux oreilles me dit en baissant la tête : « Pourquoi nous examines-tu tant?

» Veux-tu savoir quels sont ces deux esprits? La vallée d'où le Bizanzio coule, fut leur patrie et celle d'Alberto, leur père.

» Ils sont nés des mêmes entrailles. Tu visiteras le cercle entier de Caïn sans trouver une âme plus digne d'être emprisonnée dans le lac.

» Aucune, pas même celle du coupable dont les rayons du soleil traversèrent la poitrine ouverte par le glaive d'Arthus, ni Foccacia;

» Ni même l'ombre de Sassolo Mascheroni dont la tête m'empêche de voir plus loin : si tu es Toscan, tu dois le connaître. Pour moi, je suis Camicione de Pazzi.

« J'attends Carlino, dont la présence me servira d'excuse. » Ensuite m'apparurent mille autres spectres rendus livides par le froid; vision lugubre! je verrai toujours ces étangs glacés

Pâle de terreur dans l'éternelle obscurité, j'avançais avec mon maître vers le centre où tombe toute pesanteur.

Soit intention, soit destin, soit hasard, en errant au milieu des têtes, mon pied en heurta vivement une au visage.

L'âme pleurant : « Pourquoi me foules-tu? Si tu ne viens pas accroître la vengeance de Mont-Aperto, pourquoi me tourmentes-tu? »

Et moi : « Maître, permets que j'éclaircisse un doute auprès de cette ombre; mon doute éclairci, je me hâterai, selon tes vœux. »

Virgile s'arrêta. J'apostrophai celui dont la bouche exhalait son fiel : « Qui es-tu, toi, dont je subis les reproches? »

L'ombre : « Et toi-même, qui traverses le cercle d'Anténor en frappant les visages avec rudesse? fusses-tu vivant, tu frapperais trop fort. »

Moi à l'ombre : « Je suis vivant : peut-être seras-tu charmé que je transmette ta mémoire avec celles déjà recueillies. »

Et le damné : « Je souhaite le contraire; éloigne-toi, ne m'importune plus; tes leurres ne me flattent point sur ces vagues de glace. »

Et moi le saisissant par la nuque : « Il faudra bien que tu te nommes, ou il ne restera pas un cheveu sur ta tête criminelle. »

« — Eh bien, crie-t-il, arrache mes cheveux, écrase ma tête, tu ne sauras rien. »

J'avais déjà la main pleine des débris de sa chevelure, et lui, les yeux renversés, aboyait.

Un autre damné : « Qu'as-tu donc, Bocca? ne te suffit-il pas de grincer des dents sans aboyer? quel démon te harcèle? »

Et moi : « Maintenant, je ne veux pas t'ouïr, traître maudit; à ta honte, je porterai tes nouvelles véritables.

» — Va-t'en, répondit-il, raconte ce qu'il te plaira, si tu quittes ces lieux, n'oublie pas le réprouvé dont la langue fut prompte à me trahir.

» Il pleure l'argent des Français ; tu pourras dire : « J'ai vu Buoso da Duera, où les pécheurs gémissent dans l'étang de glace. »

» On te demandera peut-être les noms d'autres coupables ; reconnais à ta droite Beccheria, dont Florence a tranché la tête.

» Plus loin, Gianni del Soldaniero, Ganellone et Tebaldello qui livra, pendant le sommeil des gardes, les portes de Faenza. »

Nous étions déjà loin de l'ombre, voici deux damnés accroupis dans la même fosse, la tête de l'un, comme un chaperon, dominant celle de l'autre.

Pareil au malheureux affamé dévorant sa nourriture, le premier rongeait la tête du second à l'endroit où le cerveau se joint à la nuque.

Ainsi dans sa vengeance Tydée broya les tempes de Ménalippe, ainsi le damné broyait le crâne de sa victime.

« O toi, dis-je, dont la haine féroce éclate contre ta proie, veuille m'en révéler le motif.

» Quand tu m'auras instruit de son crime et de votre destinée, si ta plainte est légitime, je te vengerai en ouvrant dans le monde.

» Pourvu que ma langue en parlant ne se dessèche ! »



CHANT XXXIII.

Le damné détourna sa bouche de l'horrible repas en l'essuyant aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière.

Puis il proféra ces lamentations : « Tu veux que je renouvelle une douleur désespérante, fardeau de mon cœur brisé, même avant qu'elle déborde sur ma lèvre.

» Si mes paroles deviennent une semence d'infamie pour le traître que je ronge, mon récit s'accomplira dans les pleurs.

» Qui tu es, comment ici-bas, je l'ignore ! Ton langage respire vraiment l'empreinte de Florence.

» Je fus le comte Ugolin, tu dois le deviner, et ma victime l'archevêque Ruggieri. Je te dirai tout à l'heure pourquoi je le torture de la sorte.

» Qu'est-il besoin de te l'apprendre ? Par sa trahison perfide, moi, qui me confiais en ce monstre, je me vis chargé de fers et condamné à périr.

» Mais le secret de ma mort cruelle, tu ne peux le savoir ni l'imaginer. Tu jugeras, en l'écoutant, si ma haine est légitime.

» Un jour blafard tombait seulement par une étroite ouverture dans la tour, nommée, depuis mon supplice, la tour de la faim, noir donjon où bien d'autres captifs gémiront encore.

» J'avais déjà entrevu plusieurs fois la lumière par ce soupirail, un songe funeste déchira le voile de l'avenir à mes yeux.

» Ruggieri m'apparut, tel qu'un maître et seigneur, chassant un loup et ses louveteaux vers la montagne qui dérobe aux Pisans la vue de la ville de Lucques.

» Escorté des Sismondi et des Lanfranchi, caracolait en avant le comte Gualandi, avec des chiennes maigres, agiles et bien dressées.

» Après une course rapide, le loup et ses petits succombèrent à la fatigue, et je crus voir des dents aiguës s'enfoncer dans leurs flancs entr'ouverts.

» Je m'éveillai avant l'aurore, et j'entendis mes fils, pauvres compagnons du captif, pleurer dans leur sommeil, en demandant du pain.

» Tu serais un barbare de ne pas t'attendrir sur le destin qui s'annonçait à mon cœur ; si tes yeux restent secs, de quoi pleurent-ils ?

» Mes quatre enfants venaient de s'éveiller. L'heure approchait où l'on avait coutume de nous distribuer la nourriture ; à cause du songe, une anxiété sinistre oppressait chacun de nous.

» J'ouïs fermer la porte de l'affreuse tour, et je contemplai mes fils en silence.

» Mes larmes ne coulaient pas ; je me sentais devenir de pierre jusque dans mes entrailles. Ils pleuraient, eux ; et mon jeune Anselme a dit : « Pour nous regarder ainsi, mon père, qu'as-tu donc ?... »

» Tout le jour et toute la nuit, je restai immobile et la lèvre collée, sans pleurer ni répondre ; alors un nouveau soleil éclaira l'univers.

» Quand un faible rayon eut glissé dans la prison douloureuse, il me montra mon aspect lamentable réfléchi sur quatre visages.

» De désespoir, je mordis mes deux mains, et mes fils, pensant que la faim me tourmentait, se levèrent en me disant :

» Père, notre douleur sera moindre, si tu manges de nous ; reprends ces misérables chairs dont tu nous as revêtus. »

» Je m'apaisai pour ne pas les attrister davantage. Ce jour et les suivants nous demeurâmes tous muets. Ah ! terre marâtre, pourquoi ne t'ouvris-tu point ! »

» Le quatrième jour, Gado se jeta et s'étendit à mes pieds, disant : « Mon père, secours-moi ! »

» Il mourut là, et moi, qui te parle, je vis tomber les trois autres entre le cinquième et le sixième jour.

» Aveugle, dans les ténèbres, je me roulai à tâtons sur leurs corps inanimés. Je les appelai pendant deux jours entiers, après qu'ils eurent cessé de vivre, ensuite la faim vainquit la douleur. »

Après ce récit, le damné, les yeux hagards, ressaisit le misérable objet de sa rage et ses dents, comme celles d'un chien furieux, broyèrent le crâne jusqu'à l'os.

Pise! honte des nations du beau pays à la langue harmonieuse, pourquoi tes voisins tardent-ils à te punir?

Que Capraja et Gorgona s'ébranlent et obstruent le cours de l'Arno, pour qu'il submerge tes habitants!

Si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes châteaux, devais-tu vouer ses enfants à un tel supplice?

Leur âge tendre, ô nouvelle Thèbes! rendait innocents Uguccione, Brigata, et ses deux frères nommés plus haut dans mon chant.

Nous poursuivîmes notre pèlerinage jusqu'au lieu où la glace cruelle enserre d'autres ombres, non pas debout, mais la tête renversée.

Quand les paupières ont trop de larmes, la douleur se refoule et accroît l'angoisse intérieure.

Les premières gouttes qu'elle verse, congelées sous les cils, comme une visière de cristal, remplissent l'orbite de l'œil.

Or, mon visage, devenu presque insensible sous le contact du froid, sentit les effluves du vent.

« Maître, dis-je, d'où vient cette agitation? Est-ce que tout souffle n'est pas éteint dans ce lieu? »

Et le maître : « Tu verras bientôt la source du vent. » Et l'un des malheureux du cercle glacé :

« Âmes coupables, exilées par vos crimes dans le dernier bolge, arrachez de mon front ces bandeaux pesants, je voudrais soulager ma douleur avant que mes larmes se congèlent. »

Et moi à lui : « Dis-moi ton origine, je te soulagerai, je le jure, ou que je sois abîmé dans le lac strangulateur. »

Et l'ombre : « Je suis frère Albéric, je suis l'homme dont le jardin a enfanté de mauvais fruits ; je reçois une datte pour une figue. »

» — Es-tu déjà mort? » lui repartis-je. Lui à moi : « Je ne sais comment mon enveloppe terrestre est là-haut dans le monde.

» Ce cercle de Ptolémée, par un privilége inconnu, attire souvent l'âme, avant qu'Atropos ait dénoué sa chaîne.

» Sache-le donc, et délivre mon visage de ses larmes glacées : dès qu'une âme trahit comme la mienne, un démon lui enlève son corps et le gouverne jusqu'à ce que son temps soit révolu.

» Pour l'âme, elle tombe dans cette froide citerne ; peut-être là-haut se meut toujours la forme de l'ombre agonisante derrière moi dans la glace.

» Tu la connais, sans nul doute, si tu es arrivé depuis peu : c'est le sire Branca Doria ; bien des ans se sont écoulés depuis qu'il gémit dans cette triste prison. »

Et moi : « Tu me trompes, car Branca Doria existe ; il mange, il boit, il dort et revêt la parure des vivants. »

Et lui : « Michel de Logodoro n'était pas englouti dans la fosse de Malebranche, où bouillonne une poix ardente,

» Branca Doria, traître, laissa un démon logé dans son corps et dans celui d'un de ses proches, complice de sa trahison.

» Or, je t'en adjure, étends la main, dessille-moi les yeux. » Mais je ne satisfis point sa prière ; ce fut une loyauté d'être envers lui déloyal.

Ah! Génois! race ennemie de toutes les vertus et gonflée de vices, pourquoi n'êtes-vous pas expulsés de la société humaine!

J'ai rencontré avec le pire esprit de la Romagne un des vôtres dont ses crimes ont plongé l'âme dans le Cocyte.

Chose étrange! son corps semble vivant sur la terre.

CHANT XXXIV.

« Les étendards du roi des enfers flottent au devant de nous. Regarde, me dit Virgile, et tâche de les distinguer. »

Lorsque navigue un épais nuage, ou lorsque la nuit se déploie sur notre hémisphère, on croit entrevoir les ailes d'un moulin dans le vague de l'espace ;

Ainsi m'apparaissait dans le lointain un édifice imaginaire. Alors, pour me garantir du vent, je me réfugiai derrière mon guide, car il n'y avait point d'abri.

Déjà, et ma frayeur le retrace dans ces vers, je touchais au lieu où les ombres enveloppées de glace ressemblent sous la transparence à un fœtus dans le cristal.

Les unes sont couchées, les autres se tiennent droites ; celles-ci sur la tête, celles-là sur les pieds ; une autre se courbe comme un arc.

Bientôt Virgile me montra la créature déchue, jadis si belle, en prononçant ces mots : « Voilà Dité ! arme-toi de courage. »

Combien je devins faible et décoloré, ne le demande pas, lecteur ! je n'essayerai pas de le peindre ; toute parole serait vaine.

Je n'expirai pas, et mon cœur cessa de battre. Si tu as la moindre fleur d'imagination, figure-toi cet indescriptible état entre la vie et la mort.

Le monarque du royaume douloureux dressait son buste au-dessus

du glacier : je suis plus proche de la taille d'un géant, que les géants de la taille de ses bras ; juge de sa stature formidable.

Si la beauté première de son visage égala sa laideur présente, s'il osa se révolter contre le bien suprême, de lui doit procéder toute souillure.

O prodige des prodiges ! il avait trois faces, l'une vermeille sur le devant ; les deux autres, sur le milieu de chaque épaule, se joignant au sommet de la tête.

La face droite paraissait jaune et blanche, la gauche offrait la couleur des tribus errantes aux sables où le Nil s'engouffre.

Chacune de ses têtes s'entourait de deux vastes ailes appropriées à l'oiseau monstrueux ; jamais pareille voile de navire.

Privées de plumes, semblables aux ailes de la chauve-souris, ces voiles immenses, en s'agitant, faisaient mouvoir trois aquilons.

Le Cocyte environnait le roi infernal de ses froides ondes mortes ; et lui pleurait de ses six yeux ; sur ses trois mentons ruisselaient ses larmes et une bave sanglante.

Chaque bouche du monstre brisait entre ses dents un pécheur. Telles des machines industrieuses broient le lin, tel il broyait trois malheureux.

Plus cruelles que les dents meurtrières, les griffes laceraient celui de devant, et dépouillaient ses reins de leur chair.

Et le maître : « Cette âme flagellée par la plus poignante souffrance, est Judas Iscariote, sa tête se débat dans la bouche du hideux monarque, ses jambes au dehors.

» Celui qui pend, la tête en bas, de la bouche noire, est Brutus. Vois comme il se tord sans jeter un soupir.

» Et l'autre, dans la même attitude, Cassius. Mais la nuit revient ; c'est l'heure du départ, nous avons visité les neuf cercles ténébreux. »

Suivant son ordre, je l'embrassai fortement ; il choisit l'instant le

vorable où les ailes s'entr'ouvrirent pour se hisser aux flancs velus de l'archange Ditéen.

De flocon en flocon, il descendit entre sa toison épaisse et les glaces amoncelées. Parvenus à la hauteur de ses hanches difformes, mon guide, avec angoisse et fatigue, se tourna en sens contraire.

Au poil hérissé du rebelle, il s'accrocha comme pour monter. Je crus que nous nous replongions dans la vallée du deuil.

« Tiens-toi bien, me recommanda le maître haletant de lassitude, c'est par de semblables échelons qu'il faut sortir de la région maudite. »

Il s'échappa ensuite par la fente d'un rocher, me fit asseoir sur le bord, puis avec prudence il se plaça près de moi.

Je ramenai mes yeux sur Lucifer, me persuadant le retrouver comme je l'avais laissé ; je le vis, les jambes en haut.

Que les humains grossiers, dont l'œil ne connaît pas le point par lequel j'étais passé, imaginent mon effroi.

Et le maître : « Debout ! poursuivons notre longue et pénible route ; déjà le soleil s'achemine vers la huitième heure du jour. »

Bien différente de la pompeuse avenue d'un palais, notre voie lugubre, vraie caverne au sol rocailleux, à la lueur douteuse !

« Avant de quitter l'abîme, dis-je à mon guide quand je fus levé, tire-moi d'erreur.

» Où est l'étang de glace ? Comment Lucifer est-il renversé ? Comment en si peu d'heures le soleil a-t-il achevé sa course du matin au soir ? »

Et le sage : « Tu penses toujours être au delà du centre où je m'attachais au poil du reptile misérable qui traverse le monde.

» Depuis que je cesse de descendre, et que j'ai changé de direction, tu as franchi l'axe où tous les corps gravitent.

» Tu es sous l'hémisphère opposé à celui de la grande solitude dont la voûte éclaira la naissance, la vie et la mort du Juste.

» Tu poses tes pieds sur la petite sphère, antipode de la Judée : ici règne le matin, lorsque le soir assombrit Golgotha.

» Le monstre, dont les flocons nous ont servi d'échelle, occupe son ancienne position. Tel il fut précipité des zônes supérieures.

» La terre, jadis avancée jusque dans son cercle impur, se voila sous les ondes, pleine d'épouvante, et s'enfuit vers notre hémisphère.

» Peut-être en fuyant laissa-t-elle ce vide où nous errons, et alla-t-elle former cette montagne lointaine pour éviter les approches de l'ange déchu.

» Là-bas s'ouvre un lieu éloigné de Belzébuth de toute la longueur de sa tombe, lieu invisible et secret.

» Il s'annonce seulement par le murmure d'un ruisseau jaillissant de l'interstice d'une roche creusée dans sa pente fluide et sinueuse. »

Virgile et moi, sans nous arrêter, nous entrâmes dans le sentier caché, impatients de retourner au monde lumineux.

Nous montâmes, lui le premier, moi le second, jusqu'à ce que j'aperçus par une ouverture circulaire les merveilles suspendues dans le ciel.

Alors nous sortîmes pour jouir de l'aspect des étoiles.

FIN DE L'ENFER

NOTES GÉNÉRALES.

Les nombreux commentaires publiés, soit en Italie, soit en France, quel que soit leur mérite d'érudition, sont ou trop spéciaux ou trop diffus pour faciliter pleinement l'intelligence du texte, souvent même ils l'obscurcissent par leur manque d'ordre et les sens contradictoires qu'ils offrent à notre esprit. Dans le but de remplir cette lacune, pour compléter mes travaux, je donnerai successivement la mythique des poëmes de Dante, l'historique de chacun de ses personnages et de son siècle, enfin, un appendice général, avec une table des meilleurs commentaires, des passages comparés entre la Divine Comédie et les livres anciens, sacrés ou profanes, un parallèle des diverses traductions françaises et les plus beaux fragments modernes écrits sur le monde dantesque. Le lecteur deviendra par ce moyen aussi familier avec les questions de Dante qu'avec les héros d'Homère, étude indispensable pour le bien comprendre. Nous ne mettrons donc dans les notes que les explications les plus succinctes nécessaires à chaque chant. Il n'est pas besoin de le dire, nous avons usé pour aucun des travaux antérieurs, immenses, mais confus et incomplets matériaux. Nous n'adoptons que les sens les plus rationnels, afin de ne pas surcharger l'esprit par des gloses indigestes, notre plan étant surtout interprétatif, historique et littéraire.

NOTES SUR LA VIE NOUVELLE

La traduction de ce petit livre, contrairement à celle de la Divine Comédie, est plutôt une imitation. Il m'a semblé impossible de le faire apprécier d'un nombreux public en l'en réfléchissant dans son entier sa phraséologie mystique et alambiquée, mode vicieuse du temps. M. Delécluze en a donné récemment la première et la meilleure traduction littérale, méthode qu'il complète, précieuse aux lettrés et aux curieux, mais inabordable aux trois quarts des lecteurs, et antifrançaise pour les ouvrages d'une allure aussi bizarre. J'en ai du reste conservé scrupuleusement le caractère, la couleur, l'épisode, les moindres détails intéressants, c'est-à-dire toute la substance pure. Mon érudit prédécesseur nomme avec justesse la Vie nouvelle le type du roman intime exploré dans Adolphe, René, Obermann. On y découvre avec plus de poésie au fond, la peinture analogue d'une époque de foi, comme dans les derniers celle d'une époque de scepticisme. On y trouve aussi des rapports de formes avec le fabliau présenté sous la teinte élégiaque. Dante a écrit son opuscule à vingt-cinq ou vingt-six ans, en 1291 selon Boccace, en 1292 selon d'autres, un an après la mort de Béatrice, son héroïne mystérieuse. Il n'y a point d'action, mais l'analyse des sentiments et de l'état d'une âme, le tableau d'une existence de mélancolie et de contemplation. La philosophie platonique y mêle ses fleurs à celles de la galanterie des trouvères : c'est la même muse qui a inspiré les types idéals de Giovanna, de Lauze, de Selvaggia (dame de Cino de Pistoia) et de Fiammetta (dame de Boccace). La belle Giovanna (dame du poëte Guido Cavalcanti), était amie de Bice ou Béatrice, comme l'indique un sonnet consacré par Dante à leur double hommage. Le sonnet, la canzone, la ballade sont les trois formes qu'il emploie dans ses poésies, ici elles alternent avec la prose. On pourrait noter presque à chaque page les phases de la vie du jeune amant, presque à chaque sonnet les battements de son cœur : sa première vision de Béatrice enfant, sa deuxième de Béatrice adolescente, son début poétique adressé aux fidèles d'amour sur la vision de Béatrice et du génie, son entrevue de Béatrice dans une chapelle, sa liaison simulée avec une dame florentine, voile de son amour, ses jeux de rimes pour y placer un nom cher, ses plaintes, ses extases, ses angoisses, son départ pour Bologne, à cause du bruit de sa passion contrariée par les deux familles, sa douloureuse rencontre de Béatrice dans une réunion de fiançailles où n'étaient admises que les femmes mariées, ce qui désigne l'alliance récente de Béatrice avec le chevalier Simon de Bardi, ses lamentations sur l'air cruellement railleur de sa dame, ses troubles crois-

sants, son entretien platonique au milieu d'une assemblée de dames curieuses, sa résolution de célébrer la sienne, son émotion de la douleur de Béatrice aux funérailles de son père, ses lugubres pressentiments, son admirable rêve prophétique de la mort de Béatrice, son désespoir silencieux à cet événement, son idéalisation astrologico-mathématique de sa dame, assimilée à la Trinité, son projet de substituer la langue vulgaire à la langue latine, et de continuer les grands maîtres anciens, son affection pour une dame consolatrice, c'est-à-dire pour la philosophie et la sagesse, suivant l'explication de son Banquet ; enfin, son dernier vœu de chanter l'apothéose de sa bienheureuse morte. Tout Dante se révèle déjà sous le vêtement novice du récit. Les fictions dont il le parsème sont faciles à entendre, car elles personnifient simplement les propres pensées du poëte, presque à la manière de celles du roman de la Rose, genre d'allégorie usité au moyen âge et qu'il éleva dans son épopée jusqu'au symbole intellectuel. Son génie d'amour, type assez bizarre de sa fiction juvénile, n'est plus le dieu de Cythère, ni le mystérieux Eros, ni pas encore l'ange de l'amour, mais une chimère obscure. En revanche, la fiction du désordre de la nature à la mort de Béatrice est une conception aussi hardie que neuve, sœur des plus belles créations de la Divine Comédie. Outre l'espèce de commentaire qui accompagne le fabliau, il a composé sur chaque pièce de vers une ou plusieurs gloses pour expliquer sa méthode, ses allégories et ses divisions. Cela paraît encore sa manière doctorale, mais je juge inutile d'en embarrasser ici le lecteur. Je le renvoie à l'appendice, avec sa dissertation sur le droit des diseurs d'amour en langues vulgaires d'imiter les poëtes grecs et latins, hors-d'œuvre scolastique dont j'ai seulement résumé le sens textuel pour ne pas interrompre le charme de l'épisode. (La langue d'oc ou provençale, les langues de si ou l'italien et l'espagnol, les langues d'oïl ou langues du Nord, constituaient les langues vulgaires, par opposition au latin, la langue savante.)

NOTES SUR L'ENFER.

CHANT I. — *La forêt et les animaux symboliques.* — La vision de Dante s'ouvre à trente-trois ans, le vendredi saint, l'année du Jubilé 1300, date où il est censé avoir entrepris son Enfer, et à l'aube du printemps marquée par la belle image du soleil, couronné du cortége des étoiles, ses compagnes, au jour divin de la création. Le poëte parcourt tous les cercles en vingt-quatre heures. La forêt ténébreuse offre, selon les commentateurs, le symbole des passions. — Le passage funeste, celui du péché mortel. — Le chemin de la colline, celui de la vertu et de la lumière. — Le lion, le symbole de l'orgueil ; — la panthère, celui de la luxure ; — la louve, l'emblème de l'avarice. D'après une autre interprétation, les trois animaux représentent les trois faces de Rome, astucieuse, puissante et corrompue, ou encore les partis florentins, la panthère guelfe, le lion français, la louve romaine s'alliant aux princes de l'Europe, selon ses intérêts, et fermant au banni le seuil de sa patrie, la céleste colline. — Par le lévrier sauveur, le poëte désigne le jeune Can le Grand, ou Scaliger, l'un de ses protecteurs, généralissime des troupes impériales, né entre Feltre, château de la Romagne, et Feltre, ville de la marche trévisane. Le texte fait dire à Virgile, par un singulier anachronisme : Mes parents furent Lombards. « *E li parenti miei furon Lombardi.* » Virgile savait mieux son origine, et les Lombards ne sont venus en Italie que sous Justinien. Cela vous reporte aux tableaux du moyen âge, où Apollon, dieu de la lyre, joue du violon, et aux mystères où David et Salomon disent le *benedicite*, avant de se mettre à table. Dante, d'ordinaire fort exact, a, comme Shakspeare et nos peintres primitifs, quelques-uns de ces écarts. Je les indiquerai dans mes notes, car je les ai généralement supprimés dans ma traduction, pour rendre sa gravité historique à son œuvre. — Le chant d'ouverture est bien le digne prologue de l'Enfer.

CHANT II. — *Message de Virgile.* — *Suite de l'exposition.* — Le poëte désigne clairement la descente d'Énée dans les enfers, et le ravissement de saint Paul au troisième ciel, comme les précédents de son voyage, toujours aux deux sources, les mystères chrétiens et païens. — Béatrice apparaît comme le symbole visible de la théologie, science de Dieu qui élève l'homme au-dessus des autres créatures terrestres. — Les trois célestes protectrices de Dante sont, 1° la mi-

miséricorde divine ; 2° Lucie, la grâce illuminante ; 3° Rachel, épouse de Jacob et fille de Laban, symbole de la vie contemplative. Lucie était encore au moyen âge la patronne populaire des malheureux affligés des maladies de la vue. A ce double titre Dante lui rendait une vénération particulière, car ses travaux et ses chagrins avaient de bonne heure affaibli ses yeux, *chargés en deux désirs de pleurer* (Vie nouvelle).

CHANT III. — *La porte de l'enfer.* — *Inscription sublime.* — *Caron.* — Un passage de Clément d'Alexandrie fournit à Dante l'histoire des anges neutres dans le grand combat de Dieu et de Satan. Il a sans doute voulu aussi flétrir l'égoïsme des indifférents politiques en ces temps de luttes civiles. — Les commentateurs ont cru reconnaître, dans celui *qui fit le grand refus*, tantôt Ésaü renonçant à son droit d'aînesse, ou Dioclétien abdiquant l'empire, tantôt le pape saint Célestin déposant la tiare, ou Torrigiano de' Cerchi, chef inerte des blancs Gibelins, refusant de se mettre à leur tête contre les Donati. L'allusion à ce dernier me paraît plus probable qu'à celle d'un saint. Quant aux deux autres, Dante les aurait désignés mieux à cause de leur ancienneté. — Les quatre fleuves infernaux se retrouvent avec leur vieux nocher sur chants de l'enfer chrétien. On verra successivement se dérouler tous les dieux du Tartare transformés en démons. C'était la croyance du moyen âge, de plusieurs Pères. — La figure de Caron a été reproduite par Michel-Ange dans sa fresque du jugement dernier.

CHANT IV. — PREMIER CERCLE. — *Les limbes.* — Chacun reconnaît le Christ dans l'Être couronné qui vient délivrer les âmes captives des justes. Une sorte d'Élysée, ordinaire séjour de Virgile, renferme les grands hommes du paganisme. Homère y règne, l'épée à la main, comme il est représenté dans une ancienne médaille, à cause de son Iliade guerrière. On y distingue avec plaisir le sultan Saladin, comme une preuve de l'indépendance du poëte. Le noble château figure la réputation immortelle des beaux ouvrages, les sept murailles, les sept dons du Saint-Esprit. Le mélodieux ruisseau exprime l'éloquence ; en outre le nombre sept est remarquable comme nombre astronomique, symbolique et cabalistique. L'Électre qui figure parmi les groupes illustres est la mère de Dardanus, aïeul d'Énée, fondateur de l'empire romain.

CHANT V. — DEUXIÈME CERCLE. — *Les voluptueux.* — Minos, le juge du noir séjour, décèle les premiers traits de ce grotesque trop mêlé par Dante à des tableaux sérieux. Nous voici au cercle des victimes de l'amour. Parmi elles la veuve de Sichée Didon, Sémiramis, et Tristan, l'un des chevaliers de la table ronde, neveu de Marc, roi de Cornouaille, et amant d'Yseult, épouse de ce roi. Deux ombres se détachent de la foule malheureuse, c'est Françoise de Rimini, fille de Guido de Polenta, seigneur de Ravenne, et son amant Paul de Malatesta. Tout jeunes, ils devaient s'épouser, mais le frère aîné de Paul, Lancelotto, prince de Rimini, laid et boiteux, l'obtint de sa famille à l'âge de douze ans, et l'épousa par stratagème. Elle et Paul continuèrent de s'aimer, comme ils lisaient ensemble les amours de Lancelot du Lac et de Genièvre, servies par le chevalier Galléhaut, ils furent surpris, et tués du même coup par Lancelotto. — Tout l'épisode est admirable dans le poëte.

CHANT VI. — TROISIÈME CERCLE. — *Les gourmands.* — Cerbère, son gardien, plus dramatiquement tracé que Minos, y préside bien par sa grossièreté charnelle. Ciacco, le nom d'un de ses captifs, veut dire pourceau. La vie sensuelle qu'il avait menée dans le monde lui avait valu ce surnom. Son entretien avec Dante retrace les divisions florentines. Dante lui fait prédire, comme il lui arrive souvent, les événements passés sous ses yeux. Le parti sauvage désigne celui des Cerchi, famille de noblesse nouvelle, et sortie récemment du bois de Val di Nievole. C'est le parti de Dante, l'autre, le parti des noirs, commandé par Corso Donati, triomphant avec le secours du prince Charles de Valois. Les deux justes de la ville impure sont Dante et Guido Cavalcanti, suivant les uns, ou suivant d'autres Barduccio et Jean de Vespignano. Il sera question plus tard des cinq autres personnages florentins nommés par Ciacco.

CHANT VII. — QUATRIÈME CERCLE. — *Les avares et les prodigues.* — Les mots bizarres prononcés par Plutus, à l'ouverture du chant, sont hébreux, suivant M. Lanci, orientaliste romain ; ils veulent

dire : *Splendi, aspetto di Satano, splendi, aspetto di Satana primaio.* — Resplendis, visage de » Satan, resplendis, visage souverain de Satan ; » ou « Montre-toi, Satan, dans la majesté de ta » splendeur, » invocation superbe et menaçante, à laquelle Virgile répond en rappelant la défaite de Lucifer. Plutus, démon des marais, est nommé loup, comme la louve de la forêt sauvage est l'emblème de l'avarice. Ce chant renferme une violente satire contre la rapacité des prêtres de tout ordre. — Voici pourquoi les prodigues doivent ressusciter les cheveux rasés au jour du jugement. Dans l'Italie et dans tout gouvernement féodal, ceux qui avaient dissipé leur patrimoine et se mettaient pour vivre au service d'un grand, se rasaient les cheveux en signe de domesticité. — Lorsque Dante et Virgile sortent du cercle, il est minuit. Les étoiles tombent de leur zénith vers le couchant.

CHANT VIII. — CINQUIÈME CERCLE. — *Les violents et les orgueilleux.* — Phlégias, nocher de ce cercle, était fils de Mars et roi des Lapithes. Il mit le feu au temple d'Apollon pour venger les offenses de sa fille Coronis, et fut percé à coups de flèches par le dieu. Il paraît être à la fois l'emblème de l'impiété, de la rébellion et de la colère. — Philippe Argenti, le frénétique du lac fangeux, descendait de la noble branche des Adimari, puissant et riche, pour la plus légère cause il se livrait à des fureurs insensées. — Dité, nom de la *ville maudite*, vient de Dis, nom antique de Pluton. — Le combat mystérieux mentionné dans les derniers tercets, et par suite duquel furent brisés les gonds de la porte infernale, fait allusion à ce passage de l'office du samedi saint : « *Hodiè portas mortis et seras pariter Salvator noster disrupit.* — Notre Sauveur a brisé aujourd'hui les portes et les serrures de la mort. » Une cérémonie symbolique conserve cet événement dans l'office du dimanche des Rameaux. Le prêtre frappe à la porte de l'église en disant : « Ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. »

CHANT IX. — SUITE DU CINQUIÈME CERCLE. — Erichtho, fameuse magicienne de la Thessalie dans la Pharsale de Lucain, évoque une ombre des enfers pour lui demander l'issue de la bataille. Suivant Dante, Virgile fut évoqué dans une autre circonstance par Érichtho. On doit supposer que la magicienne vécut très âgée pour admettre sans anachronisme cette version ; car Virgile mourut l'an 734 de Rome, près de trente ans après la bataille de Pharsale. — Les suivantes de la reine des éternelles douleurs, c'est-à-dire d'Hécate, les furies rappellent la descente de Thésée dans le Tartare, où Pluton l'attacha sur un bloc énorme. Hercule, son libérateur, vengea sa captivité sur Cerbère. L'ange chrétien, si beau d'ailleurs, jette ce souvenir païen aux puissances rebelles ; confusion de mythes inadmissible dans sa bouche et très-rare dans l'habile narration du poëte. — Le cimetière d'Arles, auquel il compare les sépulcres ardents, fut béni par sept évêques, au rapport de Turpin, dans sa chronique de Charlemagne. — Pola, ville d'Istrie, est bâtie sur le golfe Quarnaro, Sinus Phanaticus des anciens. — Par les hérésiarques plongés dans des tombes brûlantes, il faut entendre les hérétiques et les philosophes incrédules, non les chefs de sectes placés dans le neuvième bolge du puits infernal.

CHANT X. — *Les tombes de Dité.* — Farinata, l'un de ceux dont le poëte naguère demande le sort à Ciacco, joue un grand rôle comme chef des Gibelins : ce fut lui qui, en cette qualité, gagna la sanglante bataille de Monte-Aperto, près de l'Arbia. L'inflexible Dante, malgré sa récente communauté d'opinion politique, l'accouple dans les tombes brûlantes à Cavalcanti, père de son ami Guido, parce qu'ils furent tous deux entachés d'épicuréisme. Le sens suspendu par l'interrogation du malheureux père produit l'admirable effet de ce pathétique dialogue. Il ouvre la scène aux lugubres prédictions de Farinata. Elles retracent les événements arrivés de 1300 à 1302, époque de l'exil de Dante. — La lune, désignée par le titre de reine des enfers, y préside toujours, comme autrefois sous les noms d'Hécate, Perséphoné ou Proserpine, et sert à mesurer les périodes. On ne doit pas oublier que nous sommes astronomiquement dans le système de Ptolémée, mythologiquement dans le Tartare plus ou moins modifié par les idées chrétiennes. Il s'agit dans les deux derniers coupables du cardinal Ottaviano Ubaldini, gibelin athée, surnommé le cardinal, et de l'empereur Frédéric II, renommé pour ses doctrines impies. — La douce immortelle qui doit achever l'initiation de Dante est Béatrice.

CHANT XI. — SUITE DU SIXIÈME CERCLE. — *Les hérétiques.* — La chronique du frère Martin a trompé le poète sur le pape dont le nom est gravé sur ce tombeau. Ce fut l'empereur et non le pape Anastase qui adopta l'hérésie du diacre Photin sur la divinité du Christ. — Cahors accouplé à Sodome doit sembler étrange, mais il faut savoir que cette ville du Quercy était alors un repaire d'usuriers. — Voici maintenant la fin de la nuit annoncée par le lever des poissons, signe de Mars et messagère du jour. Tout le mouvement astral est poétiquement expliqué dans cette clôture du chant.

CHANT XII. — PREMIER GIRON DU SEPTIÈME CERCLE. — *Les Centaures.* — Les cataclysmes des cavités infernales, comparées aux éboulements du mont Barco, entre Vérone et Trente, ont été causés, selon la fiction du poète, par l'ébranlement universel arrivé à la mort du Christ. Une idée philosophique de ces temps reculés, exprimée par Virgile, veut que la guerre des éléments soit une des conditions de l'existence du monde; un chaos terrible envahit l'amour ou la fusion des éléments ennemis, et surviendrait le règne de la mort. Le Minotaure garde ces ruines comme l'emblème de la fureur bestiale. Plus loin les anciens centaures, monstres fabuleux, moitié hommes, moitié chevaux, figurent l'union de l'homme et de la bête, de la science et de la passion brutale. — Criminels plongés dans le lac de sang : Alexandre, tyran de Phères; Denis, tyran de Sicile; Ezzelino, tyran féroce de la marche trévisane; Obizzo d'Este, tyran de Ferrare; le sacrilége Gui de Montfort, qui assassina pendant l'élévation dans une église à Viterbe, Henri, fils de Richard III d'Angleterre; Pyrrhus, fils d'Achille; Sextus Tarquin; René de Corneto et René de Pazzi, illustres seigneurs devenus bandits et assassins.

CHANT XIII. — DEUXIÈME GIRON DU SEPTIÈME CERCLE. — *Les suicides.* — Corneto et Cécina, la première, ville des états pontificaux, l'autre, rivière de la Toscane. — Les harpies sanguinaires et brutales représentent les remords les terribles, les passions des âmes en démence. — La première ombre est Pierre des Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, disgracié, emprisonné, privé de la vue sur de faux soupçons par l'ordre de son cruel maître. Il se tua de désespoir. Ceux qui courent dans la forêt ne se sont pas tués eux-mêmes, dissipateurs insouciants, ils ont volé en aveugles dans le péril, de ce nombre Lano, gentilhomme de Sienne, qui préféra la mort à la fuite dans une rencontre, et son compagnon dans la forêt sinistre, Jacques de Saint André, fou prodigue de Padoue. L'âme plaintive du buisson passe pour Roch de Mozzi ou Angli, tous deux Florentins; l'un suicidé pour désastre de fortune, l'autre par désespoir d'un injuste arrêt. — Florence, d'abord dédiée à Mars, choisit ensuite pour patron saint Jean-Baptiste, mais elle conserva, comme un palladium, la statue équestre du dieu, placée autrefois dans un temple païen devenu chrétien, puis transportée au sommet d'une tour, et restaurée sur le pont de l'Arno, dit Ponte-Vecchio, après la ruine de la ville saccagée par Attila et rebâtie par Charlemagne.

CHANT XIV. — TROISIÈME ENCEINTE DU SEPTIÈME CERCLE. — *Les impies.* — La comparaison du sable aux déserts libyques foulés par Caton dans sa retraite est visiblement suggérée par la Pharsale, celle de la pluie enflammée tombant sur l'armée d'Alexandre passe pour être tirée d'une lettre apocryphe de ce prince à Aristote. — Nous revoyons Capanée, l'antien géant foudroyé par Jupiter. — Le ruisseau thermal sorti du Bulicame coule à Viterbe, où les courtisanes allaient prendre des bains. — Après l'histoire de Rhéa vient l'emblématique figure du vieillard du mont Ida. Gigantesque, il personnifie le temps : la tête d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, le tronc d'airain, les jambes de fer, représentent les quatre âges symboliques du monde, et les pieds d'argile, la fin de toute chose humaine ; il tourne le dos à Damiette, l'idolâtrie, le monde du passé, l'Égypte immobile, il regarde Rome, la vraie religion, le monde de l'avenir. Les crimes et les douleurs de la race d'Adam sont figurés par les sueurs du vieillard, filtrant au centre de la terre et formant les quatre fleuves infernaux. Nous verrons au Purgatoire le Léthé, symbole de l'expiation.

CHANT XV. — TROISIÈME GIRON DU SEPTIÈME CERCLE. — *Les violents contre nature.* — Chiarentana, montagne des Alpes où la Brenta prend sa source. — L'introduction a déjà fait connaître Brunetto Latini, le savant auteur du Trésor, chef d'une école célèbre d'où sortirent Guido Cavalcanti

et Dante. Rien dans l'histoire ne justifie la place que lui assigne son élève dans un cercle pareil, excepté, dit-on, un livre obscène faussement attribué à sa plume. Sa rencontre forme un touchant épisode et nous ramène tristement à la Vita nuova. — Parmi les autres coupables on distingue Priscien, grammairien de Césarée, du sixième siècle, François Accurse, jurisconsulte de Florence, et l'évêque André de Mozzi, dépossédé de son épiscopat pour ses mœurs criminelles, puis transféré à celui de Vicence, où passe le Bacchiglione. — Florence fut d'abord une ville romaine fondée par Sylla, puis détruite par le roi goth, et rebâtie par Charlemagne. Les habitants de Fiesole vinrent la repeupler. Dante se prétendait-il issu des anciens Romains et non de ces montagnards, il fait souvent allusion à son origine antique. — Les Florentins étaient surnommés orbi ou aveugles, parce qu'ils se laissèrent tromper dans un marché par les Pisans, surnommés à leur tour *traditori*, traîtres. — Le Palio, manteau d'une étoffe riche, était le prix du plus habile dans les courses usitées à Vérone, le premier dimanche du Carême.

CHANT XVI. — SUITE DU TROISIÈME GIRON DU SEPTIÈME CERCLE. — D'illustres coupables remplissent ce giron : 1° Guido-Guerra, sage et valeureux chevalier florentin, fils de la belle Gualdrada, renommée pour sa chasteté ; 2° Tegghiaio Aldobrandini, de la maison des Adimari, dont les conseils avaient détourné les Guelfes de la funeste bataille de Monte-Aperto ; 3° Jacques Rusticucci, courageux et libéral, poussé au divorce par l'humeur querelleuse de sa femme ; 4° Guillaume Borsière, noble fainéant qui fréquentait les cours des princes. — Le fleuve d'abord appelé Acqua Cheta, prend le nom de Montone après sa chute. — L'abbaye de San Benedetto pourrait entretenir mille moines. — La corde qui sert de ceinture à Dante est la même avec laquelle il voulait s'emparer de la panthère au chant premier. C'était une pièce obligée de l'habillement à cette époque, elle exprimait diverses allégories : la ruse, la prudence ou les replis du cœur humain.

CHANT XVII. — TROISIÈME ENCEINTE DU SEPTIÈME CERCLE. — *Géryon*. — *Les usuriers*. — Ce personnage était roi des trois îles Baléares, il avait trois visages, voilà pourquoi Dante l'a choisi pour emblème de la fraude. — Les groupes assis aux bords du gouffre sont les usuriers, désignés par leurs écussons : par le lion azuré au champ d'or, les Gianfigliazzi, par l'oie blanche en champ de gueules, les Ubriachi, par la truie d'azur, les Scrovigni de Padoue, par la bourse aux trois becs, Jean Buiamonti de Florence ; puis enfin est nommé Vitaliano, usurier de Padoue. — Ce chant est un mélange grandiose d'Homère et de l'Apocalypse.

CHANT XVIII. — HUITIÈME CERCLE. — Les flatteurs, les vils complaisants et les débauchés habitent Malebolge, fosse maudite, mot composé de *bolgia* gouffre, fosse, et de *malo*, mauvais, maudit. — Venedico Caccianimico est accusé d'avoir livré la belle Ghisola, sa sœur, au marquis Obizzo d'Este, sous un faux espoir d'hymen. — Bologne est arrosée par la Savena et le Reno. — Au lieu de dire oui dì *sia*, oui, soit, les Bolonais disent *sipa*, comme oui da. Le texte fait allusion à cette locution. — On connaît l'histoire et la fraude pieuse d'Hypsipyle, qui sauva son père Thoas lors du massacre des hommes par les femmes de Lemnos. — Alessio Interminelli était un brillant seigneur, d'une ancienne famille de Lucques, le plus méprisable flatteur de son temps. — La courtisane Thaïs, dont parle Dante, n'est point la fameuse Thaïs d'Alexandre, mais un personnage imaginaire d'une comédie de Térence. Ses bizarres paroles sont tirées de ce comique.

CHANT XIX. — TROISIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les simoniaques*. — Simon le magicien voulut acheter de saint Pierre le don des langues et des miracles, il en fut maudit. On a depuis appelé simoniaques les trafiquants des choses saintes. — Dante avait rompu l'une des ouvertures des fonts baptismaux de Saint-Jean de Florence pour en retirer un enfant qui s'y noyait. Ses ennemis avaient accusé le poète d'irréligion, et il saisit avec plaisir une occasion de se disculper. La forme toute spéciale des anciens baptistères pouvait donner lieu à ces accidents. — Autrefois on enterrait vifs les assassins, en les jetant la tête en bas dans une fosse, le confesseur, pour entendre les aveux du patient, était contraint à l'attitude que prend le poète pour écouter les paroles du coupable. Celui-ci est Nicolas III, plongé avec d'autres pontifes dans les trous infernaux, parce qu'il a enrichi scandaleusement les membres de sa famille, les Orsini, autrement dits Oursins ; Dante lui fait satiriquement prédire la venue prochaine de Boniface VIII,

nation des Guelfes, et celle de Clément V, pape français qui détruisit, de concert avec Philippe le Bel, l'ordre des Templiers. Le Jason auquel il compare ce dernier était frère d'Onias; il obtint le pontificat de Jérusalem à prix d'or, par la protection d'Antiochus, roi de Syrie. — L'élection de l'apôtre Mathias, tiré au sort pour remplacer Judas, est opposée à la vénalité des charges sacrées. — Nicolas III épuisa les richesses de l'Église à déposséder de son royaume Charles d'Anjou, frère de saint Louis, ce prince avait refusé sa fille au neveu du pape. — Les figures de la belle apostrophe de Dante sont tirées de l'Apocalypse : les sept têtes représentent les sept sacrements, les dix cornes ou rayons, le Décalogue. Quant à la donation de Constantin aux papes, elle est depuis longtemps reconnue apocryphe, l'Arioste en place spirituellement l'original dans le royaume de la lune.

CHANT XX. — QUATRIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les devins et les magiciennes.* — Le devin Amphiaraüs, un des sept chefs contre Thèbes ; il avait prédit qu'il périrait dans cette guerre, et sa prédiction s'accomplit. — Tirésias, autre fameux devin thébain, père de la prophétesse Manto, fondatrice de Mantoue. — Aruns, devin et astrologue toscan, cité dans la Pharsale comme le devin Eurypyle dans l'Énéide. — Michel Scot, astrologue de l'empereur Frédéric II ; il prédit sa propre mort par la chute d'une petite pierre, il mourut pour ne pas faire mentir sa prédiction. — Bonatti, astrologue du comte Guidon, qui ne livrait aucune bataille sans le consulter. — Asdente, cordonnier de Parme, quoique illettré, il prophétisa l'avenir et annonça la défaite de Frédéric II au lieu des murs de cette ville. — Suivant la fable, Caïn et son fagot d'épines formaient les taches de la lune. — Pinamonte de Buonacorsi, dont la fourberie est mentionnée, engagea Casalodi, gouverneur de Mantoue, à exiler beaucoup de nobles qu'il redoutait, puis renversa aisément le crédule gouverneur. — La lune, en touchant la mer, au-dessous de Séville, à l'occident de l'Italie, marque un peu plus d'une nuit écoulée depuis la descente du poëte aux enfers.

CHANT XXI. — CINQUIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les prévaricateurs.* — Malebranche, nom générique du diable de cette vallée, signifie griffes maudites. — Par le pécheur suspendu, on croit que Dante a voulu désigner Martin Bottai, magistrat de Santa-Zita, c'est-à-dire de Lucques, où sainte Zita est honorée. — Bonturo Dati, l'homme le plus vénal de la ville est ironiquement excepté du set parmi, — les habitants montrent dans leur église de Saint-Martin, la sainte face, image du Christ, qu'ils attribuent à Nicodème. Le Serchio, fleuve des environs, l'Anser des Latins. — Tous les noms des diables sont burlesquement emblématiques : Malacoda, queue maudite. — Alichino, qui fait plier les autres. — Cagnazzo, mauvais chien. — Barbariccia, barbe hérissée. — Libicocco, désir ardent. — Draghignazzo, venin du dragon. — Ciriatto Sannuto, croc de pourceau. — Calcabrina, qui foule la rosée (divine). — Graffiacane, chien égratigneur. — Farfarello, charlatan. — Rubicante, enflammé. — Scarmiglione, arracheur de cheveux. — Dante rappelle la capitulation du château de Caprona dont il fit le siége avec l'armée guelfe et que les Pisans rendirent aux assiégeants. — Le pont infernal du bolge s'écroula au milieu du tremblement de terre universel arrivé à l'heure où le Christ expira sur la croix, c'est-à-dire, le vendredi saint à midi.

CHANT XXII. — SUITE DE LA CINQUIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — Ce chant et le précédent, empruntés au grotesque du moyen âge, offrent un mélange de verve satirique et de bouffonneries dégoûtantes. J'ai tout traduit, sinon littéralement, pour la délicatesse de l'art et des lecteurs, sauf un seul tercet, l'unique supprimé dans ma traduction, celui où il peint les démons enfonçant les damnés dans la poix comme les cuisiniers enfoncent les viandes dans une marmite. Admire qui voudra. Je renvoie les curieux au texte italien. — Le Navarrois Ciampolo, jouet des diables, placé par sa mère à la cour du roi Thibault, vendait les bonnes grâces du prince. — Frère Gomita, religieux sarde, trahit Nino Visconti, son bienfaiteur, gouverneur, pour les Pisans, de Gallura en Sardaigne, il fut pendu. — Michel Zanche, sénéchal de Logodoro, exerça mille rapines et devint le seigneur de son bailliage en séduisant Adélasia, veuve de son ancien maître.

CHANT XXIII. — SIXIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les hypocrites.* — La forme des

chapes des moines de Cologne avait été réduite en pénitence de leur vanité, à de disgracieuses proportions. — Quant aux chapes de plomb de Frédéric, il y renfermait les criminels de lèse-majesté, afin de les faire périr sur des charbons ardents. — Le peuple, à cause de la vie sensuelle menée par les frères de Sainte-Marie, ordre chevaleresque fondé par Urbain V, dégénéré plus tard, leur donna le nom de Frères Joyeux. — Deux de ces frères, Catalano et Loderingo, élus podestats de Florence en 1266, après quelque temps d'une sage administration, se vendirent au parti guelfe, et incendièrent les palais des Uberti situés dans un quartier de la ville nommé le Gardingo.

CHANT XXIV. — SEPTIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les voleurs et les concussionnaires.* — L'héliotrope, espèce de jaspe, pierre cabalistique, passait pour garantir des poisons et de la morsure des serpents ; elle rendait aussi invisible, selon la croyance du temps. — Vanni Fucci, arrêté pour le vol des vases sacrés de Pistoia, en accusa le notaire Vanni della Nona, chez lequel il les avait déposés ; celui-ci, victime de cette lâcheté, fut pendu. — On doit se ressouvenir que Pistoia était la cité des Guelfes noirs. — Les blancs furent vaincus et détruits dans les champs de Picène, par Marcello Malaspina, de la vallée de Magra. — Chaque voleur prédit à Dante son exil et ses malheurs.

CHANT XXV. — SUITE DE LA SEPTIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les voleurs et les concussionnaires.* — Les étoiles intrépides de la Toscane abondent en reptiles. — Cianfa, de l'illustre famille des Donati, s'était enrichi en administrant infidèlement les deniers publics avec Agnel Brunelleschi, son compagnon de supplice. — Le poëte a vaincu Virgile, Stace, Ovide et Lucain, dans les métamorphoses, qu'il compare à celles de Lucain, et d'Aréthuse. — Sabellus et Nasidius, soldats de l'armée de Caton, piqués par des serpents. — On n'a point de notions sur Buoso degli Abati ni sur Puccio Sciancato, deux autres nobles de Florence. — Celui que pleure Gaville est Guercio Cavalcante, tué par les habitants dans le val de l'Arno ; les parents et les amis de Cavalcante vengèrent sa mort.

CHANT XXVI. — HUITIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les traîtres et les fallacieux.* — Élie, Élisée, deux prophètes de la Bible, dont le premier fut enlevé dans un char de feu, et le deuxième vengé par des ours des injures d'une troupe d'enfants. — Le récit d'Ulysse errant loin de ses foyers à la découverte de l'inconnu, présente pittoresquement une ancienne tradition historique sur la fin de ce héros. Un anachronisme de Dante fait apercevoir au voyageur grec Séville l'espagnole et Ceute l'africaine, fondées dans les temps postérieurs. En vantant les îles de la Méditerranée, le roi d'Ithaque s'égare au delà du détroit de Calpé, colonne d'Hercule, et semble naviguer à l'occident, vers les îles Fortunées. La montagne qu'il entrevoit dans le lointain à sa dernière heure, indique le Purgatoire, selon d'anciens commentateurs, suivant les modernes, le pic de Ténériffe, débris de l'Atlantide de Platon, ou l'Amérique, dont le bruit vague courait déjà au XIII[e] siècle.

CHANT XXVII. — SUITE DE LA HUITIÈME VALLÉE. — L'Athénien Pérille fut enfermé le premier dans le taureau d'airain qu'il inventa pour Phalaris, tyran de Sicile. — Il y a un quiproquo ou le même anachronisme que dans le premier chant. Virgile est censé avoir parlé lombard à Ulysse. Si Dante ne savait pas le grec, Virgile devait le savoir ; les mots de latin, de lombard et d'italien sont employés les uns pour les autres dans le texte, d'où il résulte des contre-sens. — Le comte Guido de Montefeltro, vaillant chevalier, prit dans sa vieillesse l'habit de franciscain, mourut et fut enseveli dans le couvent d'Assise. — L'aigle de Polente désigne Guido Novello de Polenta qui portait dans ses armes un aigle d'argent et de gueules au champ d'or et d'azur. — Le lion vert, Cimbaldo Ordelaffi, seigneur de Forli, dont les habitants avaient repoussé avec grande perte une troupe française appelée par Martin IV. — Le vieux dogue de Verrucchio, Malatesta le père, seigneur de Rimini ; Malatestino son fils, possesseur du château de ce nom, avait mis à mort Montagna, chef du parti gibelin à Rimini. — Le gouverneur de Faenza et d'Imola, située près de Lamone et de Santerno, Mainardo Pagani, célèbre par ses variations politiques, portait dans ses armoiries un lionceau d'azur au nid d'argent. — La ville de Césène est baignée par le Savio. — Boniface VIII, appelé prince des nouveaux Pharisiens, guerroyait avec les

seigneurs de la maison de Colonna. — Constantin, malade, fut guéri par Sylvestre, solitaire du mont Soracte, d'après la tradition erronée qui attribue cette origine à la donation prétendue de l'empereur. — Palestrina, ville forte, appartenait aux Colonna.

CHANT XXVIII. — NEUVIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les schismatiques et les chefs de sectes.* — Robert Guiscard, frère de Richard, duc de Normandie, s'empara de la Calabre et de la Pouille, où se livra autrefois la sanglante bataille de Cannes. — Les habitants de Ceperano abandonnèrent dans l'action leur souverain Mainfroi, combattant Charles d'Anjou. — A Tagliacozzo, le même Charles d'Anjou défit Conradin, en employant une ruse de guerre suggérée par Alard, vieux chevalier français. — Le premier fantôme est Ali, chef de la première tige des califes, cousin et gendre de Mahomet. — Frère Dolcino prêchait en 1305, dans les montagnes de Navarre, la communauté des femmes et des biens. — Pierre de Medicina sema la discorde entre les comtes Guido de Polenta et Malatestino de Rimini. — Les douces plaines de la Lombardie s'étendent de Verceilli à Marcabo, castel aujourd'hui en ruines. — Guido et Angiolello, nobles de Fano, furent noyés traîtreusement par le borgne Malatestino, près de la Cattolica, château situé entre Rimini et Pesaro, et contre lequel soufflent les vents de la haute montagne de Focara. — Mosca degli Uberti décida dans un conseil de famille par la phrase citée, la mort de Buondelmonte, en châtiment d'une insulte faite aux Amidei, et de concert avec eux, le tua. Ce meurtre fut la première cause des divisions entre les Guelfes et les Gibelins. — Bertrand de Born, troubadour français, gouverneur de Hautefort, brave chevalier, suscita par son caractère impétueux la discorde dans plusieurs familles.

CHANT XXIX. — DIXIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les charlatans et les faussaires.* — La lune, sous les pieds des mystérieux voyageurs partis à l'aurore précédente, marque la douzième heure écoulée du nouveau jour. — Geri del Bello, parent de Dante du côté maternel, assassiné par un des Sacchetti, ne fut vengé que trente ans après par Cione del Bello, son neveu. — Valdichiana, portion de la Toscane, située entre Arezzo, Cortone, Chiusi et Montepulciano. — Égine, ravagée par une peste cruelle sous le règne d'Eaque, fut repeuplée, dit la fable, par les fourmis changées, à la prière du roi, en hommes appelés Myrmidons. — L'alchimiste qui raconte son histoire est Griffolin d'Arezzo, brûlé par l'évêque de Sienne, père naturel d'Albert. — Stricca se ruina par un luxe immodéré. — Nicolo passa pour un Lucullus pour avoir le premier introduit les épices dans les ragoûts. — Caccia d'Asciano et l'Abbagliato, deux autres prodigues. — Le Siennois Capocchio avait étudié la physique et l'histoire naturelle avec Dante ; il devint faux monnayeur.

CHANT XXX. — SUITE DE LA DIXIÈME VALLÉE. — Jean Schicchi, de la famille des Cavalcanti de Florence, avait le talent de contrefaire tous ceux qu'il voulait imiter, par complaisance pour son ami Simon Donati, Jean testa sous la figure et au nom de Buoso Donati, parent de Simon, mort sans testament. Une jument de prix fut la récompense du succès de la ruse. — Maître Adam, monnayeur habile de Brescia, falsifia les florins, d'intelligence avec les trois comtes de Romena, Alexandre, Guido et Angiolo. Ces florins portaient d'un côté l'effigie de saint Jean-Baptiste, patron de Florence, et de l'autre une fleur de lis. — La fontaine Branda est située près d'une porte de la ville de Sienne, la porte Fonte Branda.

CHANT XXXI. — NEUVIÈME CERCLE. — *Les géants.* — Les romanciers du dixième siècle racontent qu'à la bataille de Roncevaux, Roland, accablé par le nombre, fit retentir le bruit de son cor, Charlemagne l'entendit à huit lieues de distance. Dante nomme cette guerre sacrée, parce qu'elle avait pour but de chasser les Sarrasins de l'Espagne. — Montereggione, château fort de la république siennoise, était environné de hautes tours. — La pomme de pin qui sert de comparaison à Dante, ne doit pas être confondue avec la haute pièce plus tard par Michel-Ange sur le dôme de Saint-Pierre, cette pomme de pin, de bronze, débris du paganisme, ornait alors le campanile ou les degrés de la basilique. — La haute stature des Frisons était proverbiale. — Le poëte assimile l'entreprise des *géants* contre Jupiter et celle de Nembrod, l'édificateur de la tour de Babel. — Les mots barbares prononcés par ce dernier ont une tournure arabe, et M. de

Lanci les a expliqués de la sorte, comme il a expliqué les mots hébraïques de Plutus, « *Exalte la splendeur mia nell' abisso, siccome réfulgore per lo mondo.* — Exalte ma splendeur dans l'abîme, comme elle flamboie à travers le monde. » — Orgueilleuse glorification de Nembrod. Sans prétendre juger la question philologique, on peut y voir l'emblème de la confusion des langues, et selon le texte même, un langage inconnu. — Toutes les histoires de ces géants sont consacrées par la fable. — La Garisenda, tour de Bologne, effraye par son inclinaison, surtout quand un nuage passe au dessus d'elle, car on apprécie alors combien elle s'écarte de la perpendiculaire.

CHANT XXXII. — PREMIÈRE ENCEINTE DU NEUVIÈME CERCLE. — *Giron de Caïn.* — Taberniche, montagne d'Esclavonie; Pietra Piana, montagne de la Toscane. — Alexandre et Napoléon s'entre-tuèrent; ils étaient fils d'Albert, seigneur de la vallée de Falterona, où le Bisenzio coule entre Lucques et Florence. — Mordret, fils du célèbre Arthur, roi de la Grande-Bretagne, s'étant mis en embuscade pour tuer son père, fut prévenu par ce dernier, qui le transperça d'un coup de lance. — Focaccia Cancellieri, noble de Pistoia, coupa la main d'un de ses cousins et assassina ensuite le père de l'infortuné; de là vint la division des blancs et des noirs. — Sassolo Mascheroni, de Florence, immola aussi son oncle, d'autres disent son neveu. — Camicione de' Pazzi assassina Ubertino son lecteur. — Carlino de' Pazzi d'Arles livra aux noirs ou Guelfes, pour une somme d'argent, le château de Piano di Tre-Vigne situé dans le val d'Arno. — Antenor, prince troyen, accusé d'avoir livré Troie aux Grecs, donne son nom au cercle des traîtres. — Bocca degli Abati, Guelfe corrompu à prix d'or par les Gibelins, dans la bataille de Monte-Aperto, coupa la main du porte-étendard, Jacques de' Pazzi, ce qui causa le massacre des Guelfes. — Buoso da Duera, Beccaria, Gianni, Ganellone, Tribaldello, tous traîtres à la patrie. — Tydée, blessé à mort par Ménalippe, se fit apporter la tête de son ennemi et la broya de rage entre ses dents.

CHANT XXXIII. — SUITE DU NEUVIÈME CERCLE. — Ugolin, accusé d'avoir livré aux Florentins et aux Lucquois les châteaux des Pisans dont il était gouverneur, fut condamné par l'archevêque Ruggieri, son ennemi mortel, à périr de faim dans une tour avec ses fils et ses neveux. Les trois familles de Gualandi, des Sismondi et des Lanfranchi aidèrent l'archevêque dans ses vengeances. La tour où furent enfermées les cinq victimes garda le nom de *tour de la faim*. Nous reviendrons sur cet épisode dans l'appendice. — Capraia et Gorgona, deux petites îles de la Méditerranée, peu distantes des bouches de l'Arno. — Le frère Albéric, de l'ordre des frères joyeux, fit assassiner dans un repas de réconciliation ses parents, en donnant pour signal : « Qu'on serve les fruits. » D'où le proverbe des mauvais fruits d'Albéric. — Branca Doria, noble génois, par un stratagème semblable, immola Michel Zanche de Logodoro, son beau-père. — Cette division du lac de glace est appelée Ptolémée, du nom de Ptolémée, roi d'Égypte, traître envers Pompée, son bienfaiteur, ou plus probablement de celui de Ptolémée, gendre de Simon Machabée, assassin de son beau-père et de ses parents, ses hôtes, peut-être à cause de tous deux.

CHANT XXXIV. — DERNIER GIRON DU NEUVIÈME CERCLE. — *Celui de Judas.* — Le nom de Dité s'applique aussi à Lucifer. — Les lois de la gravitation, le mystère des antipodes, sont décrits dans ce chant, où se résume la topographie infernale, que nous examinerons ailleurs sous son aspect local et symbolique. — La montagne du Purgatoire, théâtre du second poëme, apparaît dans le lointain. Voici la vingt-quatrième heure écoulée depuis l'entrée de Dante et de Virgile dans le royaume des morts. Les étoiles brillent de nouveau à leurs yeux.

ERRATA

CHANT XXIX, p. 118, 10e tercet.

Lisez : Les humains antiques se renouvelèrent, suivant le récit des poëtes, par la semence des fourmis, tant fut terrible ce fléau ; — *au lieu de* : ce cataclysme.

MÊME CHANT, p. 120, 1er tercet.

Lisez : Comme je ne pus lui révéler l'art de Dédale, il m'accusa devant son père naturel, qui ordonna mon supplice ; — *au lieu de* : Je fus donc condamné à être brûlé des mains de son père naturel.

TABLE DES MATIÈRES.

L'ENFER,

PREMIER CANTIQUE DE LA DIVINE COMÉDIE (portrait de Dante par Flaxman, figure de l'Enfer d'après Manetti, dans le texte)

Avis. Voir pour l'ordre des 40 gravures la table générale du troisième volume; elles portent d'ailleurs le numéro de chaque chant.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie Baudry Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


FOGLI

